

ESSAIS
DE
MORALE.

QUATRIÉME VOLUME.

Contenant deux Traitez,

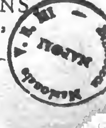
Le I. *Sur les quatre dernieres Fins de l'Homme.*
Le II. *Sur la pratique de la Vigilance Chrêtienne.*

HUITIE'ME EDITION,
revüë & corrigée.



A LA HAYE,
Chez ADRIAN MOETJENS,
Marchand Libraire prés la Cour,
à la Librairie Françoise.

M. DCC.





PREFACE.

Soit que l'on desire de penser serieusement à son propre salut, soit que l'on veüille travailler à inspirer encore ce desir à ceux qui n'y pensent pas, il est également necessaire de sçavoir le commencement du chemin qui y conduit ; ou pour y pouvoir entrer soi-même, ou pour y pouvoir conduire les autres.

Ce qu'il y a d'avantageux dans cette recherche, est que ceux que l'on doit consulter sur ce point, ne sont nullement partagez de sentimens. Car l'Ecriture declarant nettement que le commencement de la sagesse est la crainte du Seigneur, *Initium sapientiæ timor Domini*, les Peres à

qui on doit s'adresser pour en entendre le sens, en ont tous conclu, que pour retourner à Dieu il faut que l'esprit soit d'abord ébranlé par des mouvemens de crainte, & que c'est ce qui donne entrée dans l'ame à l'amour de Dieu, qui y peut seul operer une solide conversion. *Si l'homme*, dit St. Augustin, *ne commence à servir Dieu par la crainte, il ne parviendra point à l'amour, parce que la crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse.*

In Ps. 149.

Il faut necessairement, dit St. Basile, *avoir recours à la crainte pour nous introduire dans la pieté, & ensuite l'amour y succede, & donne la perfection à ceux qui ont été formez par la crainte.*

In Ps. 32.

Il est impossible, dit St. Gregoire le Grand, *de guerir l'ame des dereglemens ausquels elle s'est accoûtumée, qu'en la renversant d'abord par la crainte.*

Homil. 4. in Evang.

Il

Il est bien vrai que la seule crainte des peines n'a pas la force de nous ôter la volonté de pecher, parce qu'elle est incapable de changer par elle-même le fond du cœur. Et ainsi, comme dit St. Augustin, *en vain croit-on être vainqueur du pêché, quand il n'y a que la crainte de la peine qui nous empêche de le commettre.* Epist. 144.

Mais la crainte ne laisse pas toûjours d'être trés utile, lors même qu'elle n'est point encore jointe à l'amour. Car en empêchant les actions exterieures des pechez, elle empêche que l'habitude ne s'en contracte: elle affoiblit même celle que l'on pourroit avoir contractée: elle prepare le lieu à la charité. *Pellit*, dit St. Augustin, *consuetudinem malorum operum, & servat charitati locum.* *On commence*, dit il ailleurs, *à reconnoître que ce qu'on croyoit insupportable est facile; on vient à goûter la douceur de la pieté, & à être tou-* Epist. 120. l. 83. quæst. 3.

thé de la beauté de la vertu, ce qui fait passer l'ame de la servitude de la crainte à la liberté de l'amour.

Ce n'est pas seulement à ceux qui commencent d'entrer dans la voye de Dieu, c'est aussi à ceux qui y marchent & qui s'y avancent que la crainte est necessaire, parce qu'elle nous aide à soûtenir les tentations, qu'elle rabaisse l'orgueil, & qu'elle tient l'ame dans l'humilité. Et c'est pourquoi St. Augustin ne permet qu'à ceux en qui la charité est parfaite de se passer de la crainte. *Que le Chrêtien*, dit-il, *se soûtienne par la crainte jusqu'à ce qu'elle soit bannie par la perfection de la charité.* Timeat *Christianus, ante quam perfecta charitas foras mittat timorem* : Et le sentiment de ce Pere, qui est aussi celui de tous les autres, est tellement confirmé par l'experience, que l'on peut dire que ce qui rend tant de devotions legeres, inconstantes, phantasti-

De Temp. Serm. 214.

tastiques, évaporées, temeraires, presomptueuses, c'est qu'elles ne sont point établies sur le fondement d'une crainte salutaire. L'esprit de l'homme a une telle pente à l'élevation, qu'il lui faut toûjours quelque contrepoids qui le rabaisse. C'est un vaisseau qu'il faut charger de sable pour le tenir droit, autrement il devient le joüet de toute sorte de vents. Et c'est ce qui fait dire à Saint Bernard, qu'*heureuse est la conscience dans laquelle il y a continuellement un combat entre la crainte & l'amour, jusqu'à ce que ce qu'il y a de mortel en nous, soit absorbé par la mort. Jusqu'à ce que la crainte qui est imparfaite soit bannie, pour faire place à la joye qui est parfaite.* Bern. ser. 8. in vig. nativis.

C'est donc contribuer quelque chose à l'utilité de la plûpart des Chrêtiens, que de leur presenter des objets capables de faire naître, ou d'entretenir en eux des sentimens de

crainte. Et comme il n'y en a point qui y ſoient plus propres que la mort, le jugement & l'enfer, ce ſont auſſi ceux que j'ai choiſis, non en tâchant d'en rehauſſer & d'en agrandir l'idée par des penſées plus éclatantes que ſolides, mais en travaillant ſeulement à leur faire voir ces objets plus diſtinctement; & à ôter de deſſus les yeux le voile qui les leur couvre.

Ainſi la matiere du premier traitté de ce volume, ſera ce qu'on appelle *les quatre dernieres fins de l'homme*. Car afin qu'il n'en manque aucune, j'ai crû que j'y devois joindre ce qui regarde le Paradis, ſans prétendre m'éloigner par là du deſſein de propoſer des objets de crainte: le Paradis n'étant pas ſeulement un objet de deſir, mais auſſi de terreur, puis qu'il n'y a rien qui ſoit plus à craindre que d'en être exclus.

Cet-

Cette crainte peut être trés-chaste & trés-pure dans les personnes avancées en vertu, qui desirent uniquement dans la felicité, la possession de Dieu. Elle peut être aussi impure & interessée dans ceux qui y considereroient principalement l'exemption des miseres de la vie presente. Mais quoi qu'interessée elle ne laisse pas d'avoir les mêmes utilitez que la crainte des supplices, & ainsi il est bon de l'exciter en ceux qui entrent ou qui marchent dans la voye du salut.

Je sçai bien qu'il n'y a rien de plus commun, & pour le dire ainsi, de plus populaire que ce sujet, & qu'il n'en faut pas davantage à bien des gens pour en être rebutez. Mais je n'ai pas crû devoir m'arrêter à cette mauvaise délicatesse, qui est peut-être l'un des plus grands maux des hommes, puis qu'elle leur rend inutile ce qu'il y a de plus

capable de faire impreſſion ſur leur eſprit.

Il vaut mieux ſans doute leur repreſenter que ces objets ne ſont plus communs que d'autres, que parce qu'ils ſont plus grands, plus importans, & plus terribles; & qu'on ne ſçauroit avoir de plus mauvaiſe raiſon de n'y penſer point, que de ce qu'il eſt évident à tout le monde qu'il n'y a rien qui merite plus qu'on y penſe, qui eſt ce qui les rend ſi communs & ſi populaires.

Mais comme les impreſſions de terreur que ces objets produiſent quelquefois ſont ſouvent inutiles, parce qu'on en demeure-là, & que l'on ſe contente d'en avoir été touchez paſſagérement, & de former des deſſeins vagues de converſion, qui s'évanoüiſſent auſſi-tôt, parce qu'on ne les applique à rien de particulier : J'ai crû que le moyen de faire qu'on en tirât un fruit plus ſolide,

lide, étoit de proposer ensuite un exercice de pieté, qui fût d'une part l'effet naturel où la vûë de ces objets nous doit porter, & qui comprit de l'autre toutes les résolutions particulieres qu'on doit faire pour le reglement de ses mœurs, & c'est ce qui se rencontre, ce me semble, dans celui de la vigilance Chrêtienne, qui fait le sujet du second traitté. Car *Jesus-Christ* ne conclut guere autrement les discours, où il presente à ses disciples les idées terribles de la mort & du jugement, qu'en les portant à veiller sur eux. *Veillez*, dit-il, *en priant toujours, afin que vous soyez trouvez dignes d'éviter tous ces maux qui arriveront, & de comparoître avec confiance devant le Fils de l'Homme.* Or quiconque veillera comme il faut, découvrira par là tout ce qu'il doit faire pour accomplir ses devoirs, pour se garantir des pieges du diable, pour se prepa-

rer à la mort & au jugement, pour éviter l'enfer, & pour arriver à cette heureuse patrie, qui doit être l'objet de tous nos desirs.



T A-

TABLE
DES CHAPITRES.
PREMIER TRAITE'.
Des quatre dernieres fins de l'homme.

LIVRE PREMIER.
DE LA MORT.

Que

Cin-



LIVRE SECOND.

Du Jugement et de l'Enfer.

DÉ

DE l'ENFER.

LI-

LIVRE TROISIE'ME.

Du Paradis.

SE-

SECOND TRAITE'.

De la vigilance Chrêtienne.

Contenant divers moyens de se tenir en la presence de Dieu.

Fin de la Table.

Approbation des Docteurs.

NOus sous-signez Docteurs en Theologie de la Faculté de Paris, certifions que nous avons lû un Livre qui a pour titre, *quatriéme Tome des Essais de Morale, où l'Auteur Traite des quatre dernieres fins de l'homme, & de la pratique de la vigilance Chrêtienne*, dans lequel nous n'avons rien trouvé qui ne soit conforme à la Foi, dont l'Eglise Apostolique, & Romaine fait profession: Nous l'avons jugé trés-propre pour faire revenir les Fidelles de l'étrange assoupissement qui les empêche de penser à leur salut. Donné à Paris le 8. jour de Février 1678.

A. LE VAILLANT.

THOMAS ROULLAND.

I. TRAI-



I. TRAITÉ

Des quatre dernieres fins

DE L'HOMME.

LIVRE PREMIER.

DE LA MORT,

Chapitre Premier.

Qu'il est étrange que les hommes ayant toûjours la mort devant les yeux, & ayant tant d'interêt d'y penser, y pensent neanmoins si peu.



CE n'est pas seulement de la mort des Martyrs qu'on peut dire avec saint Augustin, *que par une grace admirable du Sauveur la peine du peché est devenuë l'instrument de la vertu* : c'est de la mort de tous les hommes. Elle seroit pour eux un des

De Civit. Dei. l. 13. c. 4.

plus puissans moyens de leur salut, & l'un des plus grands remedes de leurs maux, s'ils en sçavoient tirer les avantages que la misericorde divine leur veut procurer par ce châtiment que sa justice exerce sur eux.

On ne meurt que parce que l'on a peché ; & il suffiroit pour ne plus pecher, de bien penser que l'on doit mourir. C'est l'Ecriture même qui nous en assure en nous découvrant par là ce secret de la bonté de Dieu envers les pecheurs. *Souvenez vous*, dit-elle, *de vôtre fin, & vous ne pecherez jamais.*

Eccle-siast. 7. 40.

En effet, qu'y a-t-il de plus capable de faire rentrer l'homme dans lui-même, & de plus propre à le dégoûter du monde, à réprimer son orgueil, à le frapper d'une crainte salutaire des jugemens de Dieu que la pensée de la mort? Aussi Dieu qui voyoit combien cette pensée nous étoit utile, a voulu qu'elle pût être renouvellée dans nos esprits par une infinité d'objets differens & de differentes actions, qui nous presentant sans cesse l'idée de la mort ne nous permettent pas de l'oublier, à moins que nous n'en détournions volontairement les yeux.

Nous ne sommes pas seulement avertis qu'il faut mourir par la mort de tant d'hommes qui disparoissent à tous momens à nos yeux ; par celle de tous les autres animaux ausquels nous avons été égalez en ce point, en punition de nôtre peché, par les maladies qui nous arrivent ; par la défaillance continuelle de nos corps que nous éprou-

éprouvons ſans ceſſe, par une infinité d'accidens qui nous en menacent à tout moment ; nous le ſommes auſſi par une grande partie de nos actions, qui ayant pour but d'éviter la mort, nous en devroient continuellement remettre l'image devant les yeux.

Car qu'eſt-ce que la vie des hommes qu'un combat perpetuel contre la mort? L'on ne mange que pour ne point mourir de faim. L'on ne boit qu'afin de ne point mourir de ſoif. L'on ne dort que pour s'empêcher de mourir par le défaut du ſommeil. L'on ne travaille que pour repouſſer la mort que la diſette nous pourroit cauſer. L'on ne ſe repoſe qu'afin de ne pas mourir de laſſitude. L'on eſt donc ſans ceſſe aux priſes avec la mort. Et étant ainſi obligez de faire de continuels efforts pour la repouſſer, il eſt bien étrange que nous puiſſions nous empêcher d'y penſer.

Dieu n'a pas même voulu que l'impreſſion que la mort eſt capable de faire ſur l'eſprit des hommes, pût étre diminuée par un artifice dont ils ſe ſervent à l'égard de la plûpart des veritez qui les incommodent, qui eſt d'en obſcurcir l'évidence & la certitude par des doutes affectez. Car encore qu'il n'y ait rien de plus dur à la nature que la neceſſité de mourir, il n'y a rien néanmoins dont on puiſſe moins douter. On ne ſe flatte point ſur cela par de vaines eſperances: & l'experience de tant de ſiecles dans

lesquels on a veu tous les hommes assujettis à la mort sans exception ni privilege, forme sur ce point dans tous les esprits une conviction si pleine, que ceux mêmes qui ont voulu se tirer du rang des hommes, & se faire adorer comme des Dieux, n'ont pas été assez fous pour se promettre de ne point mourir.

Chacun est donc persuadé qu'il mourra : On en reçoit de toutes parts des avertissemens continuels. Et la Religion Chrétienne nous apprend de plus, que cette mort si inévitable nous doit mettre pour jamais dans un état de bonheur, ou de misere, & que ces deux éternitez si differentes, l'une si desirable, l'autre si horrible, dépendent de la disposition de cœur où nous trouvera ce dernier moment : qu'il se donnera à cet instant même un arrêt irrevocable qui décidera de nôtre sort pour jamais, & que ce qui nous rendra cet arrêt ou favorable ou contraire, est l'usage que nous faisons du petit espace de nôtre vie, qui ne nous est donné que pour nous y préparer.

Qui ne penseroit que les hommes qui font profession de croire ces veritez, seroient occupez continuellement de ces terribles objets ? Et en effet, c'est ce que Dieu prétend en nous les mettant sans cesse devant les yeux. C'est ce que la raison nous dicte, & c'est ce qu'elle nous fait faire en des rencontres bien moins importantes.

Il ne faut point avertir des criminels enfermez

ez dans une prison dans l'attente d'un
ment où il y va de leur honneur, de
bien & de leur vie, de penser au danger
ls sont, aux moyens de l'éviter, aux
es de se rendre leurs Juges favorables.
r état les en avertit assez, & leur pen-
s'y porte naturellement sans qu'il soit
oin qu'ils fassent effort pour s'y appli-
r. Mais combien y penseroient-ils en-
e davantage s'ils croyoient pouvoir
ancer leurs affaires en y pensant, & qu'il
eût point de meilleur moyen de gagner
sprit de leurs Juges, & de rendre leur
use bonne, que d'avoir sans cesse dans
esprit le jour auquel ils devroient être ju-
ez?

C'est là l'image de l'état des hommes:
nais ce n'est pas l'image de leur conduite.
ls sont prisonniers comme ces criminels
ont nous parlons. Car la terre toute entiere
st la prison generale de tous les hommes,
& l'on n'en sort que par le supplice. La mort
en est un auquel ils ont tous été condamnez
par la justice de Dieu. Personne ne meurt
proprement de ce qu'on appelle *la belle mort*.
Toute mort est l'execution d'un arrêt de
Dieu qui nous y condamne. Les uns sont
condamnez à mourir par l'épée, les autres
par le feu, les autres par le naufrage, les
autres par le poison, les autres par la peste,
par la fiévre, & par les autres maladies, &
la mort de ces derniers quoi qu'accompa-
gnée de circonstances moins effroyables

aux ſens, eſt ſouvent plus dure & plus penible que celle des autres.

Ils ſont dans l'attente non ſeulement de l'execution de l'arrêt de mort qui eſt déja donné contre eux, mais de celle d'un autre arrêt beaucoup plus terrible qui n'eſt pas encore prononcé, & qui les doit rendre bienheureux ou malheureux pour jamais. Ils ſçavent qu'il leur peut beaucoup ſervir d'avoir l'eſprit plein de ces penſées, & de ſe repreſenter ſouvent ce dernier moment qui finira leur vie & commencera leur éternité. Tout ce qui les environne les en avertit. Et cependant la verité eſt qu'il y en a trés-peu qui y penſent, & beaucoup moins qui y penſent ſerieuſement. La plûpart des hommes mettent au contraire tout leur ſoin & toute leur étude à bannir ces objets de leur eſprit; à ne voir la mort que le moins qu'ils peuvent, à éloigner d'eux tout ce qui la preſente un peu vivement, & ils y réüſſiſſent ſi bien qu'ils arrivent preſque tous à la mort, ſans y avoir jamais bien penſé.

Cet aveuglement que les hommes ſe procurent eſt ſans doute un de leurs plus grands maux; & le demon n'a point de plus grand moyen pour les perdre que de les y entretenir, & de les conduire ainſi brutalement à la mort ſans reflexion & ſans prévoyance. Ce qui doit porter ceux à qui Dieu ouvre quelquefois les yeux pour voir la miſere & le danger de cet état, à faire tout ce qu'ils peu-

ent pour dissiper les tenebres volontai-
ui nous cachent ces objets, ausquels il
s est si utile de penser. Or sans doute un
meilleurs moyens d'y reüssir est de bien
ıarquer les adresses dont on se sert, ou
ır bannir entierement de l'esprit le sou-
ıir de la mort, ou pour n'y penser que
ıne maniere si foible qu'elle ne fasse au-
ıe impression sur le cœur, & n'arrête en
n le cours de ses passions.

Chapitre II.

Artifice dont on se sert pour affoiblir l'idée de la mort, qui est de regarder sa vie comme longue & comme certaine.

Il n'y a gueres de gens qui pussent entendre sans émotion le commandement que le Prophéte Isaye fit de la part de Dieu au Roi Ezechias, de mettre ordre à ses affaires & de se préparer à mourir. *Dispone domui tuæ.* *Isaye 38. 1.* L'image de la mort, quand elle est proche & certaine, ébranle les plus intrepides & les plus fermes. Et quand on annonce à quelqu'un qu'il n'a plus que fort peu de tems à vivre, on est bien plus en peine de moderer la crainte de la mort, que de le porter à y penser.

Chacun s'agite dans ces occasions, & se presse non seulement de mettre ordre aux affaires de sa maison, mais aussi à celles de sa conscience. Les plus impies en sont émûs, & n'osant prendre le hazard de mourir comme ils ont vécu, ils trouvent plus de seureté à faire du mieux qu'ils peuvent les actions de Religion qu'ils avoient negligées durant leur vie.

Ce n'est donc pas par une fermeté d'ame que les hommes sont si peu touchez durant leur santé de la crainte de la mort. Ce n'est point qu'ils en puissent soûtenir la vûë sans effroi, ni qu'ils puissent s'empêcher d'y penser quand elle se presente à eux avec tout ce qu'elle a de terrible. C'est qu'ils ne se la representent durant leur vie que par une idée si sombre & si confuse qu'elle n'est pas capable de les émouvoir.

Pour affoiblir & pour obscurcir ainsi l'idée de la mort, ils se servent de diverses adresses, qu'il est utile de découvrir. L'une des principales est de s'imaginer que leur vie sera fort longue, & de regarder ainsi la mort qui la doit terminer dans un éloignement qui diminuë infiniment l'impression qu'elle pourroit faire sur leur esprit.

Car quelque terrible que soit un objet, on en est d'ordinaire peu touché, dés qu'on le regarde comme éloigné, parce que l'esprit s'appliquant à ce long intervalle qui nous en separe, sent beaucoup plus le

bien

bien d'être exempt de ce mal durant tout ce tems, qu'il n'apprehende le mal qui doit suivre la jouïssance de ce bien. On s'imagine de plus à l'égard de ces maux éloignez qu'il sera assez tems d'y penser quand ils seront plus proches; que cependant il n'y a qu'à joüir du repos que le tems permet. Et c'est là proprement ce qu'on fait à l'égard de la mort. Personne ne voudroit mourir sans y avoir bien pensé. Mais on suppose qu'on y pensera quelque jour, & qu'on en aura le tems. Et sur cette fausse assurance on prend toute sa vie le parti de n'y penser point.

Le diable ne dit plus aux hommes comme il fit à nos premiers parens : *Vous ne mourrez point*. Cette tentation seroit trop grossiere, & elle ne tromperoit personne. Mais il leur dit : Vous ne mourrez pas si-tôt. Vous avez encore bien du tems à vivre. Et par là il trompe presque tout le monde, parce qu'il trouve dans le cœur des hommes une inclination à se laisser flater par cette vaine esperance, dans le desir qu'ils ont de joüir plus tranquilement des choses sensibles ausquelles ils sont attachez.

Cette illusion en comprend deux. L'une, que nous concevons l'espace que nous nous prometrons de vivre comme quelque chose de fort long. L'autre, que nous nous assurons sans raison que cet espace ne sera point abregé par aucun de tant d'accidens qui menacent la vie des hommes, & qui en font mou-

mourir la plûpart beaucoup plûtôt qu'ils ne pensent. Ainsi pour la dissiper il n'y a qu'à considerer si nous avons lieu de regarder nôtre vie comme longue ou comme certaine. Et il est difficile qu'on examine ces deux points de bonne foi sans demeurer étonné de l'aveuglement des hommes.

Chapitre III.

De la brieveté de la vie, & de l'idée qu'on en doit avoir.

Il ne s'agit pas ici de convaincre les hommes de la brieveté de leur vie. Ils ne sçauroient souvent resister à l'évidence qui les en persuade, & ils en font même quelquefois des plaintes lorsqu'ils la trouvent trop courte pour l'execution de leurs desseins, ou qu'elle ne leur permet pas de joüir autant qu'ils voudroient des objets de leurs passions.

Il s'agit de leur persuader qu'elle est courte par raport à la fin pour laquelle elle nous est donnée, qui est de nous préparer à la mort & à l'éternité : Qu'en quelque âge que nous soyons touchés de cette pensée, il n'est jamais trop-tôt de s'y appliquer, quand nous ne ferions autre chose tout le reste de nôtre vie : Que nous devons nous hâter de le faire ; & que c'est une folie de remettre

cette

tte pensée à un autre tems. Et comme le
able pour nous en detourner, nous flatte
'ordinaire par l'idée d'une longue vie, il
'agit de corriger cette idée, & de voir au
uste ce qu'on nous avons droit de nous en
promettre.

Il devroit pour cela suffire de dire aux hommes, que s'agissant d'entrer dans un état éternel, nul tems qui nous est donné pour nous y préparer ne nous doit paroître long. Il n'y a point de tems fini qui ait quelque proportion avec l'éternité qui est infinie. Un mois, un jour, une heure, une minute, ont quelque proportion avec des millions d'années, parce que ces millions d'années ne comprennent qu'un certain nombre de mois, de jours, d'heures & de minutes, mais les millions d'années n'en ont point avec l'éternité, parce que quelque multiplication qu'on fasse, ils n'en deviendront jamais la mesure.

Quand Dieu nous auroit donc obligez de penser plusieurs millions d'années à la mort, & d'accompagner cette pensée de toutes les austeritez imaginables, & d'un renoncement general à toutes les satisfactions humaines, ce seroit encore beaucoup moins que d'obliger des gens qui doivent entrer dans quelque charge importante à y penser, & à s'y préparer une heure.

Il n'y a qu'une préparation éternelle qui pût avoir quelque raport à un état éternel ; *In Ps. 36.*
& Dieu seroit en droit de l'exiger, selon

 saint

saint Augustin, s'il vouloit agir envers nous avec une exacte justice. Soit que l'on considere les biens que Dieu a preparez dans le Ciel à ses Elûs, soit que l'on considere les maux dont il punira les méchans, & qu'il veut que nous évitions par l'usage que nous ferons de la vie; tout tems est court pour meriter les uns & pour nous garantir des autres.

Ibid. Mais s'il se falloit préparer éternellement pour obtenir les biens du Ciel, dit ce Saint Docteur, quand viendroit le tems d'en joüir? Il faut donc par necessité que cette préparation soit bornée à un certain tems limité, afin que ce tems étant passé, on obtienne ce bonheur qui ne finira jamais. Mais quoi que bornée elle pourroit être longue? & Dieu nous auroit pû obliger à de longues miseres & à de longs travaux, pour meriter d'être éternellement heureux. Quand ces travaux & ces miseres seroient donc de mille années, mettez ces mille années en balance avec l'éternité, & vous trouverez qu'elles ne sont qu'un neant. Cependant il s'en faut bien que cette préparation que Dieu nous demande ne soit si longue. Elle ne s'étend pour chacun de ceux qui commencent à y penser qu'à ce qu'il leur reste de vie. Or qu'est-ce que la vie d'un homme? Je ne parle pas de ceux que leur âge, ou leur mauvaise santé avertit à tout moment d'une mort prochaine. Je parle de ceux qui ont une santé vigoureuse, & à qui

ge permet de se promettre de leur vie ut ce que les hommes s'en peuvent raisonablement promettre. A combien croit-on ue cela se doive estimer ?

Ceux qui font des traittez dont le gain ou la perte dépend de la durée de la vie des hommes, les établissent sur cette regle confirmée par l'experience, qu'il est plus rare que quelque homme que ce soit, consideré en quelque partie de sa vie que l'on voudra, vive encore vingt années au delà de l'âge où il est, que non pas qu'il meure avant ce terme. C'est-à-dire qu'en prenant un certain nombre d'hommes à quelque âge qu'on voudra, il y en aura plus de morts à vingt ans de là, qu'il n'en restera de vivans. De sorte que chacun de ces hommes feroit prudemment de renoncer à l'esperance d'une plus longue vie, pourvû qu'on l'assurât de vivre vingt ans.

Mais comme ces conventions ne sont point en nôtre puissance, chacun au moins doit être persuadé, qu'il est plus probable qu'il ne sera plus au monde dans vingt ans, à conter du tems qu'il aura cette pensée, que non pas qu'il y soit. Et c'est par là qu'il doit juger s'il a sujet de croire que la vie soit longue, & s'il a lieu de differer à se preparer à la mort.

Car est-il possible que les hommes croient que ce soit trop de se préparer vingt ans à l'éternité, & qu'ils puissent regardes cet espace de tems comme trop long pour

cela. Combien y a-t-il d'emplois dans le monde qui demandent d'aussi longues préparations ? Y a-t-il personne qui refusât de mener une vie penible & laborieuse durant vingt ans pour devenir Prince ; & le monde n'est-il pas plein de gens qui vivent trés-long-tems d'une maniere fort dure, pour de trés-legeres récompenses ? N'y aura-t-il donc que le Ciel pour lequel on trouvera tout insupportable ?

Si l'on veut sçavoir ce que c'est que la durée de vingt années, que l'on fasse réflexion sur celles que nous avons déja passées, & que l'on considere avec quelle rapidité elles se sont écoulées. Il n'y a presque qu'un
In Ps. 36. jour, dit saint Augustin, qu'Adam a été chassé du Paradis terrestre. Plusieurs siecles se sont passez depuis ce tems-là. Il est vrai. Mais que sont-ils devenus ? Si vous aviez vécu depuis le jour du bannissement d'Adam jusqu'à ce tems ici, vous verriez que vôtre vie auroit été courte. Qu'est-ce donc que vingt années nous doivent paroître. Je sçai bien que nous regardons autrement celles qui sont à venir que celles qui sont passées. Mais c'est une illusion de nôtre imagination. Elles passeront avec la même vitesse. Le torrent du monde les emportera, & en moins de rien nous serons tout étonnez que nous nous trouverons arrivez au terme.
reg. ...zian. 17.

L'Evangile pour nous exprimer cette brieveté nous represente tout le cours des

siecles

siecles sous la figure d'un jour, & ne conte le tems de la loi de grace que comme le soir & une heure de ce jour, *novissima hora*. Quelle partie occupent donc vingt années dans ce soir, & dans cette derniere heure?

Qui n'est éloigné de la mort que de vingt années, en est bien proche; & au lieu de conclure qu'il n'est pas encore tems de penser à la mort, il doit conclure qu'il n'est plus tems de penser au monde, & que ce qu'il a à vivre n'en vaut pas la peine. Car qu'est-ce que d'être vingt ans, plus ou moins, un peu plus riche, ou un peu plus pauvre; un peu plus commodément, ou un peu plus incommodément, un peu plus haut ou un peu plus bas; puisque ce tems fini nous devons entrer dans un état éternel, où toutes ces differences seront détruites, & où Dieu fera d'autres differences entre les hommes, qui seront stables & éternelles? Voilà ce qui merite que nous y pensons, je ne dis pas vingt ans, mais un million d'années, puisqu'en y pensant on peut beaucoup contribuer à assurer & à augmenter son bonheur; & qu'en differant d'y penser on se met au moins en danger d'être éternellement malheureux, & l'on en sera certainement moins heureux.

Cha-

Chapitre IV.

De l'Incertitude de la Vie.

Dieu n'a pas seulement voulu que le tems qu'il donne aux hommes pour se préparer à la mort fût court, mais il a voulu même qu'il fût incertain ; & que la mort pouvant les surprendre à tous momens, ils eussent toûjours sujet de la craindre. Son dessein par là a été de nous la rendre toûjours presente, & de nous exciter ainsi à une vigilance continuelle. C'est lui-même qui nous en a bien voulu avertir, en nous disant dans son Evangile : Veillez, parce que vous ne sçavez ni le jour ni l'heure : *Vigilate quia nescitis diem neque horam.*

Matth. 22. 42.

Les Peres en suivant cette lumiere ont tiré la même consequence de l'incertitude de la vie. Puisque la vie est incertaine, disent ils, il ne faut pas differer à se convertir ; parce que Dieu qui promet le pardon à ceux qui reviennent sincerement à lui, ne promet le lendemain à personne.

In Ps. 34. Item in Ps. 101. 144. In Jean. tr. 33.

C'est une grande misericorde de Dieu, dit saint Augustin, *de ce qu'en nous avertissant de bien vivre, il nous a caché le jour de nôtre mort, afin que nous ne nous puissions rien promettre de l'avenir.* De peur, dit-il encore dans un autre endroit, *que les hommes par desespoir ne se précipitassent encore plus avant dans le deśor-*

desordre, il leur a promis le port de la penitence. Et de peur que l'esperance du pardon ne leur fût une occasion, il a rendu incertain le jour de leur mort.

Mais les hommes enchantez par l'amour des choses du monde trouvent moyen d'éluder ce conseil de la misericorde de Dieu sur eux. Comme ils craignent souvent, lorsqu'il n'y a point de sujet de craindre, ils conçoivent des assurances, lorsqu'il n'y a aucun lieu de s'assurer. Quelques exemples qu'ils apprennent tous les jours de gens qui ont été surpris par la mort, ou ils ne veulent pas faire reflexion qu'il leur en peut arriver autant, ou ils supposent sans raison qu'ils ne seront pas du nombre de ces malheureux ; & se formant ainsi un nuage qui les empêche de voir le danger qui les menace à tous momens, ils continuent de suivre leurs passions sans en être détournez par la crainte de la mort.

Mais comme ce n'est point en voyant clairement ces dangers qu'ils les méprisent, & que c'est au contraire en faisant en sorte de ne les point voir ; pour se délivrer de cette illusion, il n'y a qu'à se forcer à ouvrir les yeux, & à considerer serieusement que la vie n'est pas moins incertaine pour nous que pour tous les autres.

Il n'est pas besoin de preuves pour s'en convaincre. Il n'est besoin que d'un peu de refle-

reflexion sur ce qu'on ne sçauroit ignorer. Rien n'est plus commun que la mort ; & rien n'est si rare que de n'en être pas surpris. Il y en a beaucoup qui sont accablez tout d'un coup par des morts que l'on appelle proprement subites. D'autres tombent dans des maladies qui leur ôtant d'abord la raison, quoi qu'elles ne leur ôtent pas si-tôt la vie, font le même effet que les morts subites en ce qui est de les empêcher de se préparer à la mort, *subitum est homini quod ante cogitare non potuit.*

Gregor. mor. l. 25. c. 2.

Mais sans avoir égard à ces accidens qui sont plus rares, on peut dire en un sens, que presque toutes les morts sont subites & imprévueës, parce qu'il y en a peu qu'on ait eu lieu de prévoir quelque tems auparavant.

L'état de santé, & celui des maladies qui donnent la mort, se suivent d'ordinaire immediatement, & ne sont separez par aucun intervalle sensible : de sorte qu'un même jour nous voit souvent & sains en apparence, & mortellement malades.

L'on peut prévoir ordinairement la chute des bâtimens, parce que l'on en voit presque toutes les parties & il y a des voyes certaines de s'en assurer quand on en doute. Mais le corps humain est un édifice qu'on ne sçauroit visiter. C'est une machine dont les ressorts sont cachez, & qui peut être toute prête à se briser & à tomber en ruine sans que personne s'en apperçoive. Tel croit

croit être bien éloigné de la mort, qui la porte dans le sein. Et tel en est effectivement fort éloigné à ce moment ici, qui en sera tout proche un moment aprés.

La machine du corps est composée de tant de parties, de tant de vaisseaux, de tant de ressorts qu'il ne faut presque rien pour la déregler, & pour en empêcher les mouvemens, & ceux qui en connoissent le plus exactement la structure, bien loin d'être surpris que les hommes meurent si-tôt, & si frequemment, ne sont étonnez que de ce qu'ils peuvent durer quelque tems.

Que si nous joignons à la consideration de la foiblesse de nos corps, & de cette infinité d'accidens & de maladies à quoi ils sont sujets, la veuë de la providence de Dieu qui dispose souverainement de nôtre vie, & de nôtre mort, & dont les arrêts nous sont inconnus, nous verrons encore plus clairement combien il y a d'illusion à s'assurer de la durée de sa vie, & à remettre à penser à la mort à un autre tems que celui que Dieu nous donne presentement. Car ce ne sont point proprement les maladies qui nous font mourir. C'est le decret de la volonté de Dieu. Nous sommes morts devant lui dés le moment que nous sommes nez, parce qu'il nous fait naître en un moment précis, pour nous faire mourir précisement à un autre.

Tous les hommes, comme nous avons dit,

dit, ſont condamnez à la mort par la juſtice de Dieu, & leur mort eſt aſſignée à certaines heures & à certains momens. Cet arrêt s'execute chaque jour ſur un trés grand nombre de perſonnes, dans toute l'étenduë du monde. Qui peut donc s'aſſurer d'aucun jour que ce ne ſera pas ſon dernier? On ne ſent, dit-on, aucun ſigne ni aucuns préſages de mort. Il eſt vrai. Mais entre ceux qui doivent mourir ce jour là même, il y en a toûjours quantité qui ſont deſtinez à mourir ſans ces préſages & ſans ces ſignes. Et ainſi la confiance que l'on peut avoir de n'être pas de ce nombre, eſt temeraire & ſans fondement.

Ce qui eſt étrange eſt que l'on ne ſe flate ainſi, que lorſqu'il s'agit de donner ordre aux affaires de ſon ſalut. Car quand il s'agit d'interêts humains, on ne manque gueres de ſe ſouvenir de l'incertitude de la vie, & l'on s'en ſouvient dautant plus que les interêts ſont plus grands. On ſe réſout, par exemple à hazarder quelque peu de choſe ſur la vie d'un autre. Mais on ſe garde bien de le faire, quand il s'agit de quelque ſomme conſiderable. On veut avoir alors ſes aſſurances, parce qu'on ne ſçait, dit-on, ce qui peut arriver. On prévient dans les contracts les inconveniens qui peuvent naître de la mort des hommes, par milles clauſes, & milles précautions. Enfin on ſouffre ſouvent des pertes certaines pour ne pas riſquer de grandes ſommes ſur la vie d'un

autre,

autre, ou même sur la sienne. Tant l'on est persuadé qu'il n'y a rien de plus incertain que la vie, ni rien de plus ordinaire que d'être surpris par la mort. Cependant par un renversement d'esprit incomprehensible, quand il s'agit de l'éternité, on étouffe toutes ces craintes: on se tient en repos: on ne songe point à l'incertitude de sa vie, & l'on vit comme si elle n'étoit exposée à aucuns accidens, & que l'on fût pleinement assuré qu'elle dût durer tout le tems qu'on s'est promis.

Il n'est pas possible de ne pas condamner cette conduite d'imprudence. Mais il n'en faut pas demeurer là. La raison doit corriger les fausses idées dont nôtre imagination est remplie. Et pour nous empêcher de regarder la mort dans cet éloignement trompeur qui lui ôte ce qu'elle a de plus terrible, ou avec cette fausse assurance de n'en être pas surpris, sur laquelle on se repose, elle nous doit faire reconnoître au contraire qu'elle est en effet tout prés de nous: qu'elle nous presse & nous assiege de toutes parts: que nous avons sujet de craindre à tous momens & en tous lieux d'entendre retentir aux oreilles de nôtre cœur cette voix épouventable: Il faut mourir, il faut paroître devant Dieu, & recevoir vôtre arrêt pour l'Eternité Il n'y a plus de delai pour vous. Et de-là il est aisé de conclure que nous ne sçaurions trop nous hâter d'y penser serieusement: que nous n'avons point

de

de tems à perdre, & que nôtre peine doit être de n'y avoir pas toûjours pensé.

Chapitre V.

Combien il est dangereux de remettre à penser a la mort au tems de sa derniere maladie.

Je ne pretends point parler ici de quelques personnes reglées qui ayant l'imagination trop vive sont trop frapées de la pensée de la mort: Car on avouë que ces personnes font bien d'épargner leur foiblesse, & de nourir leur pieté par d'autres objets.

Mais cette disposition n'est point à beaucoup prés si ordinaire que celle qui fait éviter de penser à la mort, parce que cette idée trouble les plaisirs, & incommode les passions. La plûpart des gens remettent à penser à la mort, comme ils remettent à se convertir. Et ils different l'un & l'autre pour leur derniere maladie, parce qu'ils ne peuvent differer plus loin.

En vain tâche-t-on de leur representer la brieveté & l'incertitude de la vie. Car comme les morts subites qui ôtent absolument le moyen d'y penser, sont moins ordinaires que celles qui donnent quelque tems pour s'y préparer, l'attache qu'ils ont aux cho-
ses

ses du monde étant toûjours plus forte que la crainte d'un accident qu'ils regardent comme rare, ne leur permet jamais de penser à la mort jusques à ce qu'une maladie violente leur ôte le moyen de differer davantage.

Pour concevoir la juste horreur que l'on doit avoir de cet état, on peut se servir des considerations suivantes.

Premierement cette disposition enferme la resolution de courir le hazard d'être damné, si l'on vient à être surpris par une mort imprevuë, puisque l'on ne prend aucune précaution contre les morts qui accablent tout d'un coup. Or cette resolution est en elle même si insensée, que les hommes n'en font jamais de pareilles à l'égard des choses du monde. A-t-on veu par exemple, de Prince assez fou pour joüer son Royaume contre une paille, ou pour vouloir bien mettre sa vie & son honneur en danger afin d'acquerir un faux diamant. Cependant ce seroient des folies infiniment moindres que celle de s'exposer au hazard de perdre un bien infini, & de se rendre éternellement mal-heureux, pour quelque chose temporelle telle qu'elle soit. C'est neanmoins ce que font tous ceux qui attendent à penser à eux, qu'ils soient dangereusement malades.

Ce n'est pas seulement une folie, c'est une folie criminelle, qui irrite Dieu par le mépris qu'elle fait de sa justice; qui viole le commandement qu'il nous fait de nous con-

convertir : qui abuse de sa patience & de sa misericorde : qui merite qu'il refuse à la mort les graces qu'on a negligées durant sa vie.

Cette folie est de plus fondée sur diverses erreurs que chacun pourroit facilement découvrir s'il le vouloit. Il est vrai que les morts subites sont plus rares que les autres. Mais combien y en a-t-il de celles que l'on n'appelle pas subites, ausquelles on ne sçauroit se preparer par la reception des Sacremens ? Combien y en a-t-il qui accablent tellement l'esprit par la violence de la maladie, qu'il n'est plus capable de penser serieusement à rien, ni de pratiquer les actions de Religion que d'une maniere toute animale.

Croit-on qu'il soit fort aisé à une ame, dont presque toute l'attention est occupée par le sentiment des maux de son corps, de penser à des objets qui ne lui sont point familiers, de repasser avec amertume toutes les années de sa vie, de reconnoître & de condamner tous ses égaremens passez? N'est-il pas clair au contraire par l'experience & par la raison, que presque tous les hommes ne sont jamais moins en état de penser à la mort, que lorsqu'ils en sont plus proches, & que la plûpart des actions exterieures de pieté qu'ils font en cet état, peuvent être à la verité dans les gens de bien des marques de la disposition où la maladie les a trouvez, mais ne sont dans les autres que les effets de la coûtume, que tous ceux qui font profession de quel-

quelque religion que ce soit, ont de mourir avec les ceremonies de leur religion, & souvét même de la foiblesse qui rend les malades incapables de resister à ceux qui les y portent.

Mais quoy que l'on eust en cet état toute la liberté d'esprit que l'on pourroit desirer; s'imagine-t-on qu'on doive avoir grande confiance dans ces témoignages de conversion qui ne précedent la mort que de peu de temps. Ce n'est pas là le jugement que l'Eglise en a toûjours fait. Elle les a au contraire toûjours traittez de suspects, & elle a tâché de porter tous ses enfans à s'en défier. Elle a remis à la penitence ceux qu'elle avoit reconciliez en cet état, comme s'ils n'avoient pas receu l'absolution, ne contant presque pour rien tout ce qu'ils avoient fait dans leur maladie. On en peut apporter diverses raisons; mais je me contenteray d'en alleguer icy une dont on s'est déja servy dans un autre traitté.

C'est que dans la voye commune, le cœur de l'homme ne change point tout d'un coup d'objet & de fin. On peut bien changer en un moment d'actions exterieures. Mais l'amour qui tient la principale place dans le cœur ne change gueres en un moment. Il faut pour l'ordinaire qu'il s'affoiblisse peu à peu, & qu'il y en ait un autre qui prenne sa place par divers progrez. C'est ainsi que les passions humaines se changét; & Dieu qui veut que les operations de sa grace ne se

distinguent pas sensiblement de celles de la nature, suit ordinairement le même ordre. Il commence à ébranler le cœur par la crainte avant que de le toucher par son amour ; & il le touche souvent long-temps par des commencemens d'amour, avant que de s'en rendre maistre par un amour dominant, qui tourne le cœur vers luy comme vers sa derniere fin, & qui le délivre de la servitude de l'amour des creatures. Ainsi comme la conversion des pecheurs mourans ne sçauroit passer par ces degrez, il faudroit qu'elle fust miraculeuse pour estre vraye. L'Eglise ne desespere pas de ce miracle, & c'est ce qui la porte à accorder les Sacremens aux mourans : mais elle craint aussi beaucoup que les sentimens qui paroissent dans les pecheurs en cet état ; ne soient que de legers commencemens ou de crainte, ou d'amour de Dieu, qui ne suffisent pas pour une veritable conversion. C'est ce qui oblige les pecheurs non seulement à travailler, mais à se hâter mesme de travailler serieusement à leur salut, afin que leur amour ait le temps de croistre, & de parvenir à un état où l'on puisse dire qu'ils sont convertis.

Liv. 2 sect. 29.

Le Pere Saint-Jure Jesuite dans son Livre de la connoissance & de l'amour de Jesus-Christ ; allegue une autre raison contre ceux qui different à la mort à se convertir, qui a du rapport à celle-cy, & qu'il exprime en „ ces termes : Je dis pour seconde raison ce

„ que

que tu ne devrois point differer ta peniten- « ce, pour ce que tu sçais que pour la faire, « quelque-temps que tu choisisses à cela, il « faut necessairement que Dieu te donne une « grace efficace. Et qui t'a dit qu'il te la « donnera pour lors ? As-tu parole de sa part « qu'elle ne te manquera point ? Attendu « mêmement que temporisant à quitter ton « peché; & ce peché t'enclinant de son pro- « pre poids, & te portant par une certaine « *necessité morale* à en commettre d'autres, « & ainsi entassant pechez sur pechez,& cri- « mes sur crimes,tu fais que Dieu sera beau- « coup moins disposé à te donner cette gra- « ce, & comme dit saint Paul: *secundum* « *duritiam tuam & cor impœnitens thesau-* « *risas tibi iram in die iræ*, tu l'obliges con- « formement à la dureté & à l'obstination « de ton cœur, à te la refuser au jour que tu « en auras precisément besoin pour ton salut. «

Aussi tant s'en faut que Dieu ait promis aux pecheurs de leur donner à la fin de leur vie ces sortes de graces, quelques necessaires qu'elles leur soient pour se convertir, qu'il a promis au contraire en quelque sorte de ne les leur pas donner, puisqu'il declare dans le livre des Proverbes, qu'il se rira de ces pe- *Prov.* cheurs au temps de leur mort; *Ego quoque* 1.26. *in interitu vestro ridebo*; qu'il se moquera d'eux; *& sub sanabo*, & qu'il ne les exaucera pas quand ils l'invoqueront: *Tunc invocabunt me & non exaudiam*: ce qui mar-

que en même-temps & que ces pecheurs inveterez ne laissent pas de pratiquer les actions exterieures de la religion, & qu'ils n'obtiennent point misericorde de Dieu par ces actions.

Enfin cette liberté d'esprit que quelques-uns ont dans leur derniere maladie, & que ceux dont nous parlons regardent comme un moyen assuré de leur salut, bien loin d'estre un grand secours pour reparer tous les desordres de la vie passée, donne souvent lieu à la plus dangereuse tentation dont on puisse estre attaqué dans cét état, qui est celle d'un excés de terreur qui jette l'ame dans le découragement & le desespoir. Et il n'y a point de gens qui y soient plus exposez que ceux qui n'ont jamais voulu penser à la mort durant leur santé.

C'est une étrange chose que de se voir environné des douleurs de la mort, d'ouvrir tout d'un coup les yeux à ces terribles objets, dont on les avoit toûjours détournez, & de ne trouver dans sa conscience que des crimes. Ceux qui se sont le plus occupez des pensées de la mort avoüent qu'il y a une difference infinie entre la voir de loin, & la voir de prés. Les plus fermes sont ébranlez quand ils sont en cét état. Quelles peuvent donc estre les convulsions d'une ame malheureuse qui s'étant volontairement aveuglée durant sa vie pour ne penser qu'à ce qui la pouvoit divertir, vient à décou-

découvrir tout d'un coup la mort, les démons, le jugement & l'enfer.

Ainſi il n'y a qu'abîmes & que precipices de tous coſtez pour ceux qui different à penſer à la mort, juſqu'à ce qu'ils en ſoient ſi proches. Tout leur eſt également dangereux. La ſtupidité, & la liberté de l'eſprit; l'oubli & le ſouvenir de la mort.

Bien loin donc qu'on puiſſe regarder cét état comme favorable pour recouvrer la grace qu'on auroit perduë, il eſt viſible au contraire qu'il nous met en grand danger de la perdre, ſi on l'avoit. Bien loin qu'on doive ſe diſpenſer de ſe preparer à la mort durant ſa ſanté, en remettant à s'y preparer quand on y ſera contraint par la maladie, il faut au contraire y penſer continuellement durant ſa ſanté, afin de n'eſtre plus obligé d'y penſer étant malade. Et bien-loin enfin qu'il faille attendre à reparer par les actions de pieté qu'on peut faire dans cette extremité, les dereglemens dans leſquels on aura paſſé toute ſa vie, il faut tâcher au contraire d'obtenir de Dieu par de longs exercices de pieté, la grace de ne pas ſuccomber à ces dernieres tentations, & de pratiquer avec pieté ces dernieres actions de religion.

Chapitre VI.

Que la pensée de la mort n'est pas seulement utile pour sortir du peché, mais que c'est un puissant remede pour nous preserver d'y tomber.

Qu'il est utile de se representer l'état des mourans.

Le dernier inconvenient qui arrive à ceux qui bannissent de leur esprit les pensées de la mort, & les remettent à leur derniere maladie, c'est qu'en ne pensant point à la mort, ils se privent d'un des plus grands secours & d'un des moyens les plus efficaces que Dieu nous ait donnez, pour nous détacher de l'amour des choses perissables; pour nous faire estimer celles qui sont éternelles; pour bien juger du monde & de tout ce qui est dans le monde, pour moderer nos passions, & enfin pour éviter le peché.

Il est vray qu'on peut dire cela de tous les objets de crainte que la Religion nous propose, qui sont tous utiles pour soûtenir l'ame contre les tentations. Mais il est certain qu'entre ces objets celuy de la mort a une force particuliere pour reprimer les passions,

ſions, par une impreſſion de terreur. Car non ſeulement il comprend les idées du jugement de Dieu, & de l'enfer, c'eſt-à-dire, de ce qu'il y a de plus terrible; mais il ſe peint meſme dans l'imagination par des images plus vives & plus ſenſibles que ces autres objets, parce qu'il y entre par nos ſens, & qu'étant ſouvent ſpectateurs de la mort des hommes, nous ſommes auſſi ſouvent témoins de l'état où ſe trouvent les mourans.

Or comme ceux qui ont fait les loix humaines, ayant voulu détourner les hommes des crimes par la crainte des ſupplices, ont eu ſoin qu'ils fuſſent accompagnez de certaines pompes funeſtes & tragiques, dont la veuë puſt cauſer de la terreur aux ſpectateurs; Dieu qui avoit deſſein de meſme que la mort, à laquelle il a condamné tous les hommes, ſerviſt à les retenir dans leur devoir, a voulu que le ſpectacle en fuſt affreux; pour les faire par là rentrer en eux-meſmes & penſer à ce qu'ils ſont. Il eſt utile pour cette raiſon d'aſſiſter à la mort des hommes, & meſme de ſe la repreſenter, & de frapper ſon imagination par les circonſtances qui l'accompagnent.

Il y en a de diverſes ſortes. Mais nous ne parlerons icy que de celles qui ſe rencontrent dans les morts que l'on appelle heureuſes, afin de ne rien dire qui ne ſe voye dans tous les morts. Il ſemble qu'il n'y en

ait point de plus souhaittable que celle où l'on se voit mourir dans un lit, au milieu de ses enfans, de ses parens, & de ses amis. Cependant il y auroit bien des choses dans ce spectacle qui seroient capables de nous effrayer, si par une malheureuse adresse nous ne le regardions presque toûjours dans la personne des autres, sans songer qu'il nous faudra nous mesmes bien-tost passer par ce mesme état.

Il est plus terrible qu'on ne pense de se voir étendu dans un lit, une Croix à la main, attendant le coup de la mort, & l'execution de la sentence donnée contre tous les hommes; de voir que non seulement ceux qui nous environnent, mais que toutes les creatures ensemble, sont dans l'impuissance de nous secourir; de sentir la mort qui s'empare peu à peu de nostre corps, d'éprouver le renversement qui la precede, & enfin de se voir perir & anéantir à l'égard du monde.

Il est bon de considerer que nous nous verrons tous avant que de mourir dans le dernier rang des hommes, c'est à dire dans un état auquel on prefereroit les plus viles d'entre les conditions des hommes. Il n'y a point par exemple de Roy mourant qui ne voulust estre le dernier de ses sujets. Et il n'y a point de si miserable esclave, qui voulust changer sa fortune avec celle de ce Roy qui n'auroit plus qu'un quart d'heure à vivre.

Ainsi toutes les grandeurs & tous les plai-

sirs

ſirs ont pour terme dés cette vie meſme, le dernier degré de la baſſeſſe & de la miſere. C'eſt là la fin qui attend la plus éclatante vie du monde. Un Prince mourant peut dire que dés ce temps, qui commence dés ſa vie juſqu'à l'éternité, il n'y a plus de grandeurs humaines ni de plaiſirs humains pour luy. Non ſeulement il n'en voit plus pour l'avenir, mais il n'en voit plus meſmes dans le paſſé. Ces objets changent pour luy de nature, & ils ne luy paroiſſent que comme de vains phantoſmes qui diſparoiſſent de devant ſes yeux; & s'il a quelques ſentimens de Religion ils ſont de plus pour luy un poids qui l'accable par la crainte du comte qu'il eſt ſur le point d'en rendre à Dieu.

Ce ne ſont encore là que les dehors de la mort; & je n'ay deſſein par là, que d'ébranler un peu les ſens par l'image de l'exterieur de cét état. Mais l'interieur en eſt bien plus affreux & bien plus terrible. Et c'eſt ce qu'il faut tâcher de developer, afin que l'idée de la mort ait plus de force pour arreſter nos paſſions.



Chapitre VII.

I. *Maniere de considerer la mort, qui est de la regarder comme la destruction du monde pour chacun des mourans. Effets terribles de cette destruction sur l'ame.*

Outre l'adresse qu'ont les hommes de ne considerer jamais la mort que comme fort éloignée, ou de n'en regarder l'appareil que dans la personne des autres, sans se mettre que le moins qu'ils peuvent en l'état des mourans, ils en ont encore une autre qui s'étend fort loin, qui est de s'en former une idée si grossiere & si confuse, qu'elle leur cache tout ce qu'elle a de plus terrible.

Car ils ne conçoivent gueres cét état, que comme une privation de sentiment, & comme une separation du commerce de la vie; de sorte que quand ils disent qu'un homme est mort, ils n'entendent autre chose sinon qu'on ne le voit plus, & qu'il n'a plus de part aux affaires de ce monde. En un mot, ils ne forment l'idée de la mort, que sur ce que l'on cesse de faire en mourant, & non sur ce que l'on commence de faire & de sentir dans

le

le moment de la mort. Cependant il s'en faut bien que cette idée ne nous represente ce qu'il y a de plus terrible dans la mort.

Il est bien vray que la mort est une privation de la vie & des actions humaines, mais c'est une privation qui se sent, & qui produit dans l'ame d'étranges effets.

Pour les comprendre, il faut considerer que pendant que l'ame est unie au corps, son attention est partagée par diverses sortes de sentimens, de connoissances, & de passions. Elle sent les objets qui agissent sur son corps, selon les diverses manieres qu'ils y agissent; & ces differentes manieres de les appercevoir, s'appellent sentimens ou actions des sens. Elle se forme sur cela des idées de toutes ces choses. Elle s'y attache par ses passions, & elle est toûjours occupée de plusieurs de ces objets.

Non seulement elle s'en occupe, mais elle s'y appuye & s'y repose lorsqu'elle n'est pas uniquement attachée à Dieu. Car n'estant pas faite pour se pouvoir soûtenir elle-même, il faut necessairement qu'elle cherche de l'appuy hors de soy. Elle est née pour connoître & pour aimer, & elle ne trouve pas en soy assez de quoy satisfaire ces inclinations. Il faut donc qu'elle remplisse de quelque autre chose le vuide qu'elle sent en soy.

Quelques-uns de ces objets font d'agreables impressions sur ses sens; d'autres conten-

tent sa curiosité & sa vanité ; d'autres la soulagent en la détournant de ceux qui luy sont penibles ; d'autres nourissent ses esperances ; d'autres la rassurent contre ses craintes. L'ame se porte donc vers tous ses objets : elle s'y appuye, elle s'y lie, en sorte qu'elle ne sçauroit plus s'en separer sans convulsion & sans douleur.

Souvent elle ne s'apperçoit pas de ces attaches ; mais elle commence de les sentir quand elle vient à estre separée de ce qu'elle aime ; parce que la privation luy en est sensible à proportion de l'attache qu'elle y avoit, selon cette maxime de saint Augustin, que l'on ne pert sans douleur que ce que l'on possedoit sans passion : *hoc sine amore aderat quod sine dolore discedit.*

De vera Relig. c. 47.

Il y a peu de personnes qui n'ayent une infinité de ces attaches. Et quoy qu'elles ne se connoissent bien que par la separation actuelle des objets, on peut neanmoins en concevoir quelque chose, en s'en separant par la pensée, & en s'imaginant que l'on en est privé par quelque accident.

Si l'on croit par exemple ne mettre point son repos dans les objets de la veuë, & qu'ils ne contribuent rien à la tranquilité de nostre ame, qu'on s'imagine en quel état on seroit, si on en estoit privé en devenant aveugle, & l'on verra que l'on y estoit effectivement attaché, puisqu'on regarde cét état comme un des plus grands maux qui nous puissent arriver.

La ſeule veuë des hommes nous conſole, parce que nous voyons toûjours en eux un certain fond de compaſſion capable de nous donner quelque ſecours dans nos neceſſitez, ce qui nourrit au moins noſtre eſperance. Or l'eſperance cauſe une eſpece de joye, ſelon l'Apoſtre : *Spe gaudentes.*

Les choſes meſmes qui ſont penibles à l'ame d'un certain côté, & qui luy cauſent des mouvemens de crainte, d'averſion, de depit, d'envie, ne laiſſent pas de la ſoûtenir d'un autre, parce que ces paſſions ne ſont pas tout-à-fait reduites à demeurer ſans action, & que l'imagination leur fournit toûjours quelque moyen ou quelque eſperance de ſe ſatisfaire. Or la recherche de ces moyens, ou l'eſperance de venir à bout de ce qu'on deſire, en occupant l'ame, la divertiſſent & la conſolent. C'eſt quelque choſe pour elle que d'agir & de tendre à un but, puiſqu'elle ne peut tendre qu'à ce qu'elle regarde comme un bien, & que pendant qu'elle y tend, elle l'eſpere.

Tous ces objets auſquels l'ame ſe porte par ſes ſens, par ſon imagination, par ſon entendement, & par ſes paſſions, ſont ſes biens & ſes richeſſes ; Ce qui fait voir que ceux qu'on appelle pauvres, ne laiſſent pas encore d'eſtre bien riches de ces ſortes de biens. S'ils n'ont pas des palais, & s'ils manquent même de maiſons, ils ont le Ciel, le Soleil, les Etoiles, dont le ſpectacle eſt ſi magnifique, qu'il a fait dire à ſaint Auguſtin, *In Pſ.* 128.

que c'est un plus grand bien à un pauvre de voir le Ciel & les Astres, qu'à un riche de voir des lambris dorez.

On se console ainsi dans la vie de la privation de certains biens, par le moyen d'autres biens, vrais ou faux, que l'on a, ou que l'on espere. Et comme le corps trouve toûjours quelque chose qui le porte, puisqu'en tombant mesme par terre de lassitude, il y trouve de l'appuy; de mesme l'ame foible & malade se fait toûjours quelque soûtien dans cette vie, & quand elle n'en a pas de reels, elle s'en forme d'imaginaires, qui tous vains qu'ils sont, ne laissent pas de la porter.

Ce besoin d'appuis humains n'est pas particulier aux méchans. Il convient aussi aux bons en quelque degré. Car il n'y a gueres de personnes si parfaites qu'elles n'ayent encore quelque attache. Les Justes ne laissent pas d'estre foibles. Or les foibles, dit saint Augustin, tâchent toûjours de se reposer sur quelque chose de terrestre, parce qu'une attention perpetuelle à Dieu les fatigue trop. Ils cherchent donc des appuis humains pour s'y délasser comme à diverses reprises. Ils se reposent dans leur maison, dans leur famille, dans leurs femmes, dans leurs enfans, dans leur petit bien, dans leurs petites terres, dans un champ qu'ils ont eux mesmes planté, dans un petit bâtiment qu'ils auront fait.

In Ps. 40.]

Voilà l'état des hommes dans cette vie,

&.

& cét état nous peut servir à comprendre ce que c'est que la mort, & les effets qu'elle produit. Car il ne faut que concevoir que ce n'est autre chose que la rupture de tout ce qui attachoit l'ame aux creatures, c'est à dire, que c'est une separation generale de tous les objets des sens, de tous les plaisirs qu'on y trouvoit, de toutes les liaisons humaines, & enfin que c'est une privation totale de tout ce que l'on aimoit dans le monde. Un homme qui meurt ne perd pas seulement ce qu'on appelle les richesses. Il perd le Ciel, le Soleil, les astres, l'air, la terre, & tout le reste de la nature. Il perd son corps & tous ses sentimens dans lesquels l'ame se plaisoit. Il perd ses parens & ses amis. Il perd tous les hommes. Il perd tout support & tout appuy, & generalement tous les objets de ses passions & de ses desirs.

A la verité, si l'ame qui est encore attachée à ces objets, se trouve en mesme-temps liée à Dieu par un saint amour, quoy-que la rupture de tous ces liens luy cause quelques secousses, & qu'elle sente la privation des creatures avec douleur, parce qu'à-cause des attaches qui luy restent, elle ne peut pas encore réünir en Dieu toute la puissance qu'elle a d'aimer; elle ne tombe pas neanmoins dans le desespoir. Cette attache divine la soûtient; & son amour pour Dieu devenant plus fort & plus agissant, la console par les-

l'esperance de s'y réünir bien-tost, & de se plonger dans cét abisme de bonté qui peut seul satisfaire toute la capacité qu'elle a d'aimer.

Mais qui peut concevoir l'état où se trouve une ame malheureuse, qui vient à estre arrachée par la mort à tous les objets de ses attaches, & à tout ce qui la soûtenoit durant la vie, & qui ne trouve rien en elle surquoy s'appuyer? L'inclination qu'elle a à aimer & à joüir de ce qu'elle aime, devient sans comparaison plus vive & plus ardente, & cependant tout ce qu'elle avoit aimé luy échape, & s'enfuit de devant elle d'une fuitte éternelle sans qu'il luy reste aucune esperance de le posseder jamais. Elle pert tout, & elle ne trouve rien. Tout fond sous elle, tout disparoist, tout s'évanoüit.

Il n'est pas possible dans ce monde de comprendre parfaitement un si malheureux état. Tout ce qu'on en peut dire, pour en donner quelque idée, est que c'est une chute terrible de l'ame par la soustraction de tous ses appuis; que c'est une faim horrible par la privation de toute sa nourriture; que c'est un vuide infini par l'aneantissement de tout ce qui la remplissoit; que c'est un excés de pauvreté par la perte entiere qu'elle fait de tous ses biens; que c'est une solitude affreuse par la separation où elle se trouve de toute union & de toute societé; que c'est une désolation effroyable par le défaut de toutes

con-

consolations ; que c'est un déchirement cruel par la rupture douloureuse de toutes ses attaches.

Il ne faut donc pas se figurer la mort dans la plusspart des hommes comme une privation de toutes les choses du monde qui soit insensible à l'ame. Au contraire quand elle est attachée au monde, comme presque tous les hommes le sont, elle en sent alors la privation d'une maniere si vive, que toutes les douleurs qu'on éprouve en cette vie ne sont rien en comparaison de celle-là. Car au lieu que lorsque l'ame est dans le corps, & qu'elle agit dépendemment de ses organes, une multitude d'objets tristes ne font gueres plus d'impression sur elle qu'un seul objet ; parce que n'étant pas capable de concevoir tant de choses à la fois, il faut qu'elle partage son attention entre ces divers objets, ou qu'elle s'en forme une certaine idée confuse, qui ne tient lieu que d'un seul : l'ame au contraire ayant acquis par la mort une activité tout autre que celle qu'elle avoit dans le corps, sent toutes ses pertes distinctement & separément. Le sentiment de l'une n'étouffe point celuy de l'autre. Elle s'applique à toutes. Chaque attache produit son vuide & sa douleur, & chaque vuide, chaque douleur ne sont point diminuées par le vuide & la douleur qu'une autre attache produit.

Ces douleurs & ces amertumes de la mort que les attaches produisent, commencent dans quelques-uns en quelque dégré dés cette vie mesme, lorsqu'ils se voyent sur le point d'estre separez des objets de leurs passions. Et c'est ce qui fait dire à l'Ecriture :

Eccl. 41. v. 1. *O mort, que ton souvenir est amer à un homme qui se repose en paix dans l'abondance de ses richesses!* Mais il y en a, en qui les attaches ne produisent point cét effet durant la vie, & qui meurent assez tranquillement en apparence. Et c'est ce qu'on voit dans les pauvres qui meurent presque tous sans avoir aucun regret à la vie, parce qu'étant pressez par le sentiment de leurs maux, ils s'imaginent trouver quelque soulagement dans la mort. Il arrive aussi à plusieurs autres de ne point sentir la pluspart de leurs attaches, parce qu'ils en ont d'autres plus fortes dont ils sont occupez. Mais il n'en sera pas de mesme aprés la mort. Toutes les attaches se réveilleront. Elles se feront toutes sentir & d'une maniere proportionnée à l'activité de l'ame, & à la rigueur de la justice de Dieu, ce qui fera en eux cette mort continuelle que saint Augustin a voulu marquer quand il a dit, qu'on ne pourra dire d'eux ni qu'ils sont vivans, ni qu'ils sont morts, mais qu'ils meurent toûjours. *Numquam viventes, numquam mortui, sed sine fine morientes.*

De Civ. Dei l. 13. c. 11.

Cha-

Chapitre VIII.

Reflexions qui naissent de cette maniere de considerer la mort.

Que tout ce que nous avons à faire dans ce monde est de prevenir nôtre mort naturelle par une mort évangelique.

La vûë de cét état si funeste & si terrible ne doit pas produire dans nos esprits un étonnement sterile. Il faut tâcher de se la rendre utile par les reflexions qu'on en peut tirer pour regler sa vie, & pour juger sainement de tout ce qui se passe dans le monde.

Premierement cette vûë nous fait penetrer le sens de cette parole de saint Paul : *Prudentia carnis mors est.* C'est à dire, que l'amour des choses de la chair est la mort de l'ame. Car cela ne veut pas dire seulement que cét amour merite la mort de l'ame, comme un châtiment & un supplice ; de mesme qu'il est dit dans le mesme Apostre ; *Stipendium peccati mors*, que la mort est la solde du peché. Cela veut dire, que cét amour est la mort ou le supplice mesme de l'ame. Car son objet venant à luy estre ravi par la mort du corps : il ne faut rien que cela pour le changer en tourment & en douleur, puis-

Rom. 8. 6.

puiſque la douleur n'eſt autre choſe que le ſentiment de la privation de ce qu'on aime. Ainſi les attaches que la mort trouve dans les ames, ſont par elles-meſmes des tourmens pour elle, & des tourmens éternels ſi elles durent toûjours comme elles ſont dans les méchans.

Cette vûë fait comprendre auſſi ce qui eſt
Sap. dit dans la Sageſſe ; *que les impies appellent la*
1. v. *mort par leurs œuvres & par leurs paroles, qu'ils*
16. *la croyent leur amie, qu'ils font alliance avec elle.* Car que fait-on autre choſe dans le monde que de s'attacher de plus en plus aux creatures. Et qu'eſt-ce que cela ſinon chercher à mourir de plus en plus ?

Ce que ſaint Paul dit que l'avarice eſt la racine de tous les maux, & que quelques-uns en s'y abandonnant ſe ſont engagez dans
1 Ad beaucoup de douleurs, *inſeruerunt ſe dolori-*
Tim. *bus multis*, a encore le meſme ſens. Ils
c. 6. s'engagent dans beaucoup de douleurs, par-
v. 10. ce qu'ils s'engagent dans beaucoup d'affections ; qu'ils ſe lient étroittement aux creatures, & que ces attaches ſont des ſources de douleurs, ſouvent dés ce monde, & toûjours dans l'autre.

Quel aveuglement eſt-ce donc de regarder comme un bonheur la poſſeſſion & la joüiſſance des creatures, l'abondance des richeſſes, l'élevation des grandeurs humaines, les grands emplois, les grandes affaires, la pompe, l'éclat, la reputation du monde, &

tout

tout ce qui flatte les ſens, & la vanité des hommes? Helas eſt-on heureux d'avaler des poiſons, dont on doit bien-toſt avoir les entrailles déchirées? Eſt-on heureux de ſe lier à la rouë ſur laquelle on doit ſouffrir un cruel ſupplice? Que peuvent produire dans l'ame tous ces objets de cupidité, que de fortes attaches, que des nœuds étroits? Et que produiront ces attaches & ces nœuds quand la mort viendra à nous ſeparer de ces objets, que de terribles douleurs? On aime ce lit des conſolations humaines, où nôtre infirmité ſe repoſe. Et cependant ce lit deviendra tout de feu pour ceux qui n'en ſeront point ſortis avant la mort. On n'aime point impunément le monde. L'amour du monde devient neceſſairement un ſupplice; parce que le monde nous échape neceſſairement, & qu'il eſt impoſſible de n'être pas affligé de n'avoir plus ce qu'on aime.

Il eſt aiſé aprés cela d'entendre pourquoy il eſt dit dans l'Evangile, que le Royaume de Dieu appartient aux pauvres d'eſprit: ***Beati pauperes ſpiritu, quoniam ipſorum eſt regnum cœlorum.*** Car ces pauvres étant ceux qui n'ont point d'attache au monde, & qui n'en deſirent rien, il eſt clair que non ſeulement ils ont droit au Royaume des Cieux, comme tous les autres Juſtes, mais qu'ils ſont en état de le poſſeder, & que rien ne leur en retardera la joüiſſance. Ils n'auront point le cœur déchiré par la privation des

des creatures où la mort les réduira, puisqu'ils n'y seront point attachez ; & l'amour qu'ils ont pour Dieu ne trouvant rien à détruire en eux, possedera tout d'un coup toute leur ame, & les rendra ainsi pleinement heureux. Il n'en est pas de mesme de ceux qui se trouveront riches à la mort, c'est à dire qui auront encore des attaches aux creatures. Quoy qu'avec ces attaches ils ayent le Saint Esprit dans le cœur ; neanmoins le Royaume de Dieu n'est point encore pour eux, tant qu'ils sont en cét état ; & s'ils en ont le droit, la possession leur en est interdite, jusqu'à ce que ces attaches soient détruites.

Que les hommes fassent ce qu'ils voudront, il faut pour entrer dans le Royaume de Dieu, qu'ils soient reduits à cette pauvreté, ou en ce monde ou en l'autre, puisque ce Royaume n'appartient qu'aux pauvres, & que nulle cupidité n'y aura entrée. Mais il y a cette difference entre la pauvreté que l'on peut acquerir en cette vie, & celle où les justes seront reduits dans l'autre par la destruction de leurs attaches, que la premiere coûte infiniment moins. Si elle est accompagnée de quelque douleur, c'est une douleur proportionnée à l'état de cette vie, qui est un temps de misericorde, & à la condition de l'ame encore unie au corps, qui n'a que des sentimens foibles & languissans. Mais les douleurs qui purifieront l'ame

aprés la mort, étant proportionnées à l'activité d'une ame séparée du corps, & au temps de l'autre vie qui est un temps de rigueur, seront tout autrement vives & tout autrement sensibles.

Il ne faut donc pas croire que la mort soit également dure aux pauvres d'esprit & aux riches d'esprit. Car les douleurs de la mort naissant comme j'ay dit de la separation des creatures, cette separation n'afflige que ceux qui les aiment, & non ceux qui ne les aiment pas. Elle n'est douloureuse qu'à ceux qui ont quelque attache à rompre, & non à ceux qui les ont déja rompuës. Ceux qui sont morts au monde durant leur vie, ne meurent plus en mourant. La mort n'est pour eux qu'une source de vie. Mais ceux que la mort trouve encore tout vivans au monde, sentent par necessité les douleurs de la mort, puisque cét amour mesme qui vit en eux étant privé de son objet devient un tourment, & une mort.

C'est sur ces veritez si claires, qu'est fondée la priere que Saint Paulin faisoit à saint Augustin, de luy apprendre à mourir avant sa mort d'une mort évangelique, & à prevenir par une separation volontaire de la vie du siecle, la separation naturelle qui se fera du corps & de l'ame par la mort: *Doceas me mortem istam Evangelicam prius emori, quâ carnalem resolutionem voluntario præveniamus excessu.*

C'est en effet tout ce que nous avons à faire

faire en ce monde. Car puiſqu'il y faut neceſſairement mourir, & qu'il eſt ſi dangereux de differer à le faire en l'autre, noſtre intereſt meſme ne nous porte-t-il pas à nous dégager autant qu'il nous eſt poſſible de toutes les attaches qui nous lient aux creatures, & à éviter d'en contracter de nouvelles, afin de ne nous pas expoſer en mourant à ces terribles douleurs?

Chapitre IX.

II. Maniere de conſiderer la mort, qui eſt de la regarder comme la fin de noſtre temps, & l'entrée dans l'éternité.

Sentimens que cette double vûë produira dans l'ame.

UNe des plus étonnantes viſions de l'Apocalypſe eſt celle de cet Ange qui jura, comme dit St. Jean, par celuy qui vit dans les ſiecles
A- des ſiecles, *qu'il n'y auroit plus de temps*;
poc. QUIA TEMPUS NON ERIT AMPLIUS.
10. Or ſi Dieu ne fait plus entendre cét arreſt
v. 7. par un Ange à toute ame qui quitte le corps, il le luy fait entendre par une vive impreſſion de ſa lumiere, qui luy fait connoiſtre que ſon temps eſt fini; qu'il n'y en aura plus

plus pour elle ; que le terme où il a borné ses misericordes est arrivé ; & que son état est arrrêté pour l'éternité.

Cette lumiere lui faisant faire dans ce moment une juste comparaison du tems & de l'éternité, lui fait voir clairement que toutes les idées qu'elle en avoit cuës jusqu'alors, étoient infiniment éloignées de la verité : que son imagination avoit donné au tems & aux choses temporelles une longueur, & une grandeur phantastique, & qu'elle avoit comme aneanti l'éternité & les biens éternels, par la foiblesse & l'obscurité des idées qu'elle s'en étoit formée. L'ame condamne donc toutes ces pensées ; elle s'étonne de son aveuglement, & elle change entierement de vûë & de jugemens.

Rien de temporel ne lui peut paroître grand ; rien d'éternel ne lui peut paroître petit ; & elle entre par un vif sentiment dans la verité de ce que dit saint Augustin, que tout espace fini comparé à l'éternité qui n'a point de fin, non seulement doit être conté pour peu de chose, mais pour rien du tout. *De Civit. l. 12. c. 12.*

Cette comparaison de l'éternité avec le tems que l'ame fait au moment de sa separation d'avec son corps, anéantit donc à ses yeux la realité du monde present, avec tous ses biens & tous ses maux, & elle n'y laisse rien subsister comme réel & solide, que les biens & les maux immuables & éternels.

Ce ne seront pas seulement les justes & les élûs qui jugeront ainsi de l'éternité & du tems. Ce seront aussi les méchans & les réprouvez. Ils auront en quelque sorte une même lumiere dans l'esprit, mais il n'y aura rien de plus different que la disposition de leur cœur.

Ceux qui seront parfaitement justes ne se soucieront point du tout de voir disparoître à leurs yeux les biens temporels, parce qu'ils ne les aimeront point, & ils seront comblez de joye de la grandeur ineffable des biens éternels, dont ils joüiront sans retardement.

Ceux qui auront encore quelque reste d'attaches pour le monde, souffriront de trés-grandes peines, par la privation de ces biens, par le retardement de leur beatitude, & par les autres moyens dont il plaira à Dieu de se servir pour les purifier. Mais parmi toutes ces peines, l'amour qu'ils auront pour Dieu les maintiendra dans une parfaite paix, en sorte que comme ils souffriroient volontiers tous les maux de cette vie pour avancer d'un moment leur félicité, ils ne voudroient pas pour la felicité même, sortir contre l'ordre de la justice de Dieu, de l'état où elle les aura mis.

Ce seront là les sentimens des élus à l'égard du tems & de l'éternité; mais ces deux objets en exciteront bien d'autres dans les reprouvez.

Ils connoîtront à la verité le neant de tou-

toutes les choses temporelles qu'ils ont aimées, mais ils ne cesseront pas pour cela de les aimer. Et c'est ce qui produira cette faim terrible dont nous avons parlé.

Ils connoîtront la grandeur & la solidité des biens du Ciel, & ils se verront dans l'impuissance de les aimer, quoi qu'ils sçachent qu'ils ne peuvent être possedez que par ceux qui les aiment.

Car, comme remarque saint François de Sales, *l'un des plus grands supplices que Dieu fera souffrir aux réprouvez, sera de leur faire connoître en partie les infinies perfections de son essence divine, en laissant leur volonté criminelle dans l'impuissance de les aimer.* *Liv. 16. de l'amour de Dieu c. 1.*

Cet amour ardent pour les choses temporelles ne sera donc que dans les méchans, & l'amour des choses éternelles ne sera que dans les bons: mais la vûë du neant de tout ce qui est temporel, & de la realité de tout ce qui est éternel, sera commune & aux bons & aux méchans. Et c'est une disposition generale dans laquelle toutes les ames entrent en sortant du corps.

C'est ainsi qu'elles jugeront du tems & de tout ce qu'il comprend en le regardant en lui-même: mais cette même vuë en produira une autre bien differente, qui leur découvrira le prix du tems par rapoft à l'éternité.

Bien loin que le tems leur paroisse par cette vûë vil & méprisable, il leur paroî-

tra au contraire la chose du monde la plus grande & la plus importante, puisqu'elle renferme le Paradis & l'enfer, & tous les effets de la misericorde & de la justice de Dieu. Ils verront que tout cela leur a été mis entre les mains par le moyen du tems ; n'y ayant que dans le tems où l'on puisse meriter par ses bonnes actions les biens que la misericorde de Dieu a promis à ses amis, ou attirer par ses crimes les supplices que sa justice prepare à ses ennemis.

A quel prix croit-on qu'une ame penetrée de cette lumiere, & mesurant le tems sur cette double éternité de biens & de maux, en mettra la moindre partie? & de combien de millions d'années de la plus rigoureuse penitence en voudroit-elle racherer quelques heures & quelques momens.

Qui peut donc concevoir l'état où tombe une ame mal-heureuse, lors qu'ayant cette idée de la grandeur, & de l'importance du tems, elle voit tout ensemble & le bon usage qu'elle en pouvoit faire, & le mauvais qu'elle en a fait, & qu'elle connoît par une vive impression de la lumiere de Dieu, que son tems est fini, qu'elle n'en a plus à esperer; que la porte de sa misericorde lui est fermée pour jamais; qu'il faut être jugé sur son état present sans esperance de changement. Helas! si les justes mêmes qui n'auront pas fait tout l'usage qu'ils devoient

voient du tems que Dieu leur avoit donné, & qui auront contracté des taches qui retarderont leur bonheur, sentiront une douleur infiniment plus grande que toutes celles qu'on peut éprouver en cette vie, quoi qu'elle soit soulagée par l'assurance que Dieu leur donnera qu'ils seront purifiez de ces taches; que peut-on dire de celle des méchans qui verront qu'il n'y aura plus de remede aux maux effroyables qu'ils se seront attirez par le mauvais usage du tems? Quel repentir pour eux? Quel déchirement de cœur? Quel abîme de desespoir?

Chapitre X.

Reflexions que l'on doit faire durant sa vie, sur les vûës que l'on aura alors du tems & de l'éternité.

Ce ne sont point là de vaines speculations. Nous passerons tous par quelqu'un de ces états. Nous aurons tous ces pensées de la grandeur infinie du tems par rapport à l'éternité, du neant du tems par rapport aux biens & aux maux du monde. Nous entendrons tous cet arrêt qui sera prononcé à aucun de nous à l'heure de nôtre mort: *Il n'y a plus de tems pour vous*: la mort même n'est que l'execution de cet ar-

 rêt,

rêt. Car mourir, c'eſt achever le tems qui nous a été donné, & que l'on ne nous redonnera jamais. N'attendons donc pas à connoître le prix du tems; qu'il nous ſoit inutile de le connoître. Ne mépriſons pas ce tems, pendant que nous l'avons pour le regretter éternellement, lors que nous ne l'aurons plus. Prevenons les penſées & les ſentimens que nous aurons neceſſairement alors. Ces penſées ne ſont pas moins vrayes à preſent, qu'elles le ſeront quelque jour, & nous ne les aurons un jour que parce qu'elles ont toûjours été vrayes.

En quel état ſerons-nous quand nous n'aurons plus qu'une ou deux heures à vivre, & qu'il nous viendra dans l'eſprit, dans deux heures il n'y aura plus de tems pour moi, la porte de la miſericorde de Dieu me ſera fermée. Helas! pourquoi ces penſées ne ſont-elles pas dés à preſent la même impreſſion ſur nous? Car n'eſt-il pas toûjours vrai que peut-être dans une heure nôtre tems ſera fini, peut-être dans un an, dans deux ans, & aſſurément dans un certain nombre d'années? Faut-il que ce peut-être, & ce petit eſpace de tems faſſe une ſi grande difference dans nôtre diſpoſition; Les diſproportions ne ſont qu'entre les grandeurs finies: Mais la difference du fini à l'infini eſt toûjours la même. Or c'eſt quelque choſe d'infini que de n'avoir plus de tems. Il faut donc toûjours regarder ce moment avec la même frayeur,

ſoit

ſoit qu'on en ſoit éloigné d'une heure, d'un jour, d'une année, ou de pluſieurs années.

Mais ne nous contentons pas d'une frayeur ſterile & qui n'ait point de ſuites. Penſons à ce que nous voudrions alors avoir fait, au plan de vie que nous ferions ſi nous avions à revivre, aux exercices de pieté que nous nous preſcririons, s'il étoit en nôtre choix de diſpoſer encore une fois de nôtre tems, aux jugemens que nous porterons alors de nôtre vie paſſée, & diſpoſons au moins ce qui nous en reſte ſelon les vûës que nous aurons en ce tems-là.

Apprenons de la fin du tems à juger du prix du tems ; & apprenons du prix du tems à juger de la vie du monde & de la nôtre. Car à quoi l'employe-t-on, & à quoi l'avons-nous nous mêmes employé juſqu'ici ? Que fait-on de ce tems ſi precieux ? Les uns le paſſent en des deſordres groſſiers ; les autres en de vains amuſemens ; les autres en des deſſeins chimeriques & en des travaux inutiles ; les autres ne ſçavent qu'en faire, & ne cherchent qu'à le perdre. On le donne au premier venu. On ſe le laiſſe ravir ſans s'en plaindre. C'eſt la ſeule choſe dont on eſt liberal. On eſtime ſages ceux qui le conſument à chercher de vains établiſſemens, & genereux ceux qui le perdent pour un vain honneur. La vie des hommes eſt à tout prix, & on la donne ſouvent

pour rien, c'eſt-à-dire, qu'on donne tout pour un neant.

La conduite des hommes du monde eſt toute établie ſur ce commerce inſenſé. Le diable couvert de toutes les creatures viſibles, leur offre je ne ſçai quels plaiſirs, je ne ſçai quels phantômes d'honneurs & de dignitez ; & pour ce je ne ſçai quoi, ils lui donnent leur tems, c'eſt-à-dire leur éternité, & leur tout. Si nous l'avons fait par le paſſé, ceſſons au moins de le faire à l'avenir, & tenons nous heureux d'avoir découvert cette illuſion, lors qu'il eſt encore tems d'y remedier. Mais comme elle conſiſte à nous faire oublier le prix de nôtre vie, remedions à cet oubli en penſant ſouvent à la mort, c'eſt-à-dire à la fin de ce tems qui en fait connoître la valeur.

Si l'on accoûtumoit à regarder la mort par cette vüë, elle feroit toute une autre impreſſion ſur nôtre eſprit. Car d'où vient cette indifference, & cette froideur avec laquelle on parle & on entend parler de la mort des hommes, ſinon de ce que l'on ne conçoit preſque rien par le terme de mort ; Si l'on dit par exemple qu'il eſt mort dix mille hommes dans une bataille, on n'a preſque point d'autre idée dans l'eſprit, ſinon que l'on ne verra plus tous ces gens-là, & qu'ils ſont devenus incapables de nous nuire ou de nous ſervir. Mais on en ſeroit ſans doute autrement touché, ſi on

on concevoit qu'on leur a ôté ce tems favorable où la misericorde de Dieu étoit ouverte, & qu'à l'égard de la plûpart d'entr'eux, le même coup qui leur a donné la mort, leur a fermé la porte de cette misericorde. Si l'on étoit dis-je plein de ces pensées, on auroit une autre idée des guerres que l'on en a, & l'on trouveroit de grands sujets de gemissemens & de douleur, dans les plus necessaires, les plus justes & les plus heureuses.

C'est aussi par cette maniere de regarder la mort que nous devons tâcher de nous détromper de la grandeur imaginaire que l'on donne aux biens temporels, & de rehausser l'idée que nous avons des biens éternels. Et afin d'être moins touchez des uns, & d'être plus touchez des autres, il faut appliquer souvent aux uns & aux autres la regle de l'éternité qui en fait comprendre la difference.

Il faut prendre plaisir à contempler ce torrent rapide qui emporte dans le neant toutes les choses sujettes au tems : *Momentis transvolantibus cuncta rapiuntur, torrens rerum fluit.* Ou nous passons par elles, si elles ont un peu plus de solidité que nous, ou elles passent par nous si nous sommes plus durables qu'elles. *Necesse est transeat, aut ipse per res suas; aut res ipsius per illum.* Mais enfin tout est emporté, & rien de temporel ne subsiste.

In Ps. 38.

In Ps. 122.

Disons donc pendant que nous le pou-

vons faire utilement, toutes choses passent, afin de ne dire pas un jour inutilement, tou-
Aug. in tes choses sont passées *Modò fructuosè dica-*
Ps. 32. *mus, transeunt, ne tunc dicamus, infructuosè transierunt.* Disons-le à tout ce qui nous plaît, & nous flatte dans le monde, afin de le mépriser. Disons-le à tout ce qui y paroît de dur & de terrible, afin de ne le pas craindre.

Que tout ce qui disparoît à nos yeux, que tous les renversemens dont nous sommes témoins, que tous les âges par où nous passons, que toutes les parties de nôtre vie qui s'écoulent continuellement, renouvellent en nous sans cesse la pensée que tout finit, qu'il n'y a de vrais biens & de vrais maux qu'en l'éternité, & que nous en sommes si proche, que nous devons compter pour rien le petit intervalle qui nous en separe,

---

Chapitre XI.

III. Maniere de considerer la mort, qui est de la regarder comme un [illegible] où l'on commence de voir & de sentir Dieu.

Quoi que ce que nous partageons ici en diverses vûes, soit réüni en une seule dans une ame qui quitte son corps, & que

que la même impreſſion de lumiere qui lui fait voir que le monde eſt perdu pour elle, que ſon tems eſt fini, & qu'elle entre dans l'éternité, lui découvre encore une infinité d'autres objets, qui la rempliſſent d'étonnement & qui produiſent en elle divers ſentimens ſelon la diſpoſition où elle ſe trouve : il eſt pourtant bon de diſtinguer en diverſes vûës ce grand objet qu'elle comprend tout à la fois, parce qu'il eſt vaſte & ſi étendu, qu'il ne peut être connu dans ce monde qu'étant ainſi partagé.

La plus grande & la plus conſiderable partie de ce ſpectacle, eſt ſans doute qu'au moment que l'ame eſt ſeparée du corps, elle commence à connoître Dieu d'une maniere toute autre qu'elle ne le connoiſſoit en cette vie.

Car c'eſt une choſe étrange combien la connoiſſance que nous en avons preſentement eſt foible & obſcure. Dieu fait tout dans le monde. Il eſt par tout. Les creatures n'ont d'être, de vie, ni de mouvement que par lui. Il les conduit & les gouverne ſelon ſes deſſeins. Elles ne ſçauroient s'écarter tant ſoit peu de l'ordre de ſa providence. Cependant on ne voit rien de tout cela. Dieu ſe cache toûjours dans ce monde ſous le voile de quelques creatures qu'il preſente à nos ſens, & ne nous donne aucun ſigne évident de ſa preſence. Ainſi étant tout occupez des creatures, nous n'avons jamais que de foibles

idées de la puiſſance inviſible qui les remuë.

Mais il n'en ſera pas de même dans l'autre vie. Dés le moment que l'ame ſera délivrée de la priſon de ſon corps, elle commencera à ſentir la dépendance intime & eſſentielle qu'elle a de Dieu, & pour être, & pour agir, & pour être heureuſe ou malheureuſe. Elle connoîtra la puiſſance de Dieu & ſa propre foibleſſe. Elle verra qu'elle ne ſe peut ſouſtraire à ſon pouvoir & qu'il faut qu'elle demeure éternellement dans l'état où ſa juſtice la reduira.

Ce ſera alors que s'accomplira à l'égard de chacun de nous, cette parole d'Iſaye. *Il n'y aura que le Seigneur de grand & d'élevé en ce jour: Exaltabitur Dominus ſolus in die illa.* Il eſt rabaiſſé preſentement à nos yeux, parce que nous le connoiſſons peu; mais il ſera élevé au jour de la mort, & parce que nous y reconnoîtrons l'infinité de ſa puiſſance, & que nous ſentirons nôtre baſſeſſe & nôtre neant.

Iſaye 2. 11.

Ce jour auquel Dieu ſera élevé, ſelon le Prophete, commence bien à nôtre mort; mais il dure toute l'éternité. Car depuis le moment de la mort juſqu'à l'éternité, tous les hommes auront une vûë continuelle de la grandeur infinie de Dieu & du neant de toutes les creatures. Ils ne pourront plus oublier Dieu, ni ſe méconnoître; & cette double ignorance dans laquelle le monde preſent eſt enſeveli, ſera abſolument bannie de l'autre.

Il

Il est vrai que ce sentiment sera bien different dans les élûs & dans les reprouvez. Car il fera la joye éternelle des uns, & le desespoir éternel des autres. Les élûs mettront leur bonheur à voir la grandeur & la puissance de Dieu, parce qu'ils verront en même tems son essence, sa misericorde & son amour qui les combleront de joye. Mais les réprouvez ne voyant de Dieu que l'inflexibilité de sa justice & de sa haine pour eux, & le pouvoir infini qu'il a de les punir, trouveront une grande partie de leur supplice dans cette vûë.

Non seulement ils verront cette justice inexorable & toute puissante, armée pour les punir, mais ils la verront éternellement sans la pouvoir perdre de vûë. Ils verront Dieu, dit saint Gregoire de Nazianze, comme feu, parce qu'ils ne l'ont pas voulu voir comme lumiere. Ils se verront entre ses mains, comme entre celles d'un ennemi impitoyable qui les tiendra abbatus sous ses pieds, sans esperance de pouvoir s'en délivrer. Ainsi leur rage & leur desespoir se tournera contre Dieu, comme auteur de leur misere. Ils considereront peu toutes les creatures, & ne seront presque occupez que de Dieu en cette malheureuse & detestable maniere. *Gregor. Naz. or. 1. 21.*

Voilà quel sera l'état des hommes, & élûs, & reprouvez dans toute l'éternité. Et cet état nous apprend ce que nous devrions faire dans le tems. Car puisque nous ne

 sçau-

sçaurions être heureux que par la vûë & l'amour de Dieu : puisque c'est la fin à laquelle nous devons tendre, & que ce sera nôtre unique emploi & nôtre unique occupation dans toute l'éternité, que devons nous faire dans cette vie, qui n'est qu'une preparation à l'éternelle, que de nous exercer à connoître & à aimer Dieu? *Exercez-vous à posseder Dieu*, dit saint Augustin. *Desirez long-tems ce que vous devez avoir toûjours.* Ad *capiendum Deum exercere. Quod semper habiturus es, diu desidera.*

Aug. in Ps. 83.

Nous ne joüirons de lui dans l'éternité qu'à proportion que nous nous serons exercez à en jouïr dans le tems, c'est-à-dire à le connoître & à l'aimer. Nous ne le posséderons qu'à proportion que nous l'aurons desiré. Car il ne faut pas s'imaginer qu'aprés l'avoir toûjours éloigné de nos pensées & de nôtre cœur en cette vie, il se découvre à nous dans l'autre de cette maniere qui fera le bonheur des „ Saints. Personne, dit encore saint Au„ gustin, n'est en état d'entrer dans cet„ te vie bienheureuse, s'il ne s'y est exer„ cé pendant celle-ci. *Nemo potest idoneus* „ *fieri futura vita, qui se ad illam modò non* „ *exercuerit.*

Psaum. 148.

Cependant que font les hommes dans ce monde, & à quoi s'occupent-ils? Quelle place Dieu tient-il dans leurs pensées, dans leurs desseins, dans leurs entretiens, dans leur conduite? La plûpart ne passent-ils pas

leur vie dans l'oubli de Dieu, & ne mettent-ils pas même leur bonheur dans cet oubli? La vûë de Dieu n'eſt preſque le principe d'aucunes de leurs actions, & n'entre en rien dans la conduite de leur vie.

Ce n'eſt point ainſi qu'ils agiſſent dans les affaires qui regardent le tems preſent. S'ils prévoient qu'ils ſeront obligez de paſſer une partie de leur vie avec quelqu'un, & que leur fortune ou leur repos dépendent de lui, ils tâchent de le gagner, de le ménager, de s'inſinuer dans ſon eſprit & de s'accommoder à ſes humeurs. Ils craignent de le bleſſer & de l'aigrir. Et cependant quoi qu'ils ſçachent qu'ils ſeront éternellement entre les mains de Dieu, ils ne veulent pas ſeulement penſer à lui, ni prendre aucun ſoin d'acquerir ſon amitié.

Ayons horreur de cette inconcevable folie, & pour nous en éloigner dans nos actions; tâchons d'imprimer vivement ces veritez dans nôtre eſprit; que nous ne pouvons avoir avec les creatures que des liaiſons paſſageres qui ſe rompent toutes par la mort, & qu'aprés la mort nous en ſerons éternellement ſeparez & independans, mais que rien ne nous peut ſeparer de Dieu; Que la mort ne fera que nous faire ſentir davantage la dépendance que nous en avons; Que l'homme eſt tellement fait pour Dieu, & ſe rapporte tellement à Dieu, qu'il faut que Dieu faſſe ou ſon bonheur par ſon amour, ou ſon malheur par ſa haine;

Qu'en

Qu'en l'une & en l'autre maniere Dieu lui sera éternellement present, & qu'ainsi le seul moyen de ne le voir pas éternellement comme ennemi, est de faire son principal soin de se le rendre favorable & ami pendant cette vie.

Chapitre XII.

IV. Maniere de considerer la mort comme l'entrée dans la societé des Esprits.

Tout ce que découvre l'ame au moment de la mort, est peu de chose en comparaison de Dieu qui se manifeste à elle en la maniere que nous avons representée. Mais comme l'ame n'est pas toûjours touchée dans cette vie à proportion de la grandeur des objets, mais par rapport à l'impression qu'ils font sur l'imagination, il n'est pas inutile de considerer encore les autres parties de ce grand spectacle qui se presente à l'ame au sortir du corps.

Ce qui en fait apparemment la plus considerable partie aprés celle que nous avons marquée, est cette grande troupe d'Esprits avec lesquels elle se trouve tout d'un coup mêlée; ces demons horribles qu'elle commence à voir à découvert; ce nombre prodi-

gieux d'ames reprouvées, & ces Esprits bienheureux dont Dieu lui donne quelque connoissance en quelque état qu'elle soit; puisque le Livre de la Sagesse fait voir que les reprouvez connoissent quelque chose du bonheur & de la gloire des Saints, ce qui leur fait dire avec rage & desespoir: *Hi sunt quos habuimus aliquando in derisum & in similitudinem improperii.* L'ame découvre donc en un moment ce nombre effroyable de creatures, & elle y apperçoit un renversement total du monde qu'elle a quitté. Elle voit que la plûpart de ceux qui ont paru dans celui-ci avec le plus d'éclat & de pompe, sont reduits dans celui-là au dernier rabaissement, & à la derniere misere? Que ces Princes & ces Rois, qui ont fait trembler la terre, n'y sont plus distinguez des autres hommes qu'en ce qu'ils sont souvent les plus miserables de tous: Qu'il n'est plus question en cette societé de morts, de richesses, de noblesse, de qualitez de corps ni d'esprit, ni de tous ces autres vains avantages, par lesquels les hommes tâchent de se relever ici les uns au-dessus des autres; mais que tout y est reglé selon les loix d'une justice souveraine & invariable, qui place chacun dans le rang de misere ou de bonheur où il doit être, sans qu'il soit possible à aucun de sortir de la place & du rang qui lui est assigné.

Sap. 5. 3.

Mais la principale difference qu'elle re-

marque entre ces deux mondes, eſt que celui des vivans eſt composé de diverſes ſocietez & comme de diverſes ligues, par leſquelles les hommes s'uniſſent enſemble, ou pour ſe ſecourir dans leurs beſoins, ou pour reſiſter à leurs ennemis, ou pour entreprendre ſur les autres. Mais dans le monde des Eſprits il n'y a plus de ſocietez ni de ligues; parce qu'ils n'ont point de beſoin, ni de dépendance les uns des autres. Tout y a un rapport immediat à Dieu. C'eſt lui qui y regle tout, & chaque eſprit voit clairement qu'il eſt lié par ſon ordre; & qu'il n'eſt au pouvoir d'aucune creature de l'en ſouſtraire.

Ainſi dans quelque nombre que ſoient les Eſprits, ils ſont dans une entiere ſeparation les uns des autres. Les Bien-heureux s'entr'aiment à la verité d'un amour parfait; & le bonheur de chacun contribuë à celui des autres par la joye qu'ils en reſſentent; ce qui forme la plus ſainte & la plus heureuſe de toutes les ſocietez; Mais ce n'eſt point une ſocieté de dépendance ni de ſecours mutuels. Ils puiſent tous toute leur felicité dans la même ſource. Ils y trouvent tous tout ce qu'ils deſirent. Et ainſi leur ſocieté n'interrompt, ni ne trouble point leur ſolitude.

Les méchans ſont au contraire dans une ſolitude qui n'a rien que d'affreux & d'épouvantable. Ils ſe haiſſent tous les uns les autres. Il n'eſperent ni ſecours ni ſupport, ni

ni consolation d'aucune creature. Ils ne voyent en aucune, ni pouvoir, ni volonté de leur faire aucun bien. Ainsi la vûë de cette foule d'Esprits n'est pour eux qu'un surcroît de desolation, & elle ne fait qu'augmenter leur desespoir, en leur donnant une plus vive idée de l'impuissance & de l'abandonnement où ils sont reduits.

On ne peut douter que la vûë de ce spectacle si different des idées que l'ame retient de ce qu'elle a vû dans le monde dont elle vient de sortir, ne lui cause une terrible surprise, qu'elle ne conçoive un extréme mépris pour tout ce qu'elle y a le plus estimé, & qu'elle ne soit percée de douleur d'avoir mis son affection en tant de choses vaines, & d'avoir fait si peu d'état de ce qui étoit vraiment durable & vraiment solide.

Mais autant que cette vûë, cette surprise & ces regrets sont inutiles aux ames des morts, parce que leur sort est tout d'un coup fixé par l'arrêt de Dieu qui leur assigne leur place; autant nous seroit-il utile d'avoir ces sentimens dans cette vie, de nous occuper de ce spectacle, de nous mêler en esprit avec cette foule de morts, d'y considerer ces places éternelles, & ces distinctions stables & immobiles, cette solitude ou heureuse ou miserable, afin de concevoir un profond mépris pour toutes les grandeurs, tous les établissemens, & toutes les distinctions humains, & de ne faire plus d'état que de ces differences secretes que

Dieu

Dieu met dés ce monde ici entre les ames par les dons de sa grace, qui auront de si grands effets en l'autre.

Chapitre XIII.

V. Maniere de considerer la mort, qui est de concevoir qu'au moment de la mort chaque ame découvre les démons & leur rage envers elle.

Quoi que les démons fassent partie des esprits, dont nous avons parlé dans le Chapitre précédent, il est bon néanmoins de faire quelques réflexions particulieres sur les sentimens que l'ame conçoit en les appercevant clairement au moment qu'elle quitte le corps. Nous sçavons en général par la foi, qu'ils rodent autour de nous comme des lions rugissans, qui ne cherchent qu'à nous dévorer, & qu'ils employent toutes sortes d'artifices pour nous perdre; mais nous ne sçavons point quels sont ces artifices. Nous n'avons qu'une idée confuse de leur malice & de leur rage contre les hommes, & souvent même nous discernons peu leur voix de celle de Dieu.

Tous ces nuages seront dissipez par la mort.

mort. Nous verrons dans ce moment une multitude innombrable de ces malheureux esprits répandus ſur la terre, poſſedant & remuant la plûpart des hommes, & tâchant de s'emparer de l'ame de ceux qu'ils ne poſſedent pas encore. Nous verrons de quelle ſorte ils les trompent, en leur preſentant des objets qui attirent ou irritent leurs paſſions, en leur procurant des ſuccés qui les entretiennent dans l'illuſion, en les tenant toûjours hors d'eux-mêmes, & en éloignant d'eux tout ce qui leur pourroit faire connoître le miſerable état où ils ſont. Nous verrons qu'ils les lient, qu'ils les enchaînent, qu'ils les empriſonnent, qu'ils leur font mille playes mortelles, & qu'ils préparent en eux la matiere de leur damnation & de leur enfer;

Quand on feroit difficulté de donner aux ames ſeparées du corps une connoiſſance ſi étenduë, on ne ſçauroit au moins nier que chacune ne connoiſſe dans le moment qu'elle eſt ſeparée du corps tous les pieges que le démon lui a dreſſez, toutes les chûtes où il l'a pouſſée, toutes les illuſious dont il l'a amuſée.

Que ſi Dieu nonobſtant toutes ces ſurpriſes lui a fait la grace de ſurmonter le démon dans les choſes eſſentielles; ſi elle a évité ſes dangereux pieges, elle entre dans ces tranſports de joye que le Prophete décrit, lorſqu'il fait dire à l'ame dans la vûë de ce *Pſaum. 126. v. 6.* nombre effroyable de pieges qu'elle a évitez :

„ tez: Beni soit le Seigneur qui ne nous a „ pas livrez en proye pour être déchirez „ de leurs dents. Nôtre ame s'est sauvée „ comme un oiseau se sauve du filet des „ oiseleurs.

Mais qui peut concevoir l'état d'une ame qui vient à reconnoître que le demon a reüssi à son égard dans ses malheureux desseins: qu'elle lui a même servi d'instrument contre elle-même; qu'elle a secondé ses desirs, qu'elle s'est livrée à son bourreau, qu'elle n'a travaillé qu'à établir son Empire sur elle-même? Qui peut comprendre quel est son desespoir, lorsqu'il vient lui-même avec toute sa rage prendre possession de sa conquête, lorsqu'il lui insulte & lui met devant les yeux de quelle maniere il l'a seduite pour la rendre compagne de son malheur.

Ce sont ces moqueries & ces insultes que le Prophete craignoit lorsqu'il disoit à Dieu: *Que mes ennemis ne se moquent point de* *Ps. 34. v. 24* *moi; qu'ils ne disent point dans leur cœur: Nos souhaits sont accomplis; qu'ils ne disent point: Nous l'avons devoré.*

De divers. Ser. 26. n. 6. C'est par la crainte de ces objets terribles que saint Bernard s'excitoit lui-même: „ Quelle sera, disoit-il, ta frayeur, ô mon „ ame, lorsqu'étant separée par la mort de „ tous les objets dont la vûë t'est si agreable „ & la familiarité si douce, tu entreras seule „ dans une region inconnuë, & que ces „ monstres horribles te viendront à la ren-

„ con-

contre? Qui te servira d'appui dans une « si extrême necessité ? Qui te défendra de « ces bêtes furieuses prêtes à te dévorer? « Qui te consolera ? Qui te conduira ? «

Tous ces sentimens viennent de ce regard de la mort dont nous parlons, qui nous fait prévoir l'état effroyable d'une ame malheureuse qui vient au moment de la mort à découvrir ces horribles creatures, & qui leur est livrée par la justice de Dieu comme une proye sur laquelle ils assouviront éternellement leur rage.

Le saint Esprit qui a si souvent inspiré cette vûë aux Saints, nous fait voir que nous la devons avoir continuellement dans l'esprit.

En effet, qu'y a-t-il de plus capable de réveiller en nous cette vigilance, qui nous est si recommandée par Jesus-Christ & par ses Apôtres, que la crainte de tomber sous la puissance de ce cruel ennemi? Qu'y a-t-il de plus propre à nous empêcher de suivre nos passions, que de penser qu'en les suivant, nous suivons les desirs du diable, nous travaillons à établir son empire, nous le rendons maître de nous-mêmes, nous lui servons d'instrument & de ministres contre nous?

Car il ne s'y faut pas tromper. Il faut que Dieu, ou le diable regnent en nous. Il n'y a point de milieu. Quiconque ne travaille point à établir en soi le regne de Dieu, travaille à y établir le regne du diable. Dieu

y regne

y regne quand ſon Eſprit y regne, quand c'eſt par ſon Eſprit que nous agiſſons, quand nous avons Dieu en vûë, c'eſt-à-dire la juſtice, la verité & la charité. Le diable y regne quand nous nous laiſſons conduire à nos paſſions, quand nous ne recherchons que nôtre gloire & nôtre propre ſatisfaction, en un mot quand ce n'eſt que la cupidité qui agit en nous.

Ainſi comme les hommes ne font preſque autre choſe dans toute leur vie que de ſuivre leurs paſſions, il s'enſuit qu'ils ne font autre choſe que de travailler pour le diable, & de ſeconder ſes deſſeins. Horrible emploi, déteſtable miniſtere, mais qui comprend neanmoins preſque tout ce qui ſe fait dans le monde par ceux qui s'imaginent y être les plus grands & les plus heureux?

Le meilleur moyen d'en concevoir de l'horreur, eſt d'en conſiderer la fin, & d'avoir devant les yeux la rage de ces monſtres, lors qu'ils ſe montreront à découvert à une ame aprés l'avoir malheureuſement trompée. Il faut ſouvent ſe les repreſenter en cét état durant ſa vie, pour s'animer à leur reſiſter & à ne pas ſuivre leurs deſirs & leurs deſſeins: Et comme il n'y a point de tentation où l'on ne puiſſe ſe ſervir de ce moyen, on peut dire que cette maniere de regarder la mort, eſt un remede general contre toutes les tentations.

CHA-

CHAPITRE XIV.

VI. Maniere de considerer la mort, comme un jour qui dissipe nos tenebres, & nous fait voir les choses telles qu'elles sont.

ON dit assez souvent de la mort qu'elle levera un grand rideau, & nous fera voir une infinité de choses que nous ignorons, & c'est ce qu'on a pû voir déja par toutes les diverses manieres de la regarder que nous avons proposées. Mais ce que je pretens expliquer ici, est de quelle sorte on se peut servir de la meditation de la mort pour corriger la fausseté des jugemens que l'on forme sur toutes les choses du monde, & principalement sur soi même, sur ses actions, & sur sa propre conduite.

Nous naissons dans le monde environnez de tenebres si épaisses, que nous ne connoissons ni les vrais biens, ni les vrais maux, ni les regles par lesquelles on en doit juger. Nos desirs, nos craintes, & nos autres passions, qui naissent du fond de nôtre corruption, nous font concevoir une infinité de fausses idées de ce qui leur sert d'objet; & comme nous jugeons sur ces idées, la plûpart de nos jugemens sont faux. Et ainsi nôtre memoi-

re devient un magazin de toutes sortes de faussetez.

Ce qu'il y a de pis, est que ces faux jugemens n'infectent pas seulement l'esprit, ils corrompent le cœur, ils fortifient les passions dont ils naissent, & ils produisent tous les pechez dont les hommes se rendent coupables. Car il n'y a point de peché sans quelque fausse pensée, puisque, comme dit S. Augustin, on ne sçauroit pecher quand on n'en a que de bonnes.
In Ps. 148. *Non potest fieri ut habeat mala facta, qui habet cogitationes bonas.*

Comme nôtre plus grand interêt est donc d'éviter le peché, qui est la cause de tous nos maux, nous devons travailler avec tout le soin qui nous est possible, à détruire les faux jugemens qui en sont la source, & à remplir nôtre esprit de ces pensées veritables d'où naissent les bonnes actions.

Il est vrai que c'est de la lumiere de la foi qu'il les faut attendre, puisque, comme dit saint Paul, nous ne sommes pas capables de nous-mêmes d'avoir une seule bonne pensée. Mais cette dépendance n'exclut pas l'application à certains objets qui nous aident à trouver la verité, ni la pratique de certains moyens qui éloignent de nous ce qui empêche de la discerner.

6. Degré. C'est le fondement d'un avis que saint Jean Climaque attribuë à un saint Pere, & dont les personnes les plus éclairées & les plus avancées dans la sainteté recommandent

dent extrêmement la pratique, c'eſt de regarder chaque jour comme le dernier de ſa vie, & d'entrer à l'égard de toutes les affaires auſquelles on eſt obligé de prendre part, dans la diſpoſition où l'on voudroit être, ſi l'on avoit à en rendre compte à Dieu dans cinq ou ſix heures.

La raiſon de cet avis eſt que rien n'eſt plus capable d'éloigner de nôtre eſprit les fauſſes idées que la cupidité produit, que la penſée de la mort, & de ce qui la doit ſuivre. Il ſemble que les paſſions n'oſent ſe produire devant cet objet, & qu'il réveille tout ce qu'il y a en nous de raiſon, de lumiere, & de force. On voit plus nettement ce qu'il faut faire, & on l'execute avec plus de fermeté & avec des intentions plus pures & plus dégagées de vûës humaines.

Mais pour tirer plus d'avantage de cette pratique, il eſt bon de ne juger pas ſimplement de toutes choſes, comme ſi on devoit bien-tôt mourir, mais d'entrer autant qu'il eſt poſſible dans les vûës & les ſentimens que l'on aura au moment que l'ame quittera le corps.

Car il eſt certain qu'étant jugée de Dieu en ce moment-là, Dieu lui mettra devant les yeux toutes les actions de ſa vie; qu'elle connoîtra ce qu'il en juge, qu'elle formera ainſi des jugemens de tout ce qui a paſſé par ſon eſprit pendant qu'elle étoit dans le corps. C'eſt-à-dire qu'elle jugera de tous

ſes jugemens & de toutes ſes penſées, & qu'elle condamnera tout ce qu'il y aura eu de faux & d'injuſte.

Ce ne ſeront pas ſeulement les ames des Elûs qui reconnoîtront clairement alors toutes leurs erreurs ; ce ſeroit auſſi celles des reprouvez. Car quand l'Ecriture leur fait dire qu'ils ſe ſont égarez de la voye de la verité, & que le Soleil de juſtice n'a point lui pour eux, elle fait voir qu'ils ſeront convaincus de leur égarement, & de la fauſſeté des lumieres par leſquelles ils ſe ſont conduits.

S'ils ne condamnent donc pas les jugemens qu'ils ont faits pendant leur vie par l'amour de la juſtice, ils les condamneront par l'amour d'eux-mêmes. Ils ſeront forcez d'avoüer qu'ils étoient pleins de folie. Ils s'appelleront eux-mêmes inſenſez : *Non inſenſati.* Or ils ne le ſçauroient faire ſans juger que la ſageſſe vouloit qu'ils fiſſent tout le contraire de ce qu'ils ont fait.

Non ſeulement les jugemens que les ames portent de leurs actions dans ce moment-là ſont veritables, mais ils ſont de plus éternels, & ce qu'elles en jugent alors, elles le jugeront à jamais, parce qu'il n'y aura plus en elles de varieté de penſées.

Or comme tout ce qui ſera vrai dans toute l'éternité, l'eſt auſſi dés le tems de nôtre vie, tout nôtre ſoin devroit être de ne nous conduire jamais par ces jugemens paſſagers. qui

qui ne paroissent vrais que quand les passions sont émeuës: mais de juger & d'agir selon ces vûës stables, invariables & éternelles, que nous aurons aprés la mort.

Ainsi quelque objet qui se presente à nos sens, ou qui frappe nôtre imagination & nôtre esprit, au lieu de consulter nos passions & nos petits interêts, il faut pour en juger sainement, considerer serieusement ce que nous en jugerons aprés la mort; ce que nous voudrions avoir fait lors qu'il s'agira d'être jugez de *Jesus-Christ*; ce que nous croyons pouvoir être approuvé de ce juste Juge: & ce que nous approuverons nous mêmes dans toute l'éternité. Que de cas de conscience se decideroient sans peine à la faveur de cette lumiere! Que de fausses subtilitez s'évanoüiroient! Que d'illusions disparoîtroient.

Heureux ceux qui se rendent ainsi disciples de la mort, qui se servent de sa lumiere pour dissiper les tenebres de leur cœur; & qui pensent dans le tems ce qu'ils penseront dans l'Eternité! C'est veritablement être mort au monde que de vivre de la sorte, puis que ce n'est plus penser ni agir selon la lumiere de cette vie, qui est celle du monde, mais selon les lumieres de l'autre vie qui sont celles de l'Eternité.

On ne doit donc pas s'étonner aprés tous les avantages que nous avons fait voir qu'on peut tirer de la mort, que saint Jean Climaque ait dit, *que comme de tous les alimens,*

le pain est le plus necessaire, aussi de toutes les pratiques spirituelles la meditation de la mort est la plus utile : qu'elle fait embrasser aux Religieux qui vivent en Communauté les travaux & les exercices de la penitence, & leur fait trouver le plus grand plaisir dans les humiliations & les mépris ; & que quant aux Solitaires qui sont éloignez de tout le tumulte & de tous les troubles du monde, elle produit en eux un entier abandonnement de tous les soins de la terre, une priere continuelle, & une vigilance exacte sur leurs pensées.

On peut dire en un mot de ce saint exercice, que c'est une source de lumieres pour connoître nos devoirs, un remede universel à toutes nos passions & à tous nos vices, un secours puissant contre les tentations, une échole de toutes les vertus, un adoucissement de tous les maux de la vie.

Et pour finir par où nous avons commencé, c'est selon le Sage, un moyen efficace pour éviter tous les pechez. Or comme celui qui ne péche point est juste dans ce monde & sera heureux dans l'autre ; il s'ensuit que la meditation de la mort est la voye de la sainteté & de la beatitude.



I. TRAITE'.

Des quatre dernieres fins

DE L'HOMME.

LIVRE SECOND.

DU JUGEMENT, & de l'Enfer.

CHAPITRE PREMIER.

Combien il est utile de penser au Jugement. Pourquoi l'Eglise propose ordinairement à ses enfans le Jugement universel plûtôt que le particulier.



CE que S. Augustin dit à son peuple, dans un des Sermons sur les Pseaumes ; *qu'il devroit sans cesse leur parler du jugement*; fait voir que nous devrions y penser toûjours, puis que les Pasteurs ne *In Ps. 147.*

nous en doivent parler, qu'afin que nous y pensions.

On y est d'autant plus obligé qu'il n'y aura plus de moyen de le faire aprés cette vie.
Epist. 70. Car, comme dit ce St Docteur, *le dernier jour du monde nous trouvera dans l'etat où le dernier jour de nôtre vie nous aura trouvez. Et tels que nous serons en mourant, tels serons nous quand nous serons jugez en ce jour terrible.* Ainsi il est vrai, comme il dit encore, que le jour de la mort tient lieu à chacun du jour du jugement universel, parce que la mort fixe l'état dans lequel on y sera jugé.

Il s'ensuit de là, que comme tout Chrêtien est obligé d'être sur ses gardes, pour n'être pas surpris par le jour du jugement, selon que Jesus Christ nous le commande dans son Evangile, il ne doit pas veiller avec moins de soin pour n'être pas surpris par celui de sa mort. Et c'est ce que l'on peut conclure aussi de la creance où est l'Eglise; que la damnation des méchans, & la recompense des bons ne sont pas differées jusques au jour du jugement, comme l'ont cru quelques anciens; mais que les ames qui n'ont plus rien à expier, entrent dés l'instant qui suit la mort en possession de la gloire, & celles dont les pechez meritent l'enfer, commencent d'en souffrir les tourmens en sortant du corps. Car il s'ensuit de là clairement, que comme Dieu ne punira point les unes, & ne couronnera point les autres, sans qu'elles ayent été jugées, & ju-

& jugées par Jesus-Christ à qui tout jugement a été donné, il faut croire que Jesus-Christ jugera en particulier chaque ame au moment qu'elle se separera de son corps.

Puis que nous n'avons donc que l'espace si court & si incertain de cette vie pour nous préparer à nôtre état éternel, qui sera decidé par l'arrêt que Jesus-Christ en prononcera au jour de nôtre mort, & que cét arrêt sera le même que celui qu'il prononcera au dernier jour, n'est-ce pas la plus grande de toutes les imprudences & de toutes les folies que de se remplir l'esprit de toute autre chose, & de ne penser presque point à celle-là ?

Il ne faut qu'un peu de raison pour consentir à cette verité; mais il faut autre chose que la raison pour la pratiquer. On est souvent convainçû qu'il faut craindre, sans craindre effectivement, & qu'il ne faut penser qu'à une chose, sans y penser en effet. Nôtre cœur ne suit pas nôtre raison, & il demeure souvent froid & sans mouvement, lors que l'esprit est le plûs persuadé qu'il devroit être vivement touché.

Il n'y a sans doute que la grace qui puisse remedier à cette froideur, & amolir cette dureté. Mais comme Dieu veut qu'on ait recours en même tems aux moyens exterieurs qui y peuvent contribuer étant aidez de sa grace, il est utile d'approcher autant que l'on peut ces objets de nôtre imagina-

tion, & de la forcer à s'y appliquer souvent, bien loin de les en bannir & de les en éloigner quand ils s'y presentent comme font la plûpart des gens.

C'est la raison que l'Eglise a de nous faire souvenir du Jugement dernier en divers Evangiles. Elle commence par là la prépation à la venuë de *Jesus-Christ*, où elle pretend faire entrer les Chrêtiens dans le tems de l'Avent. C'est un des premiers objets qu'elle presente à ses enfans pour les disposer à la penitence du Carême. C'est par où elle finit l'année Ecclesiastique, l'Evangile du Dimanche qui precede l'Avent étant encore du Jugement; pour nous faire voir par là que nous devons commencer & finir toutes nos œuvres & toute nôtre vie dans la vûë du jugement de Dieu, & que comme nôtre penitence doit être continuelle, ce jugement doit être continuellement devant nos yeux.

Mais comme l'utilité de cette meditation consiste principalement à exciter dans nos cœurs des sentimens d'une crainte salutaire qui produit la veritable sureté, selon Saint Augustin : *Terror ille securitatem parit; territi eum præcavemus, præcaventes securi erimus*; L'Eglise jugeant que les circonstances du jugement général sont plus capables de nous effrayer que celles du jugement particulier, nous le propose ordinairement; & c'est en suivant son Esprit que les Saints Peres, & sur tout les Chrê-

Aug. in Ps. 146.

tiens

tiens des premiers siecles en paroissent si occupez.

C'est ce qui fait dire à Saint Gregoire de Nazianze, que la crainte du jugement futur ne lui permettoit pas de respirer, *ὐκ ἰῶ ἀναπνεῖν.* *Grat. 9. p. 147.*

Et à St. Ephrem, qu'il ne pouvoit penser au jugement dernier sans sentir un tremblement dans tous ses membres, & une défaillance universelle. *4. Ephr. Ser. de eis quæ post crucem revelanda sunt.*

Les autres Saints en ont eu les mêmes sentimens; & les premiers Chrêtiens les avoient si vifs qu'ils prenoient même les guerres, les famines, & les autres calamitez qui arrivoient de leur tems, pour ces signes effroyables qui doivent être les avancoûreurs du Jugement universel.

Et en effet, qu'y a-t-il de plus capable de faire impression sur nôtre esprit que la meditation de *Jesus-Christ*, descendant du Ciel accompagné de tous ses Anges, pour prononcer à tous les hommes reünis ensemble au milieu des airs le jugement qui decidera de leur état pour toute l'éternité;

Qui ne seroit effrayé en pensant à ce renversement de toute la nature qui accompagnera ce jugement, dont Saint Pierre dit *que dans le bruit d'une effroyable tempête, les Cieux passeront, les élemens embrazez se dissoudront, la terre avec tout ce qu'elle contient, sera consumée par le feu.* *2 Pet. C. 3. v. 10.*

Si la vûë d'un seul Ange reduisit Daniel

à un tel affoibliſſement, qui lui fit dire à cet Ange: *In viſione tua diſſolutæ ſunt compages meæ:* Quel ſera l'état d'un malheureux reprouvé en qui la crainte, l'horreur, & les autres paſſions ne pourront être affoiblies par la défaillance de ſon corps, & dont l'ame n'aura plus de force pour ſoûtenir les impreſſions de cet effroyable ſpectacle, que pour les ſentir plus vivement?

Les Peres n'ont point fait conſiſter leur ſpiritualité à s'éloigner ces objets de leur eſprit, pour s'entretenir de meditations douces & conſolantes. Ils ont cru qu'ils étoient du nombre de ceux qui avoient beſoin d'en être effrayez, & ils s'en ſont uilement ſervis & pour eux-mêmes & pour les autres.

Greg. Naz. Grat. 15. Je ſuis épouvanté, dit Saint Gregoire de Nazianze, de la parole du Prophete qui „ s'écrie: *Que ferons-nous au jour où Dieu entrera avec nous en compte & en jugement*, „ lorſqu'il nous convaincra de tous nos „ crimes; qu'il nous preſentera en face „ tous nos pechez comme de cruels accu- „ ſateurs, & qu'il oppoſera aux iniquitez „ dont nous nous ſerons rendus coupables, „ les bienfaits que nous aurons reçûs de „ lui; lorſqu'il nous demandera compte „ de la majeſté de ſon image qu'il avoit „ imprimée en nous, & que nous avons „ toute effacée & toute defigurée par nos „ dereglemens; lorſqu'il nous fera con- „ dam-

damner par nous-mêmes & nous reduira à ne pouvoir pas même dire, que nous souffrons injustement. Qui nous servira d'advocat devant ce Juge? Par quels pretextes, par quelles fausses excuses, par quelles couleurs artificieuses, par quelles inventions subtiles pourrons-nous déguiser la verité devant ce souverain tribunal, & éluder la rectitude invariable de ce jugement? On y mettra dans la balance nos actions, nos paroles, nos pensées. On y pesera les bonnes & les mauvaises, afin qu'aprés avoir vû celles qui l'emportent, on forme un arrêt aprés lequel il n'y aura plus d'appel, plus de Juge superieur à qui on puisse recourir, plus de moyen de détruire ses mauvaises actions par des actions contraires, plus d'huile à acheter des Vierges sages ou de ceux qui en vendent pour rallumer les lampes éteintes? Tout se terminera par ce dernier, unique & épouvantable arrêt, plus juste encore qu'il n'est terrible, & d'autant plus terrible qu'il est plus juste. Ce sera lorsque les Thrônes seront placez, que celui que l'Ecriture appelle *l'ancien des jours* sera assis dans le premier: Que les livres seront ouverts: qu'on verra rouler un fleuve de feu; que la lumiere sera d'un côté, & de l'autre les tenebres prêtes à recevoir ceux qui y seront précipitez. "

Il seroit trop long de rapporter les descriptions que les autres Peres, & sur tout Saint Ephrem, font de ce jugement, & il suffit de proposer ce qu'en dit Saint Bernard, qui comprend en peu de paroles ce que les autres en disent. Je crains, dit-il, „ le visage de ce Juge capable de faire „ trembler les Anges même. Je crains la „ colere de ce Dieu puissant. Je crains les „ marques de sa fureur. Je crains ce fracas du monde bouleversé; cét embrazement des élemens; cette tempête épouvantable; cette voix de l'Archange; „ cette parole dure & terrible. Je tremble „ en pensant aux dents de ce monstre infernal; au gouffre de l'enfer, à ces lions „ affamez, & tous prêts à dévorer leur „ proye. Je suis saisi d horreur par l'image de ce ver qui rongera les méchans; „ de ce feu qui les brûlera; de cette fumée & de cette vapeur de souffre; de ces „ vents impetueux, & de ces tenebres exterieures. Qui mettra dans ma tête une „ source d'eau, & qui donnera une fontaine de larmes à mes yeux, pour prevenir par mes pleurs ces pleurs éternels, „ & ces horribles grincemens de dents, „ ces cruels liens & le poids de ces chaînes, „ qui accableront, qui serreront, qui „ bruleront les reprouvez sans les consumer?

Ber. Ser. 16. in Cant.

Mais quoi que ces circonstances soient bien terribles, elles le sont neanmoins beau-

beaucoup moins en effet que l'impreſſion que Dieu fera ſur les ames par la connoiſſance qu'il leur donnera de leurs pechez, de ſa juſtice, & de toutes les autres choſes ſur leſquelles l'arrêt eternel qu'il prononcera de chacune d'elles ſera fondé. Et comme cette impreſſion ſe rencontre auſſi dans le jugement particulier, par lequel Dieu fait connoître à l'ame le lieu qui lui convient, & par quelles actions elle le merite ; c'eſt mediter en même tems l'un & l'autre jugement, que de tâcher de comprendre autant qu'on le peut en cette vie, ce que cette lumiere de Dieu découvre à l'ame quand il la juge : c'eſt à quoi nous nous attacherons particulierement dans les Chapitres ſuivans.

Chapitre II.

De la vuë que l'on aura dans l'un & dans l'autre jugement de la multiture de ſes pechez.

Tous les Chrêtiens croyent que Dieu fera connoître à l'ame tous ſes pechez, ſoit dans le jugement particulier qu'il en fera lors qu'elle ſortira du corps, ſoit dans le jugement public qu'il prononcera à la fin du monde à la vûë de tous les hommes.

Tou-

Toutes les chaires retentissent de ces menaces, qu'il n'y a rien de si caché dans nos actions, dans nos pensées, dans les mouvemens de nôtre cœur qui ne soit découvert: qu'il nous mettra tout cela devant les yeux, & qu'il en fera un rigoureux examen. Cependant, presque personne n'est touché de cette verité si terrible. Il semble qu'elle ne nous regarde pas, & que ce soient d'autres que nous qui doivent passer par cét examen.

Il nous arrive à l'égard de cette verité ce qui arrive à l'égard de toutes les autres. On en est d'abord un peu effrayé, mais ensuite on s'y accoutume, & l'on prend l'habitude de les écouter sans émotion. Ce n'est pas ni que ces veritez changent, ni que nôtre esprit se fortifie par l'accoutumance. Ce qui est terrible le seroit toûjours, si nous le concevions toûjours de la même sorte. Mais l'effet de l'accoutumance est de changer nos idées, de les rendre plus superficielles & plus confuses, & de faire que l'esprit s'y applique plus legerement. Pour remedier donc à ce mauvais effet, il est bon de concevoir quelquefois ces veritez si terribles en elles-mêmes par quelques images qui les rendent plus sensibles, & peut-être que celle dont nous nous servirons ici, y pourra contribuer quelque chose.

Qu'on s'imagine donc une chambre vaste mais obscure, & qu'un homme travail-

le toute sa vie à la remplir de viperes & de serpens: qu'il y en apporte tous les jours grande quantité, & qu'il employe même diverses personnes pour l'aider à en faire amas: mais que si-tôt que ces serpens sont dans cette chambre, ils s'y assoupissent en s'entassant les uns sur les autres, en sorte qu'ils permettent même à cét homme de se coucher sur eux sans le piquer & sans lui faire aucun mal: que cét état durant assez longtems, cét homme s'y accoutume, & n'apprehende rien de cét amas de serpens. Mais que lors qu'il y pense le moins, les fenestres de cette chambre venant à s'ouvrir tout d'un coup, & à laisser entrer un grand jour, tous ces serpens se réveillent tout d'un coup, & se jettent tous sur ce miserable; qu'ils le déchirent par leurs morsures, & qu'il n'y en ait aucun qui ne lui fasse sentir son venin.

Quelque terrible que soit cette image, ce n'est qu'un foible crayon de ce que font ordinairement les hommes, & de ce qui leur arrive au jour de leur mort.

L'homme vit ici plongé dans des tenebres si épaisses, qu'à peine s'aperçoit-il des plus grossieres de ses fautes, & encore les oublie-t-il ordinairement à mesure qu'il les commet. Sa conscience est ce lieu obscur où il les entasse, & il ne fait presque rien qui n'en augmente le nombre, parce qu'il fait tout pour soi & rien pour Dieu.

Sou-

Souvent même il se sert pour cela du ministere des autres, comme s'il avoit dessein d'en faire un plus grand amas. Car il y en a beaucoup qui outre leurs pechez, se chargent encore de ceux d'autrui, & qui ont sous eux une infinité de gens qui pechent pour ainsi dire sur leur compte, parce que les pechez qu'ils font leur sont imputez par la justice de Dieu.

Tous ces pechez demeurent comme assoupis pendant cette vie, parce qu'ils ne se font point sentir. On les souffre sans peine. On y prend son repos. On n'en apprehende rien. On n'a point de soin de s'en délivrer, & on ne fait au contraire qu'en augmenter tous les jours l'amas.

La mort trouve donc la plûpart des hommes dans ce malheureux exercice. Et c'est elle qui fait entrer ce jour qui réveille tous ces pechez. La lumiere que Dieu donne à l'ame au moment de la mort la tire de son assoupissement, & dans ce réveil elle vient tout d'un coup à découvrir tous ces monstres qu'elle enfermoit dans son sein. Elle ne les découvre pas seulement, elle en sent les piqueures mortelles. Elle en est cruellement déchirée, & il n'y a aucun de ses pechez qui ne se fasse sentir à elle.

Qui en pourroit comprendre la multitude? Tous ceux que les hommes ont connus en les commettant, & qu'ils ont été ensuite bien-aises d'oublier; tous ceux qu'ils se sont dissimulez à eux-mêmes; toutes les vaines pen-

pensées ausquelles ils se sont arrêtez ; tous les mauvais mouvemens ausquels ils ont consenti, toutes leurs mauvaises actions, toutes leurs omissions, & toutes leurs negligences dans leurs devoirs, tous les scandales qu'ils ont donnez, & toutes les mauvaises suites de ces scandales, tout cela se presente distinctement à leurs yeux, & se fait voir malgré qu'ils en ayent. C'est-à-dire, qu'ils voyent pour la plûpart, qu'ils n'ont fait toute leur vie que se remplir de poisons, que s'accabler de nouveaux poids, & que se preparer de nouveaux supplices.

Tout pecheur doit trembler dans la crainte de cét horrible spectacle, que la justice de Dieu lui découvrira à l'heure de la mort. Mais il n'y en a point qui en doivent être plus épouventez que ceux qui sont dans les places éminentes, & qui ont à répondre à Dieu non-seulement de leurs pechez, mais aussi de ceux des peuples qui leur sont commis.

Quelle foule de crimes se presente au moment de la mort à l'ame d'un Evêque mal entré dans sa Charge, & qui a continué toute sa vie à abuser de son ministere ? Qui peut concevoir dans quel excés de desespoir il entre, lors qu'il se voit chargé au jugement de Dieu d'autant de sacrileges qu'il a offert de sacrifices, qu'il a administré de Sacremens, & qu'il a fait de fonctions Episcopales ; & qu'il reconnoît de plus que la justi-

ce de Dieu lui impute tous les sacrileges des Prêtres qu'il a ordonnez témerairement, toutes les absolutions precipitées qu'ils ont données, tous les scandales qu'ils ont causez, & enfin qu'elle le juge coupable d'autant d'homicides spirituels, non seulement qu'il y a d'ames à qui il a donné la mort par le scandale de sa propre vie, ou par celui de la vie des Ministres qu'il a choisis, ou qu'il a souffert par negligence, mais aussi qu'il y en a que ces mauvais exemples ont pû perdre, quoi que la grace de Dieu les ait soutenus: parce qu'autant qu'il a été en lui, il les a tuez, comme dit saint Augustin: *Non sibi ergo blandiatur quia ille non est mortuus, & ille vivit, & iste homicida est:* de sorte qu'un méchant Evêque sera traitté de Dieu comme meurtrier presque de toutes les ames de son Diocese.

Aug. de Pastor. c. 4.

Mais il n'est pas necessaire d'avoir recours à ces exemples, pour être effrayé de cette multitude de pechez que l'ame découvre en paroissant devant Dieu. Ceux qui ont mené la vie la plus retirée, & la plus separée du commerce & de la corruption du monde, n'ont que trop de sujets de la craindre, & il leur doit suffire pour en concevoir le juste effroi qu'on en doit avoir, de sçavoir qu'ils auront à rendre compte de l'usage qu'ils ont fait de toutes les graces qu'ils ont receuës, de toutes les veritez qu'ils ont entenduës, de tous les Sacremens ausquels ils ont participé, de tous les bons exemples

qu'ils

qu'ils ont veus, de toutes les bonnes œuvres qu'ils ont dû faire, & enfin de l'usage qu'ils ont fait de leur tems, de leur ame & de leur corps.

Quelque soin, dit saint Gregoire le " Grand, que les plus gens de bien ayent eu " d'éviter tous les pechez qu'ils ont pû re- " connoître, quand ils songent néanmoins " qu'ils ont à paroître devant ce Juge seve- " re, ils sont saisis de frayeur, & principa- " lement à cause des pechez dont ils peu- " vent être coupables sans le sçavoir. Car " qui peut comprendre le nombre des fau- " tes que l'on commet par les pensées vaga- " bondes & inconstantes ausquelles on s'ar- " rête? On peut assez éviter les actions de " peché; mais il n'y a rien de plus difficile " que de garentir son cœur des pensées " mauvaises & illicites. Et cependant il est " écrit: Malheur à vous, qui vous entrete " nez de pensées inutiles. Voilà le sujet de " la crainte des plus justes. A combien plus forte raison ceux qui menent une vie plus relâchée ont-ils sujet d'être dans la frayeur & le tremblement.

Mor. in Job. l. 24. c. 7.



Cha-

Chapitre III.

Combien l'un & l'autre Jugement sont terribles par l'aneantissement qui s'y fera de toutes les œuvres humaines qui flattent les hommes.

Si le jugement de Dieu est si terrible par ce qui nous y paroît, il ne l'est gueres moins par ce qui y disparoît, & qui y est détruit & aneanti. Je ne parle pas des grandeurs, des titres, des pompes, des loüanges, & de toutes les autres choses dont les hommes se verront entierement dépoüillez en l'autre monde. Je parle de toutes les bonnes œuvres apparentes qui font une partie considerable de leur appui, de leur confiance, & de leur repos.

Car chacun voulant être en paix avec soi-même, est naturellement porté à se former une espece de conscience, & à ramasser tout ce qu'il y a de meilleur dans sa vie pour avoir lieu d'en porter un jugement favorable. Mais comme on ne fait pas cet examen dans le dessein de plaire à Dieu, mais de se procurer une paix humaine, on n'y apporte pas une grande exactitude. On juge d'ordinaire de soi par l'exterieur, & par le corps de ses actions ;

par

par l'estime & par l'approbation des autres hommes; par l'exemple de quelques gens de bien qui ont fait les mêmes choses que nous; par l'exemption de certaines vûës mauvaises, que l'on n'a pas remarquées en soi, par les crimes que l'on a en horreur, & que l'on n'a point commis; par la comparaison que l'on fait de soi-même avec d'autres que l'on croit plus méchans que soi, & qui font ce qu'on ne voudroit pas faire; & sur tout cela on se bâtit un certain édifice de sa vie, dont on se contente, & que l'on s'imagine pouvoir subsister au jugement de Dieu, & en meriter même des recompenses. Car il y entre en effet diverses bonnes œuvres; des prieres, des receptions de Sacremens, des œuvres exterieures de charité. Ceux qui sont dans le Ministere Ecclesiastique y ajoûtent des predications, des directions, des instructions, qui leur font esperer le prix que Dieu a promis à ceux qui les ont fait & enseigné.

Mais qui pourroit exprimer combien il y aura de ces édifices ruinez, lors-qu'ils viendront à passer par le feu du jugement de Dieu, qui consumera, comme dit saint Paul, toute la paille, toute le foin, & tout le bois qui s'y trouvera; & quel sera l'étonnement d'une ame trompée, qui y ayant mis sa confiance reconnoîtra clairement par la lumiere de Dieu, la vanité & le neant de toutes ses œuvres?

Ce

De Divers. Ser. 26. n. 6. Ce *sera là*, dit saint Bernard, *que ce que nous prenons pour de l'or se chargera en écume; que l'impureté de toutes nos œuvres sera découverte, & que le tems de la verité étant venu aprés que celui que Dieu nous avoit donné sera passé, elle jugera nos justices. Ce sera là que toutes ces justices qui nous flattent, nous paroîtront un objet d'horreur; que tout ce que nous regardons comme peu de chose, tout ce que nous negligeons par une mauvaise dissimulation, sera consumé par ces flammes vengeresses.*

Il suffit de dire, pour nous faire concevoir ce que nous avons à craindre, qu'il n'y aura que ce que nous avons fait par le mouvement de l'esprit de Dieu, qui subsistera au jugement de Dieu, & que l'esprit de Dieu ne fait en nous que ce qui a Dieu pour fin, & qui est reglé par la lumiere de sa sagesse: Qu'ainsi tout ce que nous ne faisons que pour nôtre satisfaction; pour nôtre honneur; pour nôtre repos; pour nôtre propre interêt; par un autre motif que par celui du vrai amour de Dieu, ne tient lieu que de foin, de bois, & de paille.

Ce qui est de plus terrible est que les œuvres dont la source est corrompuë, ne seront détruits que dans la fausse apparence de bonnes œuvres, & subsisteront comme pechez. Toutes ces fausses vertus étant donc démasquées paroîtront dans leur naturelle difformité. Ainsi au lieu d'être le soutien

Bern. ser. 55. in cant. n. 3.

& l'ap-

& l'appui de l'ame dans ce jugement, elles ne serviront qu'à l'abattre & à l'accabler.

Combien de gens qui se croyent riches en bonnes œuvres, se trouveront reduits alors à une honteuse pauvreté, parce que toutes celles dans lesquelles ils avoient mis leur confiance, n'avoient pour principe que l'interêt, la vanité, & la recherche de la reputation des hommes, & que ce qu'ils croyoient être une inspiration de Dieu, étoit une suggestion du demon, qui ne tâchoit qu'à les éblouïr par le faux éclat de leurs actions, pour les empêcher de songer serieusement à eux.

Heureux ceux qui dans ce feu qui détruira toutes les œuvres humaines, se trouveront avoir le fondement solide de l'amour de Jesus-Christ, qui ne peut-être détruit; & quelque peu de cet or & de ces pierres precieuses qui y subsisteront, & n'en deviendront que plus éclatantes.

Mais malheureux ceux qui n'auront ni cet or, ni ces pierres precieuses, ni ce fondement solide, & dont tout l'ouvrage sera consumé par le feu dévorant de la justice de Dieu.

Il est certain que ce malheur si éprouvantable arrivera à un tres grand nombre de personnes, qui auront suivi ces voyes dont parle le Sage, qui paroissant droites à ceux qui y marchent, ne laissent pas de les conduire à la mort: & qu'il y en aura beaucoup

qui trouveront dans l'examen qui se sera de leurs actions, que toute leur vie a été une illusion continuelle, & que ces œuvres qui leur attiroient l'estime des hommes, n'avoient pour principe que l'amour d'eux-mêmes. Et il est certain de plus, que personne ne sçauroit sçavoir avec certitude s'il n'est point de ce nombre malheureux; si ses œuvres ne sont point de celles qui n'ont que l'apparence de pieté, sans en avoir la verité & l'essence; s'il n'y a point en lui quelque venin caché qui les gâte & les empoisonne dans leur racine: Et il n'en verra point la ruïne & l'embrazement au jour du jugement.

Nous connoissons certainement que nous sommes pleins de pechez, mais nous ne sçavons qu'imparfaitement si nous avons quelques œuvres vrayment bonnes. Nous sçavons que nous avons des alimens de ce feu de l'autre vie; & nous ne sçavons point avec certitude si nous avons rien de ce qui peut y subsister

In Cant. Ser. 55. *n.* 3. C'est aussi cette vûë qui a tenu les Saints dans un tremblement continuel, & qui leur a donné une sainte défiance de toutes „ leurs œuvres. Je prendrai garde, dit saint „ Bernard, de ne pas prendre l'yvroye pour „ le bon grain, & la paille pour le froment. „ J'examinerai toutes mes voyes, afin que „ celui qui viendra examiner non la Babilo- „ ne du monde qui est déja jugée, mais Jé- „ rusalem même, & qui la jugera à la lu- „ miere

miere de ses lampes, ne trouve rien en" moi qui n'ait été examiné. Qui me fe-" ra la grace, de découvrir & de penetrer" maintenant de telle sorte ce grand nom-" bre de dettes dont je suis redevable, que" je n'aye plus sujet de craindre les yeux" si perçans de Dieu ? Mais helas il me" voit, & moi je ne le vois pas, & je ne" me vois pas moi-même. Cet œil qui voit" tout ne se fait pas voir. C'est donc ce" Juge secret de ce qu'il y a de plus secret" dans nos ames que je dois craindre. C'est" ce Juge qui dit lui-même, qu'il jugera" les justices, & qui voit dés maintenant ce" nombre infini de dettes, que je ne con-" nois pas. "

Combien avons-nous plus de sujet que saint Bernard d'être dans ces sentimens de nous défier de nos œuvres, & d'apprehender le jugement que Dieu en fera? Cependant, au lieu d'être toûjours abbatus sous la Majesté de nôtre Juge, nous vivons dans un repos stupide, nous agissons comme si nous étions entierement assurez de nôtre salut.



Chapitre IV.

Combien le jugement de Dieu est terrible par la vûë que l'on y aura de la rigueur de la justice de Dieu.

Si la forme de nos yeux qui nous fait voir maintenant les corps dans une certaine grandeur, venoit tout d'un coup à être changée en celle d'un Microscope assez parfait pour representer des fourmis comme des élephans, & des élephans comme des montagnes, sans doute que ce nouveau spectacle nous causeroit une extrême surprise, & encore plus si nous avions lieu de prendre cette nouvelle maniere de voir ces objets pour la veritable, & de regarder celle dont nous les voyions auparavant, comme une illusion de nos sens.

Le monde seroit pour nous tout nouveau. Nous n'y reconnoîtrions plus rien, & à peine pourrons-nous comprendre comment il s'étoit pû faire, que nous eussions tellement racourci de si grands corps, que d'en former de si petites images.

Or ce qui n'arrive jamais à l'égard des yeux du corps arrive à l'égard de ceux de l'ame d'une maniere bien plus terrible. Car il y auroit toûjours quelque proportion entre ces differentes manieres de voir les mê-

mes

mes corps. Mais il n'y en a point entre l'idée que nous avons du peché durant cette vie, & celle que nous en aurons dans l'autre.

Il faut donc ſuppoſer que la lumiere que Dieu donnera aux ames dans l'autre vie, ne leur découvrira pas ſeulement en elles une multitude innombrable de pechez auſquels elles ne penſoient point, mais qu'elle leur fera voir les moindres de ces pechez dans une grandeur ſi monſtrueuſe qu'elle ſurpaſſe toutes nos penſées.

La cauſe du peu d'idée que nous en avons dans cette vie, eſt le peu de connoiſſance que nous y avons de la juſtice de Dieu; & la cauſe au contraire de cette grandeur prodigieuſe où nous les verrons dans l'autre, eſt la vûë claire que Dieu nous donnera de cette juſtice. Nous verrons juſqu'à quel point le peché eſt haï de Dieu, la difformité effroyable qu'il cauſe dans l'ame, le dereglement horrible qu'il enferme, l'oppoſition qu'il a avec la ſainteté & la juſtice de Dieu. Nous ſerons tous convaincus de la rigueur & de l'inflexbilité de cette juſtice. Et cette vûë ſera ſi terrible pour les méchans, qu'elle leur fera ſouhaitter l'enfer pour s'y cacher. Ils s'y reduiront ſelon la penſée d'une ame ſainte, comme au lieu qui leur convient le plus, & où ils ſeront le moins penetrez par les rayons brûlans de cette lumiere qui les chaſſera de tout autre lieu, & ne leur permettra que cét abîme. *S. Catherine de Genes.*

Qui peut donc déplorer aſſez l'excés de

l'aveuglement des hommes qui reçoivent dans leur cœur ces monſtres, non ſeulement ſans peine, mais avec joye : qui leur en ouvrent toutes les portes, & qui en font même ſouvent vanité ?

C'eſt obliger un homme que de lui dire qu'il perd ſa fortune, ou qu'il ruine ſa ſanté par quelque action. Mais c'eſt l'offenſer mortellement que de lui dire, qu'il perd ſon ame, ſon éternité, ſon Dieu, & ſon tout. On employe tout ce qu'on a de puiſſance à empêcher ces diſcours, & on fait conſiſter ſa grandeur à en être plus à couvert qu'un autre, & à ſe damner avec moins de contradiction. Voilà le privilege où le monde aſpire, & dont il tâche de ſe mettre en poſſeſſion par toutes ſortes de voyes.

Mais pour concevoir encore plus vivément comment la veüë de la juſtice de Dieu ſera pour les reprouvez un tourment ſi terrible, qu'afin de ſe ſouſtraire à ſa lumiere, ils ſe precipiteront d'eux-mêmes dans l'enfer, il faut conſiderer qu'ils ne verront rien en Dieu ni hors de Dieu, dont cette juſtice ne ſe serve pour les convaincre de l'énormité de leurs crimes, & qu'elle n'arme en quelque ſorte contre eux par les juſtes reproches qu'elle en tirera.

Elle armera contre eux la puiſſance de Dieu en leur faiſant voir que plus Dieu a de force pour punir les pecheurs, plus il y a eu d'inſolence à eux d'avoir refuſé de lui

obéir.

obeïr. *Car qui pourroit exprimer*, dit Saint Augustin, *la grandeur du crime que commet une creature, lors qu'elle n'obéit pas à une si grande puissance, & qu'elle n'est pas arrétée par la crainte des supplices si terribles dont Dieu la menace?* Quis *enim satis explicet verbis quantum sit mali non obedire tantæ potestatis imperio, & tanto terrenti supplicio?*

Elle en sera de même de sa science, de son éternité, de son immensité, de sa Sainteté, des titres de Createur, de conservateur des hommes, de souverain bien & de derniere fin. Mais elle se servira sur tout de sa bonté & de sa misericorde pour les confondre.

Car plus ils en auront ressenti d'effets, plus ils se jugeront coupables dans l'abus qu'ils en ont fait. Ainsi tous ces effets de la bonté de Dieu s'éleveront en jugement contre eux. Ce sont autant de témoins que la justice de Dieu prepare contre les méchans, selon ces paroles de Job: INSTAURAT *adversum me testes suos.* Et comme tous ces témoins les convaincront de la grandeur de leurs crimes; ils feront un surcroît terrible de leur misere & de leur supplice.

C'est en cette maniere que s'accomplira cette menace de l'Ecriture que tout l'univers combattra contre les insensez: *Et pugnabit orbis terrarum contra insensatos.* *Sap. c. 5. v. 21.*

Car les creatures n'ayant été données aux hommes, que pour les porter à glorifier, à aimer, & à craindre Dieu, ils se ren-

rendent coupables d'injuſtice en s'en ſervant pour une autre fin: De ſorte que toutes ces creatures devenant des marques & des preuves de leurs crimes, ſerviront par là d'inſtrument à la juſtice de Dieu pour les punir.

L'Ecriture n'en excepte aucune, en diſant *que tout l'Univers combattra contre eux*, parce qu'ils ſeront convaincus d'avoir abuſé de toutes les creatures en ne s'en ſervant pas pour glorifier Dieu. Ils verront clairement qu'ils n'ont pas ſeulement abuſé du Ciel, de la terre, & de tous les élemens, mais qu'ils ont généralement fait un mauvais uſage de tout ce qu'il y a de doux & de conſolant dans le monde, & de tout ce qu'il y a d'amer & de dur: qu'ils ont abuſé des bienfaits & des chatimens de Dieu; de ſes menaces, & de ſes promeſſes; de leurs amis & de leurs ennemis; des bons & des méchans; des Anges & des demons; du Paradis & de l'enfer; & enfin qu'ils ont abuſé de leur ame, de leur corps, de leur vie, & de tout leur étre. Car il n'y a rien en tout cela dont ils n'euſſent pû ſe ſervir pour s'exciter à loüer Dieu, à l'admirer, à le craindre, à lui obéïr.

Que ſi les bienfaits même communs, couvriront les reprouvez de tant de confuſion; que ſera-ce de ceux qu'ils ont reçûs de *Jeſus-Chriſt* en qualité de Redempteur, & quel uſage la juſtice de Dieu ne fera-t-elle point contre eux de toute ſa vie, de tou-

tes

tes ses actions, de toutes ses souffrances, de tout son sang, de tous ses Mysteres, de tous ses Sacremens, de toutes ses graces qui leur ont été offertes ou données, & ausquelles leur seule malice les a empêchez de participer ?

C'est la raison pour laquelle St. Augustin croit, qu'il est probable que *Jesus-Christ* conservera dans son jugement les marques de ses playes, & les fera voir aux reprouvez, selon qu'il est dit dans l'Ecriture : *Ils ont vû celui qu'ils ont percé* Viderunt *in quem transfixerunt. Voilà*, leur dira-t-il, *les playes que vous m'avez faites : voilà le côté que vous avez percé. C'est pour vous qu'il a été ouvert, & cependant vous n'y avez pas voulu entrer.* Videtis *vulnera quæ infixistis. Agnoscitis latus quod pupugistis, quoniam & per vos, & propter vos apertum est, nec tamen intrare voluistis.* *Aug. de Symb. 2. de Cath. l. 2. c. 8. & serm. 179. de Temp.*

Ce ne seront pas seulement les Juifs; ce seront tous les méchans, qui verront alors qu'ils ont tous fait mourir *Jesus-Christ*, qu'ils sont coupables de l'inutilité de sa mort pour eux. Cette mort & ces playes qui ont causé le salut des autres, seront à jamais l'objet de leur desespoir. *Jesus-Christ* les leur reprochera, leur faisant connoître l'énormité du crime par lequel ils ont rejetté ses graces. C'est là cette terrible colere de l'Agneau dont parle l'Apocalipse, qui fera dire aux Princes & aux Puissans du monde : *Montagnes tombez sur*

Apoc. 6. v. 16. *nous, & cachez nous à la vûë de celui qui est assis sur le Trône, & à la colere de l'Agneau.*

Cette colere de l'Agneau sera de se montrer à eux, d'exposer à leurs yeux toutes ses misericordes, de leur faire connoitre par là l'excez de l'ingratitude avec laquelle ils les ont méprisées, & ce que merite ce mépris selon les regles immuables & inflexibles de sa justice.

O spectacle incomprehensible dans son horreur: Que *Jesus Christ* même soit le poids qui accable les reprouvez, que sa misericorde soit la mesure de leurs crimes & de leurs supplices, & que cét objet si doux & si consolant devienne pour eux le comble de leur malheur & de leur confusion.

Il ne sera pas question alors de disputer s'ils sont coupables pour n'avoir pas eu les mêmes secours que les Elûs. Ils sortiront de devant leur Juge condamnez par eux-mêmes, & ils n'auront pas, dit Saint Gregoire de Nazianze, la consolation de pouvoir dire, qu'ils souffrent quelque chose injustement. Ils seront tous convainçûs qu'ils sont injustes, & que Dieu est juste; que leur malice est la cause de leur perte, que Dieu n'y a point de part; qu'ils ne s'en peuvent prendre qu'à eux mêmes, & à l'obstacle qu'ils ont apporté à la grace que Dieu étoit prêt de leur donner. Et quoique, comme dit Saint Augustin, autant que la venuë de *Jesus-Christ* a été salutaire

Gregor. Nazianz. Orat. 15 p. 229.

S. Tho. in c. 12. Epi. ad Heb. lect. 3. & l. 3. Contra Gentes.

aux

aux Fils, autant elle est prejudicable aux reprouvez ; ils verront neanmoins trés-clairement, que c'est par leur faute & par la corruption volontaire de leur cœur, qu'ils n'en peuvent rien imputer à *Jesus-Christ*, & que *Jesus-Christ* au contraire a droit de leur imputer d'avoir rendu inutiles à leur égard ses souffrances & sa mort, en s'opposant à la grace.

Ainsi de quelque côté que les reprouvez jettent les yeux, ils n'apercevront que des reproches cruels de leur injustice, & ils rencontreront par tout la justice de Dieu comme une ennemie qui les poursuivra.

Que si le sentiment qu'on a dans cette vie d'un seul reproche qui nous est fait par quelque personne considerable, est quelquefois si vif & si perçant, qu'il porte l'ame jusques au desespoir : quelle sera la violence de celui que les méchans auront des reproches qu'ils recevront de Dieu & de toutes les creatures jointes à Dieu.

Nous étonnerons-nous aprés cela que ceux à qui Dieu a voulu faire voir en cette vie quelque petite partie de ce spectacle, se soient portez à des resolutions extraordinaires, jusqu'à s'enfermer tout le reste de leur vie entre quatre murailles pour n'avoir point d'autre objet dans l'esprit que cét objet, comme Saint Jean Climaque le raporte d'un Solitaire de sa connoissance : & ne nous étonnerons-nous pas plûtôt que les hommes y soient si insensibles qu'ils soient

encore en état de s'occuper dans le monde de tant de niaiseries ?

En verité il y a quelque chose de monstrueux dans la stupidité des hommes, & dans l'enchantement qui les tient liez au monde, que la raison humaine ne le comprend point. Car si l'on ne sçavoit point par experience la maniere dont ils vivent, & qu'en consultant simplement sa raison, on voulût deviner de quelle sorte se conduisent des gens qui croyent avec une certitude infaillible, que dans peu de tems ils auront à subir ce terrible jugement, qu'ils paroîtront devant Dieu pour lui rendre compte de toutes leurs actions, & qu'ils verront tout ce que nous venons de representer; on ne s'imagineroit jamais que la plûpart de ceux qui croyent tout cela n'y pensassent presque point; que ce fût la moindre de leurs craintes, & qu'ils n'eussent aucun soin de s'y préparer. Il n'y a que l'experience sensible que nous avons, & des autres & de nous mêmes, qui nous puisse rendre croyable cette insensibilité; & rien sans doute ne nous peut faire mieux connoître l'obscurcissement de l'esprit, & la corruption du cœur des hommes.



CHA-

Chapitre V.

Qu'il est utile d'appliquer son esprit à la consideration du Jugement de Dieu.

PEut-être que si nous étions trop violemment émûs de la crainte des jugemens de Dieu, on pourroit nous conseiller de n'arrêter pas longtems la vûë de nôtre ame sur un objet si terrible: mais il y a peu de gens qui ayent besoin de cette precaution. Le commun du monde n'est tenté que d'oubli, & d'insensibilité à l'égard de ce jugement. Ainsi il n'a gueres à craindre que de ne s'y pas assez appliquer.

Si l'on avoit soin de le faire comme il faut, on trouveroit par experience qu'il n'y a point d'objet plus capable d'humilier l'ame sous la Majesté de Dieu; de la faire rentrer dans son neant; de lui ôter l'estime des choses du monde, & qu'il y a quantité de tentations dont cette pensée est le remede le plus naturel.

Il y a par exemple, peu de choses qui fassent plus d'impression sur nôtre esprit, que les jugemens que les hommes portent de nous, soit en bien, soit en mal. Il est étrange combien les pensées des autres hommes ont de part à nos actions. Leurs soupçons, leurs défiances, leurs mépris

nous troublent, nous aigrissent, nous inquiettent. Leurs loüanges, leur approbation, leur confiance, leur affection, nous gagnent, nous soûtiennent, nous élevent, nous donnent de la joye. On s'y repose; on s'y assure, l'on s'en croit plus fort.

Toutes ces vûës obliques par lesquelles l'ame se porte vers les jugemens des hommes, la détournent toûjours de Dieu, lui font perdre le merite de ses actions, & la reduisent sans y penser à une honteuse pauvreté, lorsqu'elle se croit riche en bonnes œuvres.

Ceux qui songent donc à leur salut doivent être extrêmement en garde contre cette corruption secrete, & le meilleur moyen de le faire, est de penser souvent au peu d'état que nous ferons de tous les jugemens des hommes, lorsque nous paroîtrons devant Dieu.

C'est par là que Saint Augustin combattoit le desir des loüanges des hommes. *Celui*, disoit-il à Dieu, *qui veut être loüé des hommes lorsque vous le blamez, ne sera pas défendu par eux, lorsque vous le jugerez, & ne sera pas garenti par eux de vôtre colere, lorsque vous le condamnerez.* Qui *laudari vult ab hominibus vituperante te, non defendetur ab hominibus judicante te, nec eripietur damnante te.*

Confess. l. 10. c. 36.

In Ps. 37.

Il est vrai, comme dit ce Saint Docteur, qu'ayant affaire à un Juge juste qui nous jugera

gera sur le témoignage de nôtre conscience, nous n'avons à craindre que nôtre cause. *Inter judicem justum, & conscientiam tuam, noli timere nisi causam tuam.* Mais il est vrai aussi que nous n'avons à esperer qu'en nôtre cause, & que tous les hommes ensemble ne nous serviront de rien. Leur improbation ne nous nuira point, leur approbation ne nous servira de rien. Tout cela disparoîtra de devant nos yeux. Nous verons que nous n'avons affaire qu'à Dieu, que nous ne dépendons que de lui, & qu'il n'y a que son jugement qui nous puisse rendre, ou heureux, ou malheureux. C'est l'état où nous serons alors, & celui où nous devons tâcher de nous établir dés cette vie, par la vûë de ce jugement terrible.

Qu'y a-t-il aussi qui nous puisse plus aider à dissiper les nüages de l'amour propre, & à discerner par exemple, si les engagemens où nous nous sentons portez, & les desseins ausquels nous avons de la pente sont veritablement utiles pour nôtre salut, que de s'imaginer que nous sommes devant le tribunal de Jesus-Christ; & d'examiner s'il nous est plus avantageux d'y paroître dans l'état qu'on nous propose, que dans un autre où il nous est libre de nous mettre, ou de demeurer. Car il est indubitable, que ce qui nous sera meilleur alors, est meilleur dés à present, & que ce qui sera pour nous en ce tems-là un sujet de repentir, doit

doit être regardé dés cette vie même comme un malheur. Qu'il y a de Prêtres, d'Evêques, de Magiſtrats, & de Grands du monde, qui ne ſeroient pas dans les places éminentes où leur ambition les a portez, s'ils avoient bien fait cét examen.

Bern. Ser. 3 in vigilia nativ.

L'Auteur du commentaire imparfait ſur Saint Matthieu, qui a paſſé longtems pour Saint Chriſoſtome, ſoûtient que ceux qui briguent des Evêchez ne croyent point le jugement de Dieu, c'eſt-à-dire, que ſelon lui la foi du jugement ne peut ſubſiſter avec la recherche ambitieuſe des dignitez de l'Egliſe.

Et c'eſt par la même vûë que Saint Bernard dit généralement que la connoiſſance du jugement dernier *n'eſt ni de tous, ni de pluſieurs, mais de peu.* Non *omnium iſta eſt ſcientia, ſed nec multorum, paucorum eſt. Croyez-vous*, ajoute-t-il, *que ceux qui ſe réjoüiſſent dans leurs crimes, & qui mettent leur plaiſir dans le dereglement, ſçachent ou ayent dans l'eſprit que le Seigneur viendra? Quand ils le diroient, gardez-vous de les croire, parce que celui qui dit qu'il connoît Dieu & ne garde pas ſes commandemens, eſt un menteur.*

Enfin Jeſus-Chriſt nous apprend dans ſon Evangile, qu'il n'y a point de motif plus preſſant pour nous exciter à la vigilance, à la priere & au détachement du monde que la vûë de ſon jugement. Car c'eſt ce qu'il nous propoſe pour nous porter

ter à ces devoirs essentiels de la pieté, *Vieil-* Luc. 21.
lez sur vous, dit-il, *& prenez garde que* v. 34.
vos cœurs ne soient appesantis par l'excez de la bonne chere & du vin, & par les soins de cette vie, de peur que ce jour ne vous surprenne subitement. Car ce jour sera comme un filet où tomberont tous ceux qui habitent sur la face de la terre, lors qu'ils y penseront le moins. C'est pourquoi veillez & priez en tout tems, afin que vous puissiez éviter tous ces malheurs.

Puis qu'il faut donc veiller & prier en tout tems, afin d'éviter d'être surpris de ce jour; il le faut avoir continuellement dans l'esprit. Ainsi la pensée du jugement est la source de la vigilance & de la priere. Et comme la vigilance & la priere sont les sources de toutes les graces que nous recevons de Dieu, on peut dire que cette pensée salutaire est dans nous le premier principe de tous nos biens.

Mais la meditation du jugement ne nous doit pas seulement porter à veiller, elle doit aussi nous appliquer à agir. Car c'est maintenant le tems où nous pouvons quelque chose pour le rendre favorable. Quand nous y serons nous n'y pourrons plus rien. C'est la conclusion que Saint Augustin apprend à son peuple à en tirer, dans un de ses sermons. *Ce Juge*, dit-il, *qui est la justice même, ne se gagnera point par la faveur. Il ne se laissera point toucher par la pitié. On ne le cor-*

corrompra point par des presens. On ne l'adoucira point par des excuses. Que l'ame fasse donc pour elle en ce tems ici, tout ce qu'elle peut, pendant que c'est encore le tems de misericorde. Car elle n'aura plus rien à faire en celui-là ; parce que ce sera le tems de la justice. Qu'elle fasse ici penitence, afin que le Juge puisse changer son arrêt. Qu'elle donne ici l'aumône, pour recevoir là le salut. Qu'elle fasse ici misericorde, pour meriter d'obtenir le pardon en ce tems-là ? Hic agat anima pœnitentiam ut illic possit mutare sententiam: Hic det panem, ut accipiat post modum salutem. Hic faciat misericordiam, ut ibi inveniat indulgentiam.

Chapitre V.

DE L'ENFER.

Ce que l'Ecriture Sainte dit de l'Enfer.

Il ne nous a pas été possible de parler de la mort & du jugement sans parler souvent de l'Enfer, puis que ce qui rend & la mort & le jugement terribles, est que l'Enfer les suit toûjours à l'égard des reprouvez.

Il n'est pas neanmoins inutile de reduire tous

tous ces divers traits en un même tableau & de regarder directement ce comble affreux de tous les malheurs, sans y mêler d'autres idées qui nous en détournent.

Mon dessein n'est pas d'en faire ici une peinture de phantaisie, ni de ramasser sans choix tous les maux que l'imagination peut concevoir, pour en composer cét état de souveraine misere, que l'on appelle l'Enfer. Je n'en veux point donner d'autre idée que celle que l'Ecriture nous en donne. Tout ce que je pretends faire est de la developper & de tâcher de la faire concevoir telle qu'elle est.

Voyons donc ce que l'Ecriture nous en dit dans les divers lieux où elle en menace les méchans.

Saint Jean commençant à prêcher la penitence pour preparer les hommes à recevoir la predication de ce nouveau Royaume, qui n'avoit point encore été annoncé clairement aux Juifs, leur découvre en même tems, quel est le supplice qui attend ceux qui ne se mettront pas en peine d'apaiser Dieu par de dignes fruits de penitence.

Il a, dit-il, parlant de Jesus-Christ, le « van à la main : Il nettoyera parfaitement « son aire. Il amassera son bled dans le gre- « nier, mais il brûlera la paille dans un feu « qui ne s'éteindra jamais. « *Matth.* 3. 12.

Jesus Christ fait la même menace dans le chap. 13. du même Evangile.

Et

Matth. 25. 41. Et ce feu éternel eſt auſſi marqué dans cét arrêt funeſte qu'il prononcera au dernier jour par ces paroles terribles: *Allez maudits au feu eternel, qui eſt preparé au diable & à ſes Anges.* Enſuite dequoi il eſt dit, que ceux-ci iront dans le ſupplice éternel & les Juſtes dans la vie eternelle.

Ch. 20. 10. Saint Jean dans l'Apocalypſe appelle l'Enfer, un *étang de feu & de ſouffre.* Ces paroles ne donnent encore que l'idée des douleurs horribles que les réprouvez ſentiront dans leurs corps; mais il y en a d'autres qui marquent les peines interieures, dont ils ſeront en même tems déchirez dans leur eſprit. Saint Thomas aprés la plûpart des Peres croit qu'elles ſont exprimées par ce ver qui ne meurt point, dont Jeſus-Chriſt menace les méchans par

Marc. 9. 46. ces paroles: *Il vaut mieux pour vous que n'ayant qu'un œil vous entriez dans le Royaume de Dieu, que d'avoir deux yeux & d'être précipité dans le feu de l'enfer, où le ver qui les ronge ne meurt point, & où le feu ne s'éteint jamais.*

De Civit. Dei. l. 21. c. 11. Il eſt vrai que ſaint Auguſtin dit qu'il n'eſt pas auſſi ſans apparence d'entendre par ces mots, des vers & des ſerpens veritables, qui vivront dans le feu comme les damnez, & qu'ainſi ce n'eſt point une meditation tout à fait ſans fondement que de s'imaginer que dans cét étang de ſouffre, il y aura des ſerpens qui feront ſouffrir aux reprouvez dans toutes les parties

de leurs corps, des douleurs proportionnées à leurs crimes.

Mais outre que ce Pere semble approuver davantage qu'on entende par ce ver, les remords de la conscience; si ces peines interieures ne sont pas clairement marquées par ce mot, elles sont au moins trés-nettement exprimées par ces paroles, que le Livre de la Sagesse fait dire aux méchans. *Les méchans*, à cette vûë de la gloire & du bonheur des Justes, *seront saisis de trouble & d'une horrible frayeur. Ils seront surpris d'étonnement en voyant tout d'un coup contre leur attente, les Justes sauvez.* Sap. 5.

Ils diront en eux-mêmes étant touchez de regret, & jettant des soupirs dans le serrement de leur cœur; Ce sont là ceux qui ont été autrefois l'objet de nos railleries, & que nous donnions pour exemple de personnes dignes de toutes sortes d'opprobres.

Insensez que nous étions, leur vie nous paroissoit une folie, & leur mort honteuse, & cependant les voilà élevez au rang des enfans de Dieu, & leur partage est avec les Saints.

Nous nous sommes donc égarez de la voye de la verité. La lumiere de la justice n'a point lui pour nous, & le Soleil de l'intelligence ne s'est point levé pour nous.

Nous nous sommes laissez dans la voye de l'iniquité & de la perdition. Nous avons marché dans des chemins aspres, & nous avons ignoré la voye du Seigneur.

Si ce ne sont pas là leurs paroles, ce sont

au moins les ſentimens de leurs cœurs : Et par là nous apprenons qu'il n'y aura pas ſeulement dans l'Enfer des douleurs corporelles, mais qu'il y en aura auſſi de ſpirituelles ; que les reprouvez ſeront dans le trouble & dans la frayeur ; qu'ils ſeront tourmentez par l'envie qu'ils auront contre les Saints, qu'ils condanneront leurs égaremens paſſez, & qu'ils auront une douleur amere de ſe voir privez de la gloire & de la felicité des Juſtes.

On peut ajoûter à cela qu'il eſt encore certain qu'ils ſeront aſſujettis aux demons, puiſqu'il eſt appellé *le Roi de tous les incredules*, & que l'Apôtre déclare que quiconque eſt ſurmonté par un autre, en devient eſclave. Je ne veux point ſuppoſer d'autres principes que ceux là, pour faire voir la grandeur inconcevable des peines de l'Enfer. Je pretends ſeulement les éclaircir par quelques conſiderations.



CHA-

Chapitre VII.

Que les ames auront dans l'autre vie toute une autre étenduë d'intelligence qu'elle n'avoient dans celle-ci.

Pour montrer l'étenduë de l'intelligence des ames dans l'autre vie, je n'ai besoin que d'une seule preuve ; C'est celle qui fournit le Jugement general, & ce Livre sur lequel les morts seront jugez selon leurs œuvres. Toute l'Eglise croit avec les saints Peres, que ce Livre n'est autre chose que la lumiere par laquelle Dieu fera voir à chacun des hommes toutes ses actions, & generalement tout ce qui sert de fondement au jugement que Dieu portera de lui. Il faut entendre, dit S. Augustin, par ce Livre une certaine force divine, *par laquelle toutes les actions de chacun, tant bonnes que mauvaises, seront rappellées dans sa memoire ; en sorte que l'esprit les connoîtra toutes avec une admirable promptitude, que la conscience en sera convaincue par une connoissance certaine. Et tous en particulier & en general seront jugez de la même sorte.* *De Civit. Dei. l. 20. c. 14.*

Cette vûë par laquelle l'ame connoîtra toutes les pensées qu'elle a euës, tous les mouve-

mouvemens qu'elle a formez, toutes les actions que ces mouvemens ont produites, toutes les suites que ces actions ont euës, & les connoîtra avec une évidence qui ne lui laissera pas le moindre doute, demande déja une étenduë prodigieuse de connoissance, & qui surpasse infiniment la portée ordinaire des esprits des hommes. Mais ce n'est encore là que la moindre partie de ce que Dieu lui fera connoître dans ce grand jour.

Car il ne fera pas cette assemblée de tous les hommes afin de les juger simplement en un même lieu, mais afin qu'ils soient tous témoins du jugement qu'il portera de chacun d'eux. Il justifiera pleinement sa conduite devant eux, & les convaincra tous de la justice de tous ses conseils sur toutes ses creatures.

Or il faut pour cela, que non seulement tous les hommes, tant élûs que reprouvez, se connoissent mutuellement; mais qu'ils sçachent de plus ce que chacun d'eux a fait, & pourquoi il est jugé de telle & telle maniere. Cette connoissance est necessaire aux Justes pour glorifier Dieu dans le châtiment des méchans; & aux méchans pour être convaincus que c'est avec justice que
1. Cor. Dieu recompense ses Elûs. C'est ce qui est
4. v. 5. marqué par ces paroles de saint Paul, *que Dieu découvrira ce qui est caché dans les tenebres, & qu'il manifestera le secret des cœurs.* Car ce n'est pas à lui-même qu'il le découvrira,

vrira, puisque rien ne lui peut être caché, ce sera aux autres hommes à qui il fera voir par sa lumiere les pensées les plus secrettes des autres. Theodoret & Theophylacte concluent la même chose de cét autre passage de ce même Apôtre : qu'il faut que « nous soyons tous manifestez devant le « Tribunal de *Jesus-Christ*. Et les Theolo- « giens en ont fait un dogme exprimé par Liranus en ces termes : *Judicium apparebit omnibus justum, singulis videntibus bona vel mala aliorum.*

Ce n'est pas encore tout. Car saint Augustin ajoûte que Dieu ne fera pas voir seulement en ce jour l'équité du Jugement qu'il prononcera sur chacun des hommes, mais aussi celle de tous les jugemens particuliers qu'il a faits dans le cours des siecles. *De Civit. Dei l. 20. c. 2.*

C'est-à-dire qu'on sçaura alors pourquoi celui-là a été riche, cét autre pauvre ; celui-là esclave, celui-là libre ; celui-là heureux, cét autre malheureux ; Pourquoi celui-là a vécu long-tems & celui-là peu. Pourquoi Dieu a envoyé quelquefois des prosperitez aux bons, & des maux temporels aux méchans ; ce qui est, dit S. Augustin, plus inscrutable que quand il envoye en cette vie des maux aux gens de bien, & des biens temporels aux méchans ; & qu'en un mot on connoîtra les raisons secrettes de tout ce qui sera arrivé, soit en bien soit en mal à chacun des hommes. Or comme tous

les évenemens du monde font des effets de ces conſeils ſecrets de Dieu, il eſt clair que cette connoiſſance enferme tout ce qui eſt arrivé depuis le commencement du monde juſqu'à ſa fin.

Voilà quel ſera le ſpectacle que Dieu expoſera à l'eſprit de tous les hommes, & par conſequent à celui des reprouvez, & qu'il leur fera voir avec une telle clarté, qu'il ne leur reſtera pas le moindre doute.

Quand ils auroient beſoin de quelque petit eſpace de tems, pour parcourir ſucceſſivement cette prodigieuſe multitude d'objets differens, comme ſaint Thomas la crû; il faudroit toûjours ſuppoſer que leur eſprit aura une activité inconcevable. Mais il ſemble que la raiſon porte à conclure qu'ils les verront tous en un inſtant, & par une ſeule veuë d'eſprit.

Car la fin pour laquelle Dieu leur fera connoître en détail toutes leurs actions & toutes celles des autres, ſera de les convaincre de la juſtice de l'arrêt qu'il prononcera ſur chacun d'eux. Cependant ſi la vûë de ces actions étoit ſucceſſive, c'eſt-à-dire, ſi l'ame ne les concevoit que l'une aprés l'autre, & qu'elle eût ceſſé de concevoir les unes quand elle conçoit les autres, il ſeroit impoſſible qu'elle pût voir tout d'un coup la proportion que la ſentence du ſouverain Juge aura avec toutes ces actions: cette comparaiſon ne ſe pouvant faire ſans connoître en même-tems

& dans un même moment les deux termes que l'on compare.

Il est vrai qu'en cette vie l'on peut-être convaincu de la justice d'un arrêt donné contre des criminels, sans se souvenir en détail de tous les crimes sur lesquels il est fondé : mais il faut au moins en avoir une connoissance confuse. Et ce qui fait qu'on n'a pas besoin d'en avoir une plus distincte, c'est que la proportion des peines ordonnées par les Juges de ce monde, n'est pas precise ni indivisible, & qu'ils en ordonnent souvent de pareilles pour des crimes fort inégaux. Et ainsi il suffit de connoître confusément ces crimes, pour juger de l'équité de ces peines. Outre que les jugemens des hommes n'étant fondez que sur ces connoissances confuses, n'ont jamais aussi une entiere évidence.

Il n'en sera pas de même du jugement que Dieu portera des reprouvez. Car il aura une proportion & un rapport particulier & precis à toutes les differences de leurs crimes. *Il y aura*, dit saint Augustin, *autant de diversité entre les supplices, qu'il y en aura entre les pechez.* *Dieu mesurera les châtimens*, dit Origene, *selon la qualité, le nom & le degré des pechez. Rien n'y sera obmis. Il n'y aura aucune difference dans les pechez pour petite qu'elle soit, à laquelle Dieu n'ait égard dans les châtimens.*

Aug. tract. 80. in Joann.

Orig. homil. 8. in num.

2. Cette admirable proportion de supplices aux crimes, en quoi consiste propre-

ment la justice de ce jugement, sera trés-clairement connuë par chacun des reprouvez. Or pour la connoître il semble necessaire qu'en même-tems qu'ils comprendront l'arrêt & sentiront ces peines, ils voyent dans le même instant tout ce qui y sert de fondement.

La même raison qui prouve que chacun connoîtra en un instant toutes les choses sur lesquelles il sera jugé, afin de pouvoir connoître la justice de ce que Dieu jugera de lui, fait voir de même qu'afin de connoître celle des jugemens que Dieu portera des autres hommes, il faut que chacun connoisse tout ce qui en sera le fondement.

Mais comme Dieu ne fera pas voir aux reprouvez la justice de leur condamnation afin de les en convaincre pour un moment, mais afin qu'ils n'en puissent jamais douter dans toute l'éternité, il semble qu'on ait droit d'en conclure que ce qu'ils connoîtront alors ne s'effacera jamais de leur esprit, & que le spectacle du jugement dernier leur sera éternellement present, sans qu'ils puissent jamais l'oublier.

On peut dire même que c'est une suite necessaire de l'état de l'autre vie, qui est fixe & invariable & opposé en cela à l'état des voyageurs, où tout est sujet au changement. Car comme l'ame ne changera plus alors de volonté, il ne paroît pas qu'elle puisse changer de connoissance. Ce qu'elle aime,

aime, elle l'aimera toûjours. Ce qu'elle hait, elle le haira toûjours. Toutes ses passions seront éternelles. Et par consequent toutes les connoissances que formeront ces passions, le seront aussi.

Aussi n'y a-t'il pas lieu de croire que les sentimens des reprouvez exprimez dans le Livre de la Sagesse, soient des sentimens passagers. Ils disent & diront toûjours dans leur cœur ce que le Sage leur fait dire. Ils seront dans un mouvement perpetuel d'envie contre les Justes, dans un repentir continuel de leur vie passée. Ils ne cesseront jamais de se condamner, & ils se souviendront par consequent toûjours de leurs égaremens & de leurs pechez. Or s'ils se souviennent de quelqu'un de leurs pechez, ils se souviendront de tous leurs pechez. Car pourquoi en oublieroient-ils quelques-uns, puisqu'ils auront été jugez sur tous, & qu'ils souffriront la peine de tous?

Il est clair par la même raison qu'ils se souviendront de tous les pechez des autres. Car la confusion dont Dieu couvrira les méchans, en faisant connoître leurs crimes à tous les hommes dans son jugement, ne sera point passagere. Et c'est pourquoi David pour exprimer celle qu'il craignoit & dont il esperoit être delivré, disoit à Dieu qu'il ne seroit point confondu éternellement. *Non confundar in æternum.*

Or comme cette confusion naîtra dans les méchans de la manifestation de leurs

crimes à tous les hommes, il eſt viſible qu'il faut que cette manifeſtation ſubſiſte. Car ſi les hommes venoient à les oublier & à n'y penſer plus, ce ſujet de confuſion ſeroit ôté aux reprouvez, & par conſequent leur confuſion ne ſeroit pas éternelle. Ainſi il faut que chacun d'eux conſerve la connoiſſance de tous les crimes des autres, puiſque cette connoiſſance fait partie de leur ſupplice, & que ce ſupplice doit être éternel.

Ce qui fait que nous changeons de connoiſſance en cette vie, lors même que nos paſſions ſubſiſtent, c'eſt qu'agiſſant dépendamment des organes du corps, & ces organes ſe laſſant, il faut par neceſſité que l'eſprit ſe ſepare de ſon objet, & qu'il paſſe à d'autres qu'il connoît par des impreſſions differentes. De plus, l'ame étant liée au corps, eſt contrainte d'avoir certains ſentimens qui empêchent la continuité de ſes actions. Il faut manger, il faut boire, il faut dormir, autrement l'on tombe dans la défaillance. Tout cela interrompt les actions de l'eſprit, & quand elles ſont interrompuës d'autres objets prennent la place de ceux dont elle étoit occupée. Si elle vient même à en être frappée de nouveau, elle ne les regarde pas toûjours par la même face, & n'en reçoit pas ainſi la même impreſſion.

Mais il n'en eſt pas de même d'une ame ſeparée du corps, ou reünie à ſon corps par

la

la resurrection. Elle n'a plus ces dépendances & ces servitudes. Elle voit toûjours les objets de la même maniere, & par toutes leurs faces. Elle a toujours les mêmes passions, & dans le même degré. Ainsi ces passions appliquant toûjours son imagination de la même sorte, il est necessaire qu'elle voye toûjours les mêmes objets, & qu'elle les voye toûjours dans le même degré de clarté.

Si cela n'étoit, il s'ensuivroit qu'elle pourroit être inégalement malheureuse en divers tems. Car il y en a sans doute entre ces objets qui la touchent plus que d'autres, puisqu'étant inégaux entr'eux, on ne doit pas supposer qu'ils excitent dans ces ames des sentimens également violens. Ainsi en passant d'un objet à un autre, oubliant l'un pour penser à l'autre, elle seroit tantôt plus, & tantôt moins malheureuse. Or comme les reprouvez sont toûjours également coupables, il semble qu'il soit contre la justice de Dieu qu'ils soient inégalement punis.

Enfin il est difficile de comprendre ce qui réveilleroit une idée quand l'ame auroit une fois cessé de s'y appliquer, & pourquoi entre ces idées affligeantes, il y en auroit qui seroient plus durables que les autres: de sorte que quoi qu'il y ait de la difficulté à concevoir dans les reprouvez cette effroyable étenduë d'esprit à tant d'objets differens, il y en a moins neanmoins à suppo-

ser une application actuelle & invariable de leur esprit à tous objets qui les tourmenteront, qu'à s'imaginer qu'ils s'appliqueront tantôt aux uns, & tantôt aux autres, sans qu'on voye aucune cause de cette varieté, & qu'on la puisse même accorder avec leur état.

Il semble donc plus raisonnable de croire, que la vûë que Dieu donnera à chacun des reprouvez au jour de son jugement universel de toutes ses actions & de toutes celles des autres, de la difformité de son ame, de l'énormité de ses offenses, de la contrarieté qu'il aura avec la justice de Dieu, du bonheur qu'il aura perdu, des supplices ausquels il sera condamné, & de toutes les autres choses qu'il leur fera connoître dans ce moment, ne sera point une vûë passagere, mais éternelle. Que c'est ce cri épouventable dont il menace les méchans dans
Isay. Isaye: *Sicut parturiens loquar*, par lequel il
42. v. rompra le silence qu'il a gardé envers eux
14. durant leur vie, en les laissant suivre leurs passions & vivre dans l'ignorance de l'état de leur ame, & de la grandeur de leurs pechez; & qu'ainsi il y a cette difference entre le silence de Dieu, & ce cri de Dieu, que ce silence finira avec cette vie, au lieu que ce terrible langage sera éternel, n'étant autre chose que l'impression stable & permanente qu'il fera sur l'esprit des reprouvez, par laquelle il leur fera connoître pour jamais ce qu'ils sont & ce qu'ils meritent.

CHAPITRE VIII.

De la violence prodigieuse des mouvemens de l'ame des Reprouvez.

S'il est vrai, comme il semble qu'on n'en puisse pas douter, que les connoissances des ames separées des corps soient tout autrement vives, claires, étenduës, que celles des ames qui sont dans le corps ; on ne doit point douter non plus que leurs passions n'augmentent avec la même proportion, & ne se portent vers leurs objets avec une violence qui surpasse toutes nos pensées. Il faudroit être hors du corps pour comprendre exactement combien le corps appesantit l'ame, & combien il ralentit tous ses mouvemens en obscurcissant toutes ses idées. Mais nous pouvons bien concevoir dés cette vie, qu'il y aura une extrême difference entre ces deux états.

L'ame n'est qu'amour. C'est sa nature & son essence. Elle ne peut être sans amour. Elle ne connoît même que pour aimer. Mais son amour est comme endormi dans cette vie par l'obscurité de ses connoissances. Comme elle penetre peu le bien & le mal des objets, elle ne s'y porte pas de toutes ses forces. Sa stupidité fait à l'égard des objets de son amour, ce que le sommeil

fait à l'égard des douleurs du corps. Elle ne ſe porte vers eux que par des mouvemens froids & languiſſans. Mais lorſque la mort l'aura comme réveillée de cét aſſoupiſſement, lorſque ſes yeux ſeront ouverts, lorſqu'elle aura des idées vives & claires de toutes choſes, il eſt inconcevable de quelle ſorte ſon amour croitra, & avec quelle impetuoſité il s'élancera vers ſon objet. Ce ſera comme un arc débandé, comme un poids dégagé de ce qui le retenoit, & qui commence de tendre à ſon centre avec toute ſon activité & toute ſa force.

Quand je parle de ſon amour, j'entends parler de toutes ſes paſſions; car l'amour les comprend toutes; Toutes ces paſſions n'étant que diverſes formes que l'amour prend ſelon les divers rapports qu'il a avec ſon objet.

Or comme les reprouvez meurent vuides de l'amour de Dieu, il eſt clair que leurs ames ne ſe trouveront remplies que de l'amour d'elles-mêmes & de toutes les choſes du monde, & d'un deſir général de la felicité. De ſorte que devenant immuables par la mort, toutes ces paſſions deviendront auſſi immuables & agiront en elles, ſelon toute l'impetuoſité de la nature de l'ame & de ſon état. Ainſi comme elles connoîtront en même tems qu'elles ſont pour jamais excluſes de cette felicité qu'elles deſirent, qu'elles ne jouïront jamais de ces choſes temporelles qu'elles aiment, qu'elles n'auront

ront jamais cette élevation, cét honneur, cette excellence qu'elles souhaittent, & qu'elles seront au contraire pour toute l'éternité dans la difformité, dans le rabaissement, dans les douleurs où elles se verront, il est impossible de s'imaginer l'excez du desespoir qu'elles en concevront. Et tout ce qu'on en peut dire, c'est que la violence de ces sentimens sera conforme à la grandeur de leur perte, & aux effroyables circonstances qui l'accompagnent.

Car comme elles connoîtront clairement toutes ces circonstances, toutes ces circonstances agiront sur elles, & y exciteront des douleurs proportionnées à la grandeur de l'objet qu'elles verront, & à la clarté avec laquelle elles le verront.

Elles connoîtront qu'elles ont perdu par leur faute ce bonheur dont elles se verront excluses; que d'autres ne l'ont pas perdu comme elles; que c'est la justice de Dieu qui les en bannit par un arrêt irrevocable, & qu'elles s'en sont privées par la recherche de biens vils & perissables. Elles verront qu'elles aiment encore ces biens, qu'elles ne sçauroient s'empêcher de les aimer. Et toutes ces vûës étant vives & penetrantes, produiront des mouvemens de rage, de fureur, d'envie contre les Justes, de haine contre Dieu, & contre elles-mêmes qui surpassent infiniment tout ce qu'on en peut concevoir, & tout ce qu'on en peut dire.

C'est ce qui peut aider à comprendre une doctrine de St. Augustin, dont nous avons deja parlé en un autre endroit, que Dieu étant la souveraine beatitude & la souveraine gloire, ne tire pas de lui-même les châtimens interieurs dont il punit l'ame des méchans, mais qu'il fait par un conseil „ merveilleux de sa sagesse, que les mêmes „ choses qui ont servi d'instrument aux „ hommes pour l'offenser, lui servent
Confess. 67. „ d'instrumens pour les punir: *Ut quæ fuerunt delectamenta homini peccanti, sint instrumenta Domino punienti.*

Car il ne faut pour cela que faire connoître à l'ame son état veritable, l'abandonner à ses passions, & l'empêcher de les satisfaire. L'ame fait le reste. Elle forme elle même son Enfer, & elle le forme par ses propres passions qui deviennent ses bourreaux, & qui la déchirent d'une maniere inconcevable. Toutes les idées que nous en pouvons former sont infiniment éloignees de ce qui est en effet. On peut neanmoins un peu augmenter par les considerations suivantes celles qu'on s'en fait ordinairement.



CHA-

Chapitre IX.

Diverses considerations qui peuvent servir à comprendre la grandeur de la peine interieure des damnez.

I.

La mortalité & la foiblesse du corps moderent par necessité toutes les douleurs, soit interieures, soit exterieures qu'on peut souffrir en cette vie, parce que si elles passoient une certaine mesure, elles détruiroient le corps; mais il n'y a plus de mesure pour celles de l'autre vie. Les objets conçus par une ame immortelle agissent sur elle selon tout ce qu'ils ont de force, & la défaillance du sujet n'en affoiblit point l'impression; cette ame étant pour son malheur incapable d'affoiblissement; Et il est aisé de juger parlà que les sentimens qu'elle a presentement, n'ont aucune proportion avec ceux qu'elle aura dans l'autre vie.

II.

L'esprit de l'homme en cette vie n'est pas continuellement appliqué aux objets qui l'affligent. Il en est souvent détourné, & quand il voudroit y être toûjours attaché;

il en feroit empêché par les neceffitez de la vie, & par la foibleffe de fon corps. Mais toutes les douleurs des damnez feront tellement continuelles, que leur ame ne ceffera jamais d'être colée & appliquée à l'objet de fa peine, fans qu'elle puiffe s'en détourner pour un feul moment.

III.

La multiplication des maux n'en augmente pas toûjours le fentiment dans cette vie, parce que l'ame ne fe forme de tous ces maux qu'un objet confus qui ne tient lieu que d'un feul objet, & que la liaifon qu'elle a avec le corps fait qu'elle n'eft capable d'en fouffrir qu'une certaine mefure. Mais il ne paroît pas qu'il en foit de même en l'autre. Car l'ame étant libre & dégagée des fens, ne pourra pas voir les chofes autrement qu'elles font. Elle ne fe formera plus de ces idées confufes. Ainfi autant qu'elle aura de connoiffances diftinctes d'objets affligeans, autant aura-t-elle de douleurs diftinctes, qui feront auffi vives que fes connoiffances, fa volonté n'étant pas moins vafte ni moins étenduë que fon entendement.

IV.

On ne fent gueres des maux de la vie, que ce qu'ils ont de mal dans le moment qu'on

qu'on les ſent, & tout au plus ce qu'ils en peuvent avoir dans l'eſpace de la vie n'eſt pas long. Quoique nôtre imagination les augmente ſouvent, elle y met neanmoins des bornes, parce qu'elle ne les étend pas plus loin que la vie. Mais ce qui fait dans les damnez un ſurcroît de douleur qui ne ſe peut exprimer, c'eſt qu'ils joignent à chacun de ces maux le poids de l'éternité. Ils la previennent par la penſée, & réüniſſent dans le tems preſent ce qu'ils doivent ſouffrir dans la durée éternelle de leurs tourmens, ce qui rend chacun de ces maux en quelque ſorte infini.

V.

C'eſt l'effet de la douleur d'appliquer l'ame aux petites parties du tems. L'application aux choſes agreables, fait couler le tems ſans qu'elle s'en apperçoive. Il ſemble qu'il en paſſe pluſieurs parties tout à la fois. Une heure, un jour, une année de plaiſir ne ſont rien; mais un jour & même une heure de douleur, eſt quelque choſe de fort long, & d'autant plus long que la douleur eſt plus violente. Si celle d'un homme qu'on taille duroit un quart-d'heure, perſonne n'y reſiſteroit, & perſonne même ne s'y voudroit expoſer. De quelle longueur ſera donc le tems à ceux qui ſeront dans des douleurs inconcevables; & qui ſera-ce pour eux qu'une éternité de dou-

douleurs, puisqu'un petit espace de tems leur paroîtra une éternité? On compte les jours dans les maux mediocres, les heures dans ceux qui sont plus violens, les minutes dans les douleurs aiguës. Mais celle des damnez étant extrémes; ils compteront en quelque sorte les momens, & il y en a une infinité dans la plus petite partie du tems.

V I.

Il n'y a point de maux dans cette vie qui ne soient balancez par un trés-grand nombre de biens qui soûtiennent l'ame. Si un ami nous quitte, il en reste d'autres sur lesquels on se repose. On voit au moins quantité de gens qui ne nous haïssent pas, & cela ne laisse pas de temperer nôtre tristesse. Quand on se verroit même abandonné de tous, & haï de tous, on ne laisseroit pas de voir un port dans la mort. D'ailleurs les maux ne sont pas universels, & ne nous privent pas de tous nos biens. Il reste toûjours divers objets sur lesquels on peut jetter les yeux sans être affligé. On se console de la perte d'un sens par la joüissance d'un autre. Qui ne voit les couleurs, entend les sons. Qui a une sorte de maladie, n'a pas toutes les autres maladies, ni tous les autres maux de la vie; & l'application de l'esprit à ces biens qui restent toûjours en assez grand nombre aux plus miserables, affoiblit, sans même qu'ils y pensent, la violence de leurs maux.

Il

Il n'en eſt pas de même des damnez. De quelque côté que leur ame ſe tourne, elle n'y voit aucun objet qui ne l'afflige. Elle eſt privée de toute conſolation & de tout plaiſir. Rien n'adoucit ſes maux, & tout les augmente.

C'eſt une choſe effroyable que cette privation de tout bien pour une ame qui ne vit & ne ſe ſoûtient que par la joüiſſance du bien, & dont l'eſſence conſiſte à le rechercher & à l'aimer, & l'on ne fait pas aſſez de reflexion ſur l'excez de déſolation, qui naîtra neceſſairement de la connoiſſance claire que ces ames malheureuſes auront, qu'il n'y a plus aucun bien à eſperer pour elles dans toute l'éternité, & qu'elles ne verront jamais rien qui ne les afflige.

VII

Le pouvoir que l'homme a de ſe tromper dans cette vie ſert beaucoup à diminuer le ſentiment de ſes maux. Si on le condamne avec juſtice, il ſe perſuade que c'eſt avec injuſtice, & ſe redonne ainſi en quelque ſorte le bien qu'on lui ôte. Il ſe flatte par ſes eſperances, & il appaiſe ſes craintes par des aſſurances temeraires. Il croit qu'on l'eſtime lors qu'on le mépriſe. Il ſe diſſimule ſes defauts. Il prend pour certain ce qui eſt incertain. Il ne voit que ce qu'il veut; & il s'imagine ſouvent voir ce qu'il ne voit pas. Il n'en ſera pas

de même des réprouvez. Dieu ne permettra pas qu'ils puissent ignorer leurs maux. Sa lumiere leur ouvrira les yeux malgré qu'ils en ayent. Il faudra qu'ils se voyent tels qu'ils sont, & leurs maux tels qu'ils sont, sans qu'ils puissent en diminuer la moindre partie par l'erreur de leur imagination.

VIII.

La colere & la haine qu'on conçoit dans cette vie, trouvent une espece de consolation dans les desseins de vengeance, où réels, ou chimeriques qu'elles forment. On se flatte dans ses miseres par l'idée que l'on fait compassion à quelqu'un, ou qu'on ne les a pas meritées, que ce sont des effets du hazard, ou d'un malheur auquel on n'a point de part. Le desespoir même & la rage ont je ne sçai quel plaisir dans l'idée confuse de se soustraire, ou à la vûë des hommes, ou à la vie même. Mais les réprouvez n'auront aucunes de ces consolations, quelque malheureuses qu'elles soient. Ils verront clairement qu'ils sont dans une impuissance totale de nuire à ceux qu'ils haïssent. Ils seront convaincûs qu'ils meritent tous les maux qu'ils souffrent, qu'ils se les sont attirez par leur faute; & ils n'en haïront pas moins la justice qui les y condamne; Ils n'espereront nullement de pouvoir cesser d'être & de vivre.

vre. Ils connoîtront l'inflexibilité de leur Juge & celle de leur cœur, & par conſequent l'immutabilité de leurs maux, ſans que cette penſée les y rendre plus conſtans, parce qu'ils ne verront rien ſurquoi leur eſprit ſe puiſſe appuyer.

IX.

Si l'orgueil des hommes les afflige dans cette vie, parce qu'ils s'imaginent toûjours qu'on ne leur rend pas ce qu'on leur doit, & qu'on ne juge pas d'eux aſſez favorablement; il les conſole de l'autre, par le portrait qu'il leur fait d'eux-mêmes, qui eſt toûjours agréable. Mais l'orgueil dont les reprouvez ſeront poſſedez, ne leur donnera point cette conſolation. Ils ne verront rien en eux qui leur plaiſe. Tout leur y ſera horreur & les couvrira de honte.

X.

Un ſeul homme qui nous haït eſt un objet ſi penible qu'on ne le ſçauroit ſouffert. Et quand on s'y applique un peu vivement, cette penſée eſt capable de nous ôter le ſentiment de tous les autres biens humains que nous poſſedons. La conſideration qu'Aman avoit dans le Royaume d'Aſſuerus, & tous les biens dont il y joüiſſoit, lui cauſoient beaucoup moins de joye que le mépris qu'il crut

crut que Mardochée avoit pour lui, ne lui causoit de dépit. Quel sera donc l'état d'une ame qui desirant l'amour & l'estime avec une passion beaucoup plus violente que celles qu'on peut avoir en ce monde, se verra l'objet de la haine, non d'un seul homme, mais de Dieu, des Anges, des Saints, des réprouvez, & des demons, & qui ne verra aucun sentiment d'affection, d'estime & de compassion pour elle, en qui que ce soit.

XI.

Qui peut concevoir ce que c'est que de haïr un ennemi d'une haine demesurée, de souhaitter sa destruction, & de se voir neanmoins pour jamais entre ses mains, assujetti à sa puissance, abbatu à ses pieds, dans une impuissance absoluë de lui resister? C'est l'état où les reprouvez seront éternellement à l'égard de Dieu. Ils haïront éternellement sa justice & sa puissance. Ils souhaitteroient qu'il ne fût pas, & ils se verront neanmoins éternellement entre ses mains, sans pouvoir éviter aucun des châtimens que sa justice leur fera souffrir.

XII.

Il n'y a point d'objet affligeant qui agisse un peu vivement sur l'esprit, qui ne lui fasse une peine si insupportable, qu'il souhait-
teroit

teroit de n'être plus pour s'en separer. C'est pourquoi toutes les passions vives ont porté ceux qui en ont été agitez à s'ôter la vie. Les uns se sont tuez, pour éviter la vûë d'en ennemi victorieux, d'autres pour ne pouvoir souffrir un mépris, d'autres pour fuir la honte de quelque crime. Que si ce sentiment naît dans les hommes, dont les maux sont si legers, & sont contrepesez par tant de biens qui leur restent, que sera-ce des réprouvez qui n'auront que des maux, & des maux horribles sans aucun bien. Il ne faut donc point douter qu'ils ne souhaittent avec une passion excessive la destruction de leur être, & que lorsque leur ame sera réünie à leur corps, elle ne fasse effort pour le quitter. C'est « ce qui fait dire à saint Augustin, que la « premiere mort chasse l'ame du corps « malgré elle, & que la seconde la tient « malgré elle dans le corps. *Prima mors animam nolentem pellit de corpore. Secunda mors animam nolentem tenet in corpore.* Voilà donc quel sera l'état des réprouvez. Ils tendront à la mort & au neant avec une impetuosité demesurée, & n'y pourront arriver. Ils haïront leur vie & leur être, & ne le pourront détruire. Enfin ils mourront toûjours sans pouvoir jamais mourir. *Ils seront tourmentez*, dit saint Gregoire, *sans que ces tourmens les détruisent. Ils mourront, & ils vivront en même tems. Ils tendront à n'être pas, & ils subsisteront. Ces choses sont terribles à entendre.*

Aug. de Civit. l. 21. c. 3.

Greg. l. 15. moral. c. 11.

tendre. Mais combien seront-elles plus terribles pour ceux qui les éprouveront ?

XIII.

La source de tous les plaisirs interieurs & de toutes les douleurs, est dans la volonté, selon que ses desirs sont satisfaits ou combattus. Qui peut donc comprendre le malheur d'un état où l'ame ne sera satisfaite dans aucun de ses desirs, & sera contredite en tous. La volonté sera alors souverainement âgissante, & elle n'aura neanmoins aucun mouvement qui ne l'afflige. Elle n'obtiendra rien de ce qu'elle desirera. Elle souffrira tout ce qu'elle aura en horreur. C'est le raisonnement dont saint Bernard se sert pour faire comprendre

Ber. l. 5. de Con. c. 12. l'excés de cette misere : *Quid tam pœnale quàm semper velle quod numquam erit ? Quid tam damnatum quàm voluntas addicta huic necessitati volendi nolendique, ut ad utrumlibet jam, sicut non nisi perversè, ita non nisi miserè moveatur? In æternum non obtinebit quod vult, & quod non vult in æternum nihilominus sustinebit.*



CHA-

Chapitre X.

De la peine du feu.

COmme les hommes ont une assez grande idée de la douleur que cause le feu, & que nôtre imagination ne sçauroit gueres aller plus loin, ils sont portez à changer le feu dont Dieu menace les réprouvez en un feu spirituel & metaphorique, qu'ils s'imaginent être beaucoup moins penible.

C'est ce qui a donné lieu à l'imagination de ceux qui ont pretendu, comme rapporte saint Augustin, que le feu de l'enfer ne seroit autre chose que le regret de la perte du bonheur éternel, dont les reprouvez seront affligez; ce qu'ils appuyent à l'égard des démons & des ames séparées du corps, sur ce raisonnement, qu'il est impossible qu'un feu materiel agisse sur des êtres tous spirituels comme les demons. De Civit. l. 21. c. 29.

Mais il est aisé de faire voir que cette opinion est aussi peu solide selon les lumieres mêmes de la raison, qu'elle semble contraire à l'Ecriture & à la tradition. Car pour peu qu'on examine ce que c'est que nous appellons douleur, on trouvera qu'il est tout aussi concevable que des esprits sans corps en soient susceptibles, que des esprits joints à des corps.

On

On demande comment le feu peut agir ſur un demon. Et moi je demande comment il peut agir ſur les ames des vivans, qui ne ſont pas moins ſpirituelles que les demons & les Anges; Car ce n'eſt pas le corps qui ſent la douleur. Que l'ame ſoit appliquée ailleurs, on aura beau brûler le corps, il n'en ſentira rien, comme il arrive en certaines maladies extraordinaires. Il eſt vrai que cette douleur paſſe du corps à l'ame, c'eſt-à-dire que le mouvement qui ſe fait dans le corps, excite dans l'ame ce ſentiment penible qu'on appelle douleur. Mais ce n'eſt pas par une ſuitte neceſſaire de ce mouvement corporel qui n'a aucun rapport avec ce ſentiment; c'eſt par l'ordre de la volonté de Dieu, qui a établi que ce ſentiment s'exciteroit dans l'ame, au même tems que ce mouvement corporel ſe feroit dans le corps. Il eſt impoſſible d'en trouver d'autre raiſon, & il n'y a qu'à s'en ſervir pour faire entendre comment les demons peuvent ſentir les impreſſions d'un feu materiel. Car il n'y a qu'à dire de même, que Dieu a ordonné qu'ils auront ce ſentiment de douleur quand il ſe fera tel & tel mouvement dans la matiere du lieu où ils ſeront renfermez.

Il n'y a donc aucune neceſſité, même ſelon la raiſon, de concevoir un autre feu que celui que nous connoiſſons, ni une autre douleur que celle que nous éprouvons quand il agit ſur le corps.

Les

Les demons en sont aussi susceptibles que les hommes. Et ainsi il n'est point étrange que les hommes réprouvez, & les demons soient menacez d'un même feu dans l'arrêt de leur Juge : *Ite, maledicti, in ignem æternum qui paratus est diabolo & Angelis ejus.*

En prenant donc ce feu qui sera le supplice des méchans, pour un feu veritable & corporel, il semble qu'on ne se devroit pas mettre beaucoup en peine d'augmenter l'idée de la douleur qu'il cause, puisqu'on la conçoit déja comme quelque chose d'insupportable, & que la cruauté des hommes les plus barbares n'a pû inventer de plus grand tourment.

Cependant les Peres nous assurent que ce feu a encore infiniment plus de force & d'activité que le nôtre, & que la douleur que cause le feu ordinaire, n'est rien en comparaison de celle que causera celui de l'enfer. *Non erit iste ignis sicut focus tuus*, dit saint Augustin. Et la raison semble nous porter à le conclure des circonstances de l'état de l'autre vie. *In Ps. 29. Vid. Chr. hom. 44 in Math. th. 6.*

Car la douleur que cause le feu n'est pas une simple action du feu sur le corps ; C'est l'application de l'ame à ce mouvement. Si elle ne s'y appliquoit point du tout, elle ne souffriroit rien du tout. Et elle en sent davantage à proportion qu'elle s'y applique d'avantage. Or il est certain que l'application de l'ame dans cette vie est

toûjours foible à cause des organes du corps dont elle dépend, qui étant foibles & délicats se détruiroient par une action trop violente. Mais dans l'autre vie les organes du corps étant incorruptibles, l'ame s'appliquera aux objets qui lui causeront de la douleur avec toute l'activité de sa nature.

Le feu de cette vie n'agit jamais universellement sur tout le corps; autrement il le détruiroit en un moment, & ne causeroit presque aucune douleur. Il faut, afin qu'on le sente vivement, qu'il n'agisse que sur peu de parties, & il les rend mêmes en peu de tems insensibles en les consumant. Mais s'il agissoit sur toutes sans détruire le corps, ce seroit sans doute un redoublement terrible de douleur. Et c'est proprement ce qui arrivera dans l'enfer. Ils seront, dit l'Evangile, tout penetrez de feu comme une viande salée & penetrée
Mar. 9. de sel. *Omnia enim igne salietur, & omnis vic-*
v. 48. *tima sale salietur.* Le feu agira sur toutes les parties de leur corps, comme il agit sur toutes les parties d'un fer rouge. Il n'y aura ni nerfs, ni fibres, ni tendons qui ne soient ébranlez, & qui ne causent une douleur violente. Et comme aucune de ces parties ne sera jamais consumée par ce feu, mais qu'elles demeureront pour toûjours dans la même agitation, le supplice subsistera toûjours dans la même violence.

Cette

Cette peine sera d'autant plus grande que c'est proprement celle qui leur sera imposée par la justice de Dieu, & où elle agira par elle-même, toutes leurs autres peines n'étant que des suites de leur abandonnement & de leur malice, sans que Dieu y agisse autrement qu'en les laissant à eux-mêmes.

Je ne ferai pas difficulté de rapporter ici ce que sainte Thereze dit d'une vision par laquelle Dieu lui fit voir quelque chose des supplices de l'enfer, & je ne crains pas de dire que ce seroit une force d'esprit trés-mal entenduë, que de n'en être pas effrayé, & de traiter cela d'imagination. Il faudroit être assuré que c'en fût une, pour avoir droit de la mépriser. Or on est bien éloigné de pouvoir avoir cette assurance à l'égard des visions qu'elle rapporte. On peut dire au contraire avec verité, qu'y ayant deux choses qu'on peut mettre en doute dans ces sortes de choses. 1. Si la personne qui les rapporte est sincere. 2. Si ce n'est point une illusion de son imagination; les personnes de bon sens qui examineront sans prevention les ouvrages de cette illustre Sainte, seront d'abord pleinement convaincuës de la premiere, qui est son entiere sincerité; & à l'égard de la seconde, elles auront de la peine à se persuader que des imaginations mettent les ames dans un état aussi saint & aussi divin que celui où il paroît que

Dieu la mettoit par ces visions, ni que Dieu ait voulu joindre tant d'effets miraculeux à des illusions phantastiques.

Voici donc de quelle sorte elle raconte ce que Dieu lui a fait voir & sentir des peines de l'enfer.

Vie de s. Ther. c. 32. „ Etant un jour en oraison, dit-elle, je me „ trouvai en un moment en enfer, sans „ sçavoir en quelle maniere j'y avois été „ portée. Je compris seulement que Dieu „ vouloit que je visse le lieu que les demons „ m'avoient preparé, & que mes pechés „ meritoient. Cela dura trés peu. Mais „ quand je vivrois encore plusieurs années, „ je ne croi pas qu'il me fût possible d'en „ perdre le souvenir.

„ L'entrée m'en parut être comme une „ de ces petites ruës longues & étroites „ qui sont fermées par un bout, & telle „ que seroit celle d'un four fort bas, fort „ serré, & fort obscur. Le terrain me „ sembloit être comme de la bouë trés- „ sale, d'une odeur insupportable, & „ pleine d'un trés-grand nombre de rep- „ tibles venimeux. Au bout de cette peti- „ te ruë étoit un creux fait dans la mu- „ raille en forme de niche, où je me vis „ logée trés à l'étroit. Et bien que tout ce „ que je viens de dire fût encore beaucoup „ plus affreux que je ne le represente, il „ pouvoit passer pour agreable en compa- „ raison de ce que je souffrirs lorsque je fus „ dans cette espece de niche.

„ Ce

Ce tourment étoit ſi terrible, que tout “
ce qu'on en peut dire ne ſçauroit en re- “
preſenter la moindre partie. Je ſentis “
mon ame brûler dans un ſi horrible feu, “
qu'à grand peine pourrois-je le décrire tel “
qu'il étoit, puiſque je ne ſçaurois même “
le concevoir. J'ai éprouvé les douleurs “
les plus inſupportables, au rapport des “
medecins, que l'on puiſſe endurer en cet- “
te vie, tant par ce retirement de nerfs “
qu'en pluſieurs autres manieres, par d'au- “
tres maux que les demons m'ont cauſez; “
mais toutes ces douleurs ne ſont rien en “
comparaiſon de ce que je ſouffris alors, “
joint à l'horreur que j'avois de voir que “
ces peines étoient éternelles; & cela même “
eſt encore peu ſi on le compare à l'agonie “
où ſe trouve l'ame. Il lui ſemble qu'on “
l'étouffe, qu'on l'étrangle & ſon afflic- “
tion & ſon deſeſpoir vont juſqu'à un tel “
excés que j'entreprendois en vain de le “
rapporter. C'eſt peu de dire qu'il lui pa- “
roît qu'on la déchire ſans ceſſe, parce que “
ce ſeroit ainſi une violence étrangere qui “
lui voudroit ôter la vie, au lieu que c'eſt “
elle même qui ſe l'arrache & ſe met en “
pieces. Quant à ce feu interieur & ce de- “
deſeſpoir qui ſont comme le comble de “
tant d'horribles tourmens, j'avoüe pou- “
voir encore moins le repreſenter. Je ne ſa- “
vois qui me les faiſoit endurer; mais je me “
ſentois brûler, & comme hacher en pieces; “
ce qui me ſembloit être la plus terrible de “
toutes les peines. “

„ Dans un lieu ſi épouvantable, il ne „ reſte pas la moindre eſperance de rece- „ voir quelque conſolation, & il n'y a „ pas ſeulement aſſez de place pour s'aſ- „ ſeoir ou ſe coucher. J'y étois comme „ dans un trou fait dans la muraille, & ces „ horribles murailles contre l'ordre de la „ nature ſervent & preſſent ce qu'elles en- „ ferment. Tout étouffe en ce lieu-là. Ce „ ne ſont qu'épaiſſes tenebres ſans aucun „ mélange de lumiere ; & je ne comprens „ pas comment il ſe peut faire, qu'encore „ qu'il n'y ait point de clarté, on y voit „ tout ce qui peut être le plus penible à la „ veüe.

„ Quoi qu'il y ait environ ſix ans que „ ce que je viens de rapporter ſe paſſa, „ j'en ſuis encore ſi épouvantée en l'écri- „ vant, qu'il me ſemble que mon ſang ſe „ glace de peur dans mes veines. Ainſi „ quelques maux & quelques douleurs que „ j'éprouve, je ne puis me ſouvenir de ce „ que je ſouffrois alors, que tout ce que „ l'on peut endurer ici bas ne me paroiſ- „ ſe mépriſable. Il me ſemble que nous „ nous plaignons ſans ſujet. Et je conſide- „ re comme l'une des plus grandes graces „ que Dieu m'a faites, une choſe auſſi „ terrible que celle que j'ai rapportée, quand „ je conſidere combien elle m'a été uti- „ le, tant pour m'empêcher d'apprehen- „ der les afflictions de cette vie, que pour „ m'obliger à les ſouffrir avec patience,

„ &

& à rendre graces à Dieu de ce que j'ai " sujet de croire qu'il me veut délivrer de " ces terribles & épouvantables peines, " dont la durée sera éternelle.

Dieu sans doute ne fit voir à cette Sainte que l'image d'une partie de l'enfer, & autant qu'il lui étoit utile pour le bien de son ame. Ainsi on a lieu de conclure que l'enfer dans toute sa realité est encore tout autre chose que cette image si horrible qu'elle en trace.

Chapitre XI.

Consequences que l'on doit tirer de la consideration de ces peines.

Je ne pretens pas étendre ici toutes les consequences que la raison peut tirer de cet état effroyable que nous venons de representer, & dont tous les hommes sont menacez: car il n'y a presque rien dans la morale qui ne s'en ensuive. Je pretens seulement en marquer quelques-unes des plus grossiéres & des plus sensibles, & principalement celles que les Saints Peres en ont eux mêmes tirées.

La premiere des pensées qu'il nous doit donner, est que ce n'est pas seulement la foi & la Religion qui condamnent la conduite de ceux qui croyent qu'il y a un en-

ser à craindre, ne sont pas leur principal soin de l'éviter ; mais qu'elle doit paroître entierement insensée selon les lumieres mêmes les plus ordinaires du sens commun.

A la verité il y a quelque chose dans la vanité de l'esprit humain, qui peut porter à estimer un homme qui se voyant condamné à la mort, & n'ayant aucune esperance de l'éviter, ni aucune vûë de l'autre vie, emploiroit trois ou quatre heures qu'il auroit jusqu'au tems de l'execution, à joüer & à se divertir. Et c'est ce qui fait que l'on n'est pas choqué des loüanges que Seneque donne à un Chevalier Romain nommé Canius, qui s'amusa à joüer aux échets en attendant que les Ministres de Caligula vinssent exécuter l'Arrêt de mort qu'il avoit donné contre lui.

Mais si d'une part le supplice de cet homme eût été horrible, & si de l'autre il l'eût pû éviter en employant ces trois ou quatre heures à faire des actions justes & legitimes, y a-t-il quelqu'un qui ne le traitât de fou & d'extravagant, si l'amour d'un divertissement ridicule l'eût empêché d'embrasser un moyen si honnête d'éviter une mort honteuse & cruelle.

Cependant ce parti qu'on ne prend jamais à l'égard de la mort temporelle, est pris tous les jours à l'égard de la mort éternelle. On s'y expose, l'on s'y precipite pour des plaisirs, pour des interêts, pour des honneurs,

neurs, qui ont bien moins de proportion avec cet effroyable malheur auquel on s'engage, que trois heures de jeu n'en ont avec une mort cruelle. Auſſi Saint Auguſtin aprés avoir repreſenté dans un de ſes Sermons l'excez de ce déreglement de l'eſprit des hommes, en conclut expreſſément qu'il faut que la foi ſoit éteinte en eux.

Le feu de l'Enfer, dit ce Saint Docteur, *ne ſera pas ſemblable à celui que vous pouvez ſentir ici bas. Et cependant ſi l'on vous menaçoit de vous y faire brûler la main, vous feriez pour l'éviter quelque mal que ce fût qu'on vous ordonnât de faire. Dieu pour vous obliger à faire le bien, vous menace ſi vous ne le faites, d'un mal éternel, & vous ne le faites pas. Les menaces de quelque mal que ce ſoit, ne devroient pas être capables de vous engager à faire le mal, non plus que de vous empêcher de faire le bien : Et Dieu même ne vous menace de rien moins que d'un feu éternel, ſi vous faites le mal & ſi vous ne faites pas le bien. D'où vient donc que vous faites ſi peu d'état de ces menaces ? C'eſt ſans doute que vous n'avez point de foi.* *In Pſ. 29.*

Il faut en effet qu'on ne croye point de cette foi qui fait impreſſion ſur le cœur. Mais il ſe peut faire neanmoins, & il arrive même trés-ſouvent, que l'on ne laiſſe pas de croire d'une autre perſuaſion qui n'eſt que dans l'eſprit. Ainſi on croit, & on ne croit pas. Le cœur fait faire à l'eſprit des jugemens faux conformes à ſes inclina-

tions. Il lui fait preferer le present à l'avenir, & regarder les biens & les maux de cette vie comme quelque chose de plus réel que tout ce que l'on dit des biens de l'autre, & la raison ne laisse pas en même tems de conclure le contraire, mais d'une maniere si froide & si speculative, qu'elle n'est pas capable d'arrêter la pente du cœur.

Quand on a soin neanmoins de fortifier ce que l'on a de raison en l'appliquant davantage à ses objets, la crainte que l'on en conçoit devient capable par là de retenir au moins la main, si elle ne guerit pas le cœur; de retrancher les effets exterieurs des passions, si elle n'en arrête pas les mouvemens interieurs; & en nous separant ainsi des objets qui augmentent la concupiscence, elle prépare la place à la charité.

C'est par cette crainte fortifiée de l'esperance des recompenses que Dieu promet aux justes, qu'on devient capable de mépriser toutes les promesses des hommes. „ Tremblez, dit St. Augustin, des maux „ dont vous menace le Tout-Puissant. Ai„ mez ce que le Tout-Puissant vous pro„ met, & vous ne tiendrez aucun compte „ des promesses & des menaces des hom„ mes. *Exhorresce quod minatur Omnipotens. Ama quod promittit Omnipotens, & vilescet omnis mundus sive promittens sive terrens.*

in Epist. Joan. tr. 3.

Il faut pour cela travailler à s'établir fortement

tement dans ce principe ; dont la raison ne peut douter, pourvû qu'elle y fasse attention, que les maux de l'autre vie étant si horribles, & surpassant tellement dans leur grandeur tous les biens & tous les maux de la vie presente, ils nous doivent servir de regle & de mesures pour juger de ceux-ci, & qu'ainsi nous ne devons jamais regarder sous l'idée du bien, mais sous l'idée d'un grand mal, tout ce qui mene à l'enfer.

C'est donc par là qu'il faut juger de la difference de tous les états où l'on peut être en ce monde. Tous ceux où il est plus difficile de se sauver nous doivent paroître malheureux, & nous devons regarder au contraire comme avantageux tous ceux qui sont favorables pour le salut.

C'est sur cela que nous devons regler nôtre joye & nôtre tristesse dans tous les succez & tous les accidens qui nous arrivent. Car pour sçavoir si nous avons sujet de nous en réjoüir ou de nous en affliger, il ne faut que nous demander à nous mêmes s'ils nous rendent le salut plus facile ou plus difficile.

Ces veritez sont communes. Mais il n'est pas commun de les avoir vivement imprimées dans l'esprit, d'y conformer ses jugemens & ses actions, de regarder toutes les choses du monde par la lumiere qu'on en tire.

C'est aussi une pensée trés commune que de dire, comme fait Saint Augustin, qu'il

faut se servir de la consideration de l'enfer pour mépriser & pour trouver legers tous les maux du corps. *Unusquisque Christiane quando aliquam afflictionem corporis patitur, gehennam cogitet, & videat quàm leve est quod patitur.* Mais il n'est pas fort commun de la reduire en pratique.

Tom. 9. De verbis Excid c. 4.

Ce que Saint Augustin dit en un autre endroit sur ce sujet, nous donne lieu d'ajoûter que comme l'enfer nous doit faire mépriser tous les maux de cette vie, aussi les maux de cette vie nous doivent faire souvenir de l'enfer, & nous servir d'un avertissement continuel de penser serieusement à l'éviter. Car ce Saint Docteur nous enseigne dans un de ses Sermons, que les legers châtimens de cette vie n'ont pour but que de nous avertir de nous corriger, afin que Dieu n'ait pas lieu de nous punir dans sa rigueur; que ce Juge souverain nous fait connoître par là, qu'il viendra bientôt, & que cette conduite est un effet du dessein qu'il a de nous pas perdre. *S'il avoit dessein*, dit-il; *de nous condamner, il se tairoit. jamais personne, ayant dessein d'en frapper un autre, n'a crié qu'il y prît garde.*

Ainsi comme il est visible que la terre est pleine des divers châtimens de Dieu, & qu'il n'y a personne qui n'en éprouve plusieurs, ils s'ensuit que Dieu fait retentir par toute la terre, & en tout tems cette voix terrible, mais salutaire; que l'enfer s'approche, que le Juge vient. Hommes mortels,

tels, leur dit-il par là, prenez garde à vous, & banniſſez de vos cœurs tout ce qui vous peut faire condamner au feu éternel. Voilà ce que ſignifient ces fleaux que Dieu répand ſur la terre, ces guerres, ces peſtes, ces famines, ces calamitez publiques & particulieres. Ce ſont comme des étincelles qui s'exhalent du feu de l'enfer, qui eſt le treſor de la colere de Dieu. Mais c'eſt par un conſeil de miſericorde qu'il permet qu'elles en ſortent : afin de nous avertir par là d'éviter ces terribles feux où il précipitera les méchans dans l'autre vie.

Quand même ces vûës de l'enfer ne nous ſeroient pas neceſſaires pour éviter le peché, & que nous ſerions arrivez juſqu'à ce degré où la charité bannit toute crainte, qui eſt bien rare dans ce monde, & où il eſt trés-dangereux de s'imaginer d'être arrivez lorſque Dieu ne nous y a pas encore élevez ; elles ne laiſſeroient pas de nous être utiles & même neceſſaires, tant pour entretenir en nous les ſentimens de reconnoiſſance que nous en devons avoir, que pour y exciter la compaſſion que nous devons avoir des ames qui ſe precipitent en cet abyſme de maux. Et il ne faut que lire ce que Sainte Thereſe dit ſur ce ſujet avec cette éloquence inimitable qui naiſſoit de l'ardeur de ſa charité ; pour juger ce que cette vûë produiroit en nous, ſi nous avions autant de charité qu'elle.

Medit. 1. sur la Communion. „ Comment, dit-elle, pourrois-je exprimer quelle est ma douleur, lorsque je me represente l'état d'une ame, qui s'étant vûë dans le monde toûjours considerée, toûjours aimée, toûjours servie, toûjours respectée, toûjours caressée, au moment qu'elle sortira de cette vie, se verra perduë pour jamais, & comprendra clairement que sa misere n'aura point de fin: qu'il ne lui servira plus de rien de détourner son esprit des veritez de la Foi, ainsi qu'elle avoit accoûtumé de faire ici bas; qu'elle se verra separée & comme arrachée de ses divertissemens & de ses plaisirs, lorsqu'il lui semblera qu'elle n'avoit pas encore commencé seulement à les goûter, parce qu'en effet tout ce qui se passe avec la vie n'est qu'un souffle & une vapeur, qu'elle se verra environnée de cette compagnie si hideuse & si cruelle avec laquelle elle doit souffrir éternellement; qu'elle se verra plongée dans un lac puant & plein de serpens qui exerceront sur elle toute la rage dont ils sont capables; & enfin qu'elle se trouvera comme abîmée dans cette horrible obscurité, qui n'ayant pour toute lumiere qu'une flâme tenebreuse, ne lui permettra de voir que ce qui peut entretenir pour jamais ses peines & ses tourmens.

„ O que ce que je dis est peu en comparaison de ce qui est! O Seigneur! & qui

a donc

a donc tellement couvert de boüe les « yeux de cette ame, qu'elle n'ait point ap- « perçû cét état funeste, jusqu'à ce qu'elle « s'y soit vûë pour jamais reduite? Qui a « tellement bouché ses oreilles qu'elle n'ait « point entendu ce qu'on lui a dit mille & « mille fois de la grandeur, & de l'éterni- « té de ces tourmens? O vie éternellement « malheureuse! O supplices sans fin & « sans relache! Est-il possible que ceux-là « ne vous craignent point, qui craignent « tellement les moindres incommoditez « du corps, qu'ils ne peuvent souffrir de « passer seulement une nuit dans un lit qui « soit un peu dur? «

O Seigneur, que je regrette le tems « auquel je n'ai point compris ces veritez! « Mais puisque vous sçavez, mon Dieu, « le déplaisir que je souffre, de voir le « grand nombre de ceux qui ne veulent pas « les entendre, faites au moins, je vous « en conjure, que vôtre lumiere éclaire « quelque ame qui soit capable d'en éclai- « rer beaucoup d'autres. Je ne vous de- « mande pas, Seigneur, que vous le fas- « siez pour l'amour de moi, car j'en suis « indigne: mais je vous le demande par les « merites de vôtre Fils. Jettez, ô mon « Dieu, les yeux sur ses playes: Et puis- « qu'il les a pardonnées à ceux qui les lui « ont faites, pardonnez-nous aussi les pe- « chez que nous avons commis contre « vous. «

Ainsi,

Ainsi, comme il paroit par l'exemple de cette Sainte, la crainte de l'enfer n'est pas seulement l'introductrice de la charité, lorsqu'elle n'est pas encore Maîtresse du cœur; elle n'en est pas seulement la gardienne, lorsqu'elle est encore foible & imparfaite, elle en est aussi la nourriciere, lorsqu'elle est la plus pure & la plus parfaite, avec cette seule difference que dans les deux premiers états, elle regarde plus nous que les autres, & dans le troisiéme elle regarde plus les autres que nous.



I. TRAI-



I. TRAITE'
Des quatre dernieres fins

DE L'HOMME.

LIVRE TROISIE'ME.

DU PARADIS.

CHAPITRE PREMIER.

Qu'il est utile de traiter du Paradis aprés avoir traité de l'Enfer.

Combien la connoissance de ces deux grands objets est liée avec celle de la nature de l'homme.



Prés la crainte des peines, rien ne fait plus d'impression sur l'esprit des hommes que l'esperance des recompenses, ce qui a donné lieu à ceux qui ont fait les loix de joindre ordinairement ces deux motifs pour retenir les hommes dans leur devoir. Dieu

Dieu ſuit à peu prés le même ordre dans les operations de ſa grace. Aprés avoir ébranlé le cœur par la crainte des peines dont il menace les méchans, il l'attire à lui par l'eſperance de la gloire qu'il promet aux Juſtes.

Pour ſuivre donc ces mêmes degrez, la raiſon veut qu'aprés avoir propoſé les objets les plus capables de remplir les ames de terreur, qui ſont la Mort, le Jugement, & l'Enfer; on leur propoſe ceux qui ſont les plus capables d'attirer leurs deſirs, qui ſont les biens éternels & ineffables que Dieu a reſervez à ſes Elus.

Il eſt d'autant plus néceſſaire de joindre ces objets, qu'on ne ſçauroit en quelque ſorte les bien concevoir ſeparément. Car la principale partie du malheur des réprouvez conſiſte dans la perte du bonheur des Juſtes; & la délivrance du malheureux état des reprouvez fait une partie conſiderable de la felicité des bienheureux.

Non ſeulement la connoiſſance de chacune de ces deux fins eſt inſeparable de celle de l'autre, mais elles ſont toutes deux ſi étroitement liées à la nature de l'homme, que l'on ne les ſçauroit bien connoître, ſans connoître l'homme, ni connoître bien l'homme, ſans les connoître.

En effet, ſi l'on examine la ſource de toutes les vaines phantaiſies des Philoſophes touchant le ſouverain bonheur & le ſouverain malheur, on trouvera qu'elles n'ont

point

point eu d'autre ſource que l'ignorance où ils étoient de la nature de l'homme. Car s'étant imaginez que l'ame n'étoit point capable d'autres actions que de celles qu'ils remarquoient en elle dans cette vie; comme ces actions ſont toutes foibles & languiſſantes, ils ont cru qu'elle pouvoit être pleinement ſatisfaite par un bonheur languiſſant, tel que celui dont on peut joüir en ce monde, & qu'elle n'avoit point à craindre d'autres maux que ceux qu'elle y peut ſentir.

Mais s'ils euſſent bien conçu que cette ame qui eſt preſentement dans un état de langueur, d'aſſoupiſſement, & d'obſcurité, doit être miſe par la mort en un autre état où ſes connoiſſances ſeront infiniment plus étenduës & plus claires, & ſes deſirs infiniment plus impetueux & plus violens, ils auroient changé toutes leurs idées, & en ſuivant cette lumiere ils auroient beaucoup approché de la connoiſſance du Paradis & de l'Enfer.

Car il eſt clair par là que l'ame venant à être ſeparée du corps & être miſe dans un état de liberté, commencera de ſe porter vers les objets de ſon amour avec une vehemence toute autre que celle avec laquelle elle s'y porte preſentement: qu'ainſi en s'élançant vers ces objets avec cette violence; ou elle en joüira, & par conſequent elle ſera dans une joye d'autant plus grande que ſon amour ſera plus violent; ou elle n'en joüira pas,

pas, & par consequent elle sera dans une tristesse proportionnée à la vehemence de son amour, puisque la tristesse n'est rien que le sentiment de la privation de ce qu'on aime.

Cela conclu déja qu'il faut necessairement que l'ame au moment de la mort, soit dans un état d'une trés-grande joye ou d'une trés-grande tristesse, & qu'elle est incapable par sa nature de sentimens mediocres.

Mais on poussera ces consequences beaucoup plus loin, si on y ajoûte deux principes que la raison & la foi rendent évidens. Le premier est, qu'il est impossible que la justice de Dieu accorde à l'ame dans l'autre vie, qui est fixe & immuable, la joüissance de desirs qui seroient dereglez & criminels. Le second est, que n'étant pas faite pour joüir des creatures, tout desir qu'elle a d'en joüir est mauvais & dereglé.

Il s'ensuit de là que toutes les ames qui sortant de ce monde, n'auront de l'amour que pour les creatures, en seront privées à jamais, parce que Dieu ne peut permettre que ce desir étant mauvais, soit satisfait par la joüissance éternelle de son objet, & par consequent qu'elles tomberont dans une effroyable tristesse: & qu'au contraire toutes celles qui aimeront Dieu, qui est le seul objet legitime de leur amour, lui seront unies & en joüiront, parce que si elles n'en joüissoient pas, elles seroient malheureuses, &

que comme il feroit injufte qu'elles fuffent dans la joye en aimant ce qu'elles ne doivent pas aimer, il feroit injufte qu'elles fuffent dans la trifteffe en aimant ce qu'elles doivent aimer.

Voilà de quelle forte la connoiffance de la nature de l'homme nous conduit à concevoir l'Enfer, & le Paradis. Et l'on peut dire de même que la connoiffance du Paradis & de l'Enfer, nous fait connoître ce que c'eft que l'homme. Car la neceffité où il eft d'avoir pour partage l'une ou l'autre de ces deux fins, eft une preuve évidente de fa grandeur. Elle fait voir que Dieu ne l'a pas deftiné à rien de mediocre; qu'il faut qu'il foit ou trés malheureux ou trés-heureux; qu'il n'y a point de milieu pour lui; qu'il eft né pour être comblé de toutes fortes de biens fans mélange d'aucun mal, ou accablé de toutes fortes de maux fans mélange d'aucun bien : qu'ainfi il n'eft point fait pour le monde, puifque tout y eft mêlé de biens & de maux, & que les biens ou les maux qu'on y peut avoir, ne font pas fort grands.

La vie prefente par laquelle il doit paffer, ne lui eft donnée que pour faire choix de l'un ou de l'autre de ces deux états; & ce choix doit être l'unique emploi & l'unique exercice de fa vie. Car il ne fe fait pas une feule action. Elles y contribuent toutes, & fervent toutes à l'avancer vers l'un ou vers l'autre.

Il

Il y a seulement cette difference sur ce point entre l'Enfer & le Paradis, que pour tomber dans l'Enfer il suffit de prendre la voye qui y conduit sans qu'il soit besoin de le desirer ; mais pour arriver à la felicité du Ciel, il faut en avoir un desir sincere. Ainsi comme on ne sçauroit la desirer sans la connoître, nôtre premier soin doit être de travailler à acquerir cette connoissance. Et c'est à quoi ce Livre ici est destiné.

Chapitre II.

Qu'il est étrange que la vraye beatitude soit si peu desirée des hommes. Heresie de l'esprit, heresie du cœur sur ce sujet.

Quoi qu'il n'y ait rien de si different que l'Enfer & le Paradis, & qu'il semble que si l'horreur que cause la veuë du premier de ces objets, éloigne les hommes d'y penser, la plenitude de tous les biens qu'on découvre dans l'autre, devroit y arrêter leur pensée ; il est pourtant vrai que les hommes ne pensent gueres plus au Paradis qu'à l'Enfer, qu'ils en sont aussi peu touchez, & qu'ils vivent à peu prés dans un égal oubli de l'un & de l'autre.

Aug. de Trinit. l. 13. c. 4.

Cela doit paroître d'abord d'autant plus étrange, que le premier, le plus agissant,

&

& le plus essentiel desir de l'homme est celui d'être heureux. Ce desir est imprimé dans le fond de sa nature, & se répand dans toutes ses actions. L'homme ne tend qu'à cette fin, il ne fait rien que pour elle, rien ne lui peut plaire que par cette vûë. Il n'y a jamais eu d'homme sans ce desir, il n'y en a point, « il n'y en peut avoir, dit S. Augustin. Il n'est « point necessaire de l'exciter en eux. Enfin « quoi que cette inclination soit la source de toutes les divisions qui arrivent entre les hommes, par le mauvais usage qu'ils en font, il n'y a rien neanmoins en quoi ils soient plus uniformes que dans cette inclination. *Aug. Ps. 128. con. 1. & in Ps. 32.*

Saint Augustin ajoûte en un autre endroit, que ce desir de la beatitude est tellement gravé dans le cœur de tous les hommes, que quoi que le peché soit inseparable de la misere, ils ne se portent neanmoins au peché, que pour éviter d'être miserables. ***Cùm sit malitia individua comes miseria, isti perversi non solùm mali esse volunt, & miseri nolunt, quod fieri non potest; sed ideo mali esse volunt ne miseri fiant.*** *In Ps. 3.*

Il est vrai neanmoins que cet égarement est plus aisé à comprendre dans ceux qui n'étant point éclairez des lumieres de la Foi, appliquent par erreur ce desir general d'être heureux, à des objets qui les rendent effectivement malheureux.

Mais ce qui est plus étonnant, c'est que ceux à qui Dieu a fait la grace incompara-

ble de leur faire annoncer cette grande & heureuſe nouvelle du Royaume des Cieux, & du bonheur inconcevable, qu'il promet à ceux qui y auront part, qu'il avoit tenuë cachée l'eſpace de quatre mille ans à toute la terre, en ſont neanmoins ſi peu touchez, que ce grand objet eſt celui auquel ils penſent le moins, & qui fait le moins d'impreſſion ſur leur cœur.

Car ne ſemble-t'il pas que cette inclination ſi violente qu'ils ont d'être heureux, devroit réünir toutes leurs paſſions & tous leurs deſirs vers ce bonheur ineffable que Dieu leur découvre. Ils le cherchent, ce bonheur, avec inquietude; ils ont éprouvé en mille manieres qu'ils n'en ſçauroient trouver ſur la terre que de faux; on leur en montre un veritable & ſolide; ils témoignent de le croire. D'où vient donc qu'ils n'en font pas la plus agréable & la plus continuelle occupation de leur eſprit? C'eſt ſans doute à quoi la raiſon les porte; mais ils ont en eux un principe plus fort que la raiſon qui les en empêche, qui eſt la corruption de leur cœur.

Car il faut remarquer qu'il y a ſur ce ſujet de deux ſortes d'hereſies, les unes que l'on peut appeller les hereſies de l'eſprit, parce que l'eſprit les approuve, y conſent, & les appuye de tout ce qu'il a de lumiere; les autres qu'on peut appeller des hereſies du cœur, parce qu'elles naiſſent de ſes paſſions qui forcent l'eſprit de former des idées & des jugemens

gemens qui y sont conformes, quoi qu'il y ait en même tems dans cet esprit des lumieres contraires qui démentent ces faux jugemens.

Les divers sentimens des Philosophes touchant la beatitude, sont du genre de celles que nous avons appellées des heresies de l'esprit. Cette matiere leur a paru belle pour exercer leur subtilité & leur éloquence. Ils se sont partagez sur ce point en diverses sectes. Les uns ont mis la beatitude dans le corps; les autres dans l'esprit; les autres dans l'un & dans l'autre. Varron en y joignant quelques circonstances, fait monter le nombre de leurs opinions jusqu'à 288. & saint Augustin les réduit à douze, en retranchant les differences inutiles.

La Religion Chrétienne n'a pas eu de peine à détruire ces imaginations des Philosophes, dont la plûpart servoient plûtôt de matiere à leurs entretiens & à leurs disputes, que de fin à leurs desirs, & de regle à leurs actions.

Mais elle n'a pas déraciné avec la même facilité les heresies du second genre, que nous avons nommées les heresies du cœur. Elle en a trouvé une de cette nature sur le sujet de la beatitude, répanduë dans tous les hommes, qui leur fait établir le souverain bien dans la vie presente, & dans la joüissance des plaisirs des sens, des objets de curiosité, des honneurs, de la gloire & de

la puissance du monde, & de tout ce qui y conduit.

Cette heresie n'est autre chose que la triple concupiscence à laquelle S. Jean réduit toutes les passions & les actions des hommes, lorsqu'il dit *que tout ce qui est au monde est concupiscence de la chair, concupiscence des yeux, & orgueil de la vie.*

1. Joan. 1. 16.

Ainsi c'est l'heresie generale du genre humain, qui corrompt premierement le cœur de tous les hommes, & ensuite leur esprit.

Il ne faut point chercher ailleurs que dans cette heresie universelle la cause de cette froideur & de cette insensibilité, que l'on remarque dans la plûpart des hommes à l'égard de la veritable beatitude. La Religion Chrêtienne la trouve établie & dominante dans leur cœur; & quoi qu'elle la bannisse par ses lumieres de l'esprit de quelques-uns, & qu'elle guerisse même leur cœur de ce qu'elle a de mortel & de criminel, elle ne la detruit neanmoins jamais entierement; de sorte qu'il demeure toûjours quelque racine au fond de l'ame jusqu'à la mort, qui y produit toûjours quelque goût pour les biens de la terre, & quelque dégoût pour les biens du Ciel.

Ces biens que la Religion nous propose ne sont pas des biens presens, & la concupiscence en veut de presens. Il les faut attendre, & la concupiscence étant impetueuse & impatiente ne veut point attendre. On ne les

les voit point par les sens, & la concupiscence n'est touchée que de ce qui frappe les sens. On ne s'en sçauroit faire honneur dans le monde, & c'est cet honneur du monde que la concupiscence desire. Enfin pour y arriver il faut se separer des objets des sens, & renoncer aux honneurs; & c'est ce que la concupiscence ne peut souffrir.

Elle s'oppose donc à la recherche & à la meditation des biens de l'autre vie, comme à l'anéantissement des sens. Elle répand du degoût sur toutes les actions par lesquelles l'ame voudroit s'y porter. Elle l'attire en bas, lorsqu'elle veut s'élever en haut, & par un renversement horrible, elle represente cette source de tous les vrais biens & de la veritable joye, sous des idées noires, tristes & mélancoliques.

Ceux dont elle possede le cœur, n'entendent pas même ce que l'on en dit. La fiévre de l'iniquité leur en a fait perdre le goût. *Que voulez-vous que je vous fasse*, leur dit saint Augustin, *puisque vous ne sçauriez gouter ces vrais biens, je suis dans l'impuissance de vous les faire comprendre. Donnez-moi un cœur qui les aime, & il entend ce que je dis. Donnez-moi un cœur qui les desire, qui en soit affamé, qui se regarde dans le desert de ce monde comme hors de son païs, qui soupire avec une soif ardente vers cette fontaine de nôtre éternelle patrie; donnez-moi, dis-je, un homme dans cette disposition, & il entend ce que je dis:* *mais*

Aug. in Psaum. 30. Tract. 26. in Joan.

mais si je parle à un cœur froit & insensible, il ne sçait ce que je dis. Si frigido *loquor, nescit quod loquor.*

C'est la concupiscence qui repand ce froid & ce dégoût dans le cœur ; & comme elle est plus forte & plus vive dans les uns que dans les autres, elle le répand inégalement & en differens dégrez. Elle rend les uns entierement fermez aux discours & aux pensées de l'autre vie. Elle fait que d'autres s'en lassent bien-tôt. Elle empêche d'autres de s'y appliquer, en leur fournissant d'autres objets.

Voilà sa pente & son inclination, & il ne faut que sonder un peu son propre cœur pour les reconnoître en soi dans quelque degré. Mais il est bon d'abord de consulter les lumieres de la foi, pour apprendre de quelle maniere nous devons considerer cette maladie, que nous avons appellée avec raison l'heresie naturelle & universelle de l'homme corrompu, lors principalement qu'elle est si forte, qu'elle en étouffe en nous entierement le desir des biens du Ciel.



Cha-

Chapitre III.

Que c'est un état criminel de ne point desirer la Beatitude de l'autre vie.

On considere bien d'ordinaire la Beatitude que la foi promet aux justes, comme un bien qui devroit être le principal objet des desirs de tous les hommes, & l'on condamne comme une stupidité déraisonnable l'attache qu'ils ont aux biens de la terre, qui les empêche d'y penser. Mais on ne regarde guere ce desir de la vie bienheureuse comme une disposition essentielle & necessaire pour y parvenir; ni la privation de ce desir par l'attache à la vie presente, comme un état de peché qui nous rende criminels. Peu de personnes s'examinent sur ce point, & l'on n'en voit guere qui en faisant la reveuë de toute leur vie y considerent comme un grand desordre d'en avoir passé une partie considerable, sans desirer l'autre vie, & sans haïr celle-ci.

Cependant comme il y a des actions qui par elles-mêmes sont mortelles, & excluent ceux qui les font du Royaume de Dieu, il y a aussi des états & des dispositions qui par elles-mêmes sont incompatibles avec ce Royaume.

Or entre ces dispositions les Peres ont

mis celle de se trouver bien en ce monde ; de se contenter des biens dont on y joüit , & de ne point desirer la vie bienheureuse que *Jesus-Christ* nous promet dans l'autre vie.

C'est saint Augustin qui le fait expressé-
„ ment. C'est, dit-il, vers la Jerusalem
„ celeste que nous soûpirons en nous consi-
„ derant comme étrangers , & comme
„ captifs sous le poids & la servitude d'un
„ corps mortel. C'est vers ce même ob-
„ jet que nous gemissons dans nôtre pele-
„ rinage en remettant à nous réjoüir dans
„ nôtre patrie. *Mais celui qui ne gemit pas*
„ *comme étranger sur la terre , ne se rejoüira*
„ *point comme citoyen dans Jerusalem , parce*
„ *que le desir de la vie bienheureuse n'est point*
In Ps. 148. „ *en lui.* Qui non gemit *ut pregninus, non gaudebit civis quia desiderium non est in illo.*

In Ps. 146. Ce saint Docteur dit la même chose en un autre endroit , d'une maniere plus courte, en expliquant ces paroles de l'Apôtre. *Infelix ego homo. Que celui là*, dit il, *espere la felicité qui se reconnoît malheureux en ce monde.* Ille *speret fœlicitatem, qui confitetur infœlicitatem.* C'est à-dire , que celui qui ne s'y reconnoît point malheureux , ne doit point esperer la felicité. Et c'est pourquoi il décide nettement ailleurs , que quiconque est heureux en ce monde , ou plûtôt que quiconque s'y croit heureux & se laisse transporter *par les plaisirs sensuels dont il jouit*

par

par les biens temporels qu'ils possede, & par la felicité dont il est environné, a la voix des corbeaux & non celle des colombes, parce que les corbeaux font un grand bruit avec leurs cris, au lieu que les colombes ne font que gemir. Habet *vocem corvi, vox corvi clamosa est, non gemebunda.* In Joan. tr. 6.

C'est par ce même principe qu'il a toûjours consideré l'amour de la vie presente, qui porteroit à y vouloir toûjours demeurer, comme opposé à l'amour de Dieu. *Celui*, dit-il, *à qui son pelerinage est doux, n'aime point sa partie*, & si nôtre patrie nous est douce, il faut par necessité que nôtre pelerinage nous soit dur.

Mais l'amour de Dieu est il compatible avec cette privation du desir de l'autre vie; Non, dit Saint Augustin, & c'est par là qu'il veut qu'on éprouve si on est à Dieu, ou si on n'y est pas. *Ne consultez pas*, dit-il, *la chair. Consultez l'esprit; interrogez vôtre cœur, écoutez ce qu'il vous répond. Ecoutez la Foi, l'Esperance, la Charité qui ont commencé d'être en vous. Si vous aviez reçû l'assurance d'être toûjours comblez de biens temporels, & que Dieu vous dit; Voilà vôtre partage, mais vous ne verrez point mon visage, vous rejoüiriez-vous de ces biens; Y a-t-il quelqu'un qui fût bien aise de ce partage & qui dit dans son cœur: Me voilà dans l'abondance des biens temporels, je me tiens heureux, je ne desire rien davantage? Celui qui diroit cela n'auroit pas* Ibid.

encore commencé d'aimer Dieu, ni de gemir comme étranger sur la terre. Nondum *cœpit esse amator Dei. Nondum cœpit suspirare tanquam peregrinus.*

Que si celui qui n'aime point Dieu est encore sous l'anathême prononcé par S. Paul : *Qui non amat Dominum Jesum Christum sit anathema.* S'il n'est point separé des enfans du diable, ni reçû au nombre des enfans de Dieu, puisque selon Saint Augustin, *il n'y a que l'amour de Dieu qui distingue entre les enfans de Dieu & les enfans du diable. Sola dilectio discernit inter Filios Dei, & inter Filios diaboli :* S'il n'a point reçû l'esprit d'adoption qui nous rend heritiers : *Si Filii & hæredes ;* & enfin s'il est dans la mort comme dit Saint Jean. *Qui non diligit manet in morte :* Qui peut douter que cette privation du desir de la Beatitude du Ciel enfermant celle de l'amour de Dieu ne soit une disposition criminelle ?

1 Cor. c. 16. v. 22.

In Epist Joan. tr. 5.

Rom. c. 8. v. 17.

1. Joan. 3. 14.

Ne soûpirer point comme étranger & n'aimer point Dieu, sont deux choses inseparables selon Saint Augustin : *Nondum cœpit esse amatur Dei : Nondum cœpit suspirare tanquam peregrinus.* Celui qui n'aime point Dieu, ne soûpire point aprés la vie éternelle, celui qui ne soûpire point aprés la vie éternelle, n'aime point Dieu. Or celui qui n'aime point Dieu n'appartient point à la loi nouvelle, & ne peut avoir de part aux récompenses de la loi nouvelle.

Le

Le premier effet de l'esprit de Dieu en nous, étant de nous faire prier, son premier effet est de nous faire gemir. Car les prieres du St. Esprit sont des gemissemens: Il prie pour nous, dit Saint Paul, par des gemissemens ineffables. *Postulat pro nobis gemitibus inenarrabilibus.* Or il faut pour gemir se trouver mal où l'on est, & desirer un autre état. Ainsi qui ne gemit point, ne prie point; & qui ne prie point n'obtient rien de Dieu. Rom. 8. 10.

La priere est donc encore une preuve que l'état dont nous parlons est un état de peché, & que quiconque s'y trouve en mourant ne peut esperer le Royaume de Dieu. Car la priere est un moyen necessaire pour obtenir ce Royaume à l'égard de ceux qui ont l'usage de la raison. C'est même un devoir de le demander, puisque c'est une des demandes de l'Oraison Dominicale. Or quiconque ne le desire point, ne le demande point. Car la priere ne consiste pas dans les paroles, elle consiste dans le desir; & elle n'est même autre chose qu'un saint desir selon S. Augustin. Celui qui desire toûjours, prie toûjours; & celui qui ne desire point, ne prie jamais.

Ainsi ceux qui n'ont aucun desir de la vie du Ciel, qui est ce Royaume de Dieu, ne demandant point ce Royaume, il n'est pas étrange qu'ils ne l'obtienent pas, puis qu'ils ne daignent pas même le demander.

L'esperance Chrêtienne étant aussi absolument necessaire pour le salut, fournit encore une autre preuve de cette même verité. Car l'Esperance enferme le desir de ce qu'on espere, puisque comme le desir n'est rien qu'un amour qui se porte vers un objet absent, de même l'esperance n'est que le desir de ce même objet absent, que l'on regarde comme pouvant être acquis. Et si c'est détruire l'Esperance que d'ôter la confiance de pouvoir obtenir ce qu'on desire, c'est encore la détruire davantage que d'en ôter l'amour & le desir. Il est donc clair que celui qui se contente de la vie presente, & qui ne desire point la felicité de l'autre vie n'a point l'Esperance Chrêtienne ; & qu'ainsi il n'est pas moins hors d'état de parvenir au salut, que s'il n'avoit point de foi.

Enfin cette doctrine n'est rien autre chose que ce que tous les Theologiens enseignent aprés Saint Augustin, que c'est un peché mortel, d'établir sa fin derniere dans quelque créature que ce soit. Car il est bien visible que celui qui ne desire point la vie bienheureuse, qui consiste dans la possession de Dieu, n'y établit pas sa fin ; puisque c'est par l'amour & par le desir qu'on l'y établit, & non par une action de l'entendement. Il faut donc qu'il l'établisse dans la joüissance des créatures ; il faut qu'il les aime comme sa derniere fin, & comme l'objet de tous ses desirs. Or on ne peut

peut douter que cette disposition ne soit criminelle, & qu'elle ne rende même criminelles les attaches qui ne le seroient pas sans cela. C'est pourquoi Saint Thomas en examinant comment les pechez veniels peuvent devenir mortels, decide expressément que les attaches venielles aux créatures deviennent mortelles, sitôt qu'on y établit sa fin & son souverain bonheur, & il est clair que l'on l'y établit quand on ne souhaite rien davantage, étant impossible que l'homme soit sans quelque fin principale à laquelle il rapporte ses actions & soi-même.

Chapitre IV.

Que la plûpart des Chrêtiens sont dans cette disposition criminelle.

Tous les principes dont cette doctrine est une suite necessaire, étant reconnus de tout le monde, il se trouvera sans doute peu de personnes qui la contestent. Mais je ne sçai s'il y en aura beaucoup qui s'apperçoivent combien il y a des gens à qui elle donne lieu de se défier de leur état, & de craindre, ou de juger même avec raison, qu'ils sont dans cette disposition incompatible avec le salut que nous venons de representer.

Je ne parle pas de ceux qui sont engagez dans des crimes manifestes, car ces personnes en se portant aux actions, ausquelles Dieu a attaché l'exclusion de son Royaume, font voir clairement qu'ils preferent le plaisir qu'ils y prennent, à la possession de ce même Royaume dont elles se bannissent; & leur crime même consiste dans cette preference de la créature, à la possession de Dieu. Je parle de ceux qui menent une vie plus reglée en apparence, & à qui on ne peut reprocher aucune de ces actions visiblement criminelles, & je dis qu'il y en a beaucoup qui ont grand sujet de croire qu'ils n'ont point dans le cœur ce desir de la vie bienheureuse, sans lequel on n'y sçauroit parvenir.

Peut-on croire, par exemple, que ceux qui n'y pensent presque jamais, qui n'écoutent qu'avec dégoût ce que l'on en dit; qui n'ont l'esprit occupé que de pensées de fortune & d'établissement, ayent dans le cœur le desir de l'autre vie, & le dégoût de celle-ci.

Peut-on croire que ceux dont la vie n'est qu'une chaîne & un cercle de divertissemens, & dont le plus grand soin est que les plaisirs se succedent les uns aux autres, sans autre interruption que celle qui est necessaire pour s'en délasser, passent leur vie dans cet état de gemissement; sans lequel selon St. Augustin on ne peut prétendre à la joye des Citoyens de Jerusalem.

Il

Il eſt vrai que l'ennui & le dégoût ne laiſſent pas de les trouver au milieu de leurs plaiſirs; mais ce dégoût ne vient pas de ce qu'ils deſirent des biens d'une autre nature. C'eſt un dégoût qui naît de la grandeur de leur cupidité; & non pas de ſa foibleſſe. Il vient de ce qu'ils ne ſont pas encore contens des plaiſirs, dont ils joüiſſent, & qu'ils en voudroient encore de plus grands. C'eſt un dégoût qui vient de l'ardeur avec laquelle ils deſirent les biens de la terre, & non du deſir ni de l'idée des biens du Ciel, auſquels ils ne penſent point.

Ce gemiſſement dont nous parlons, n'eſt pas un dégoût de certains plaiſirs. C'eſt un dégoût de tous les plaiſirs. Il n'enferme pas un mépris de certains honneurs & de certaines grandeurs du monde, mais un mépris de tous les honneurs & de toutes les grandeurs du monde. C'eſt un dégoût général qui fait qu'on ſe croit miſerable, parce qu'on eſt ſeparé de Dieu, parce qu'on eſt hors de ſon païs; parce qu'on eſt ſujet au peché, parce qu'on eſt dans le danger de perdre à tout moment le bonheur auquel on aſpire. Qu'eſt-ce qui afflige le cœur d'un Chrêtien, dit Saint Auguſtin. C'eſt de ce qu'il n'eſt pas avec Jeſus-Chriſt, c'eſt de ce qu'il eſt encore hors de ſon Païs.

C'eſt ce qui fait dire à ce Saint Docteur que la vie preſente eſt une *continuelle afflic-*

tion pour les gens de bien. Si vous vous y regardez, dit-il, *comme étranger, ou vous n'aimez guere vôtre patrie, où il faut que vous y soyez affligé. Car qui ne s'affligeroit de n'être pas avec celui qu'il desire? D'où vient donc que vous ne ressentez point cette affliction: c'est que vous n'avez point d'amour; aimez l'autre vie & vous trouverez de l'amertume dans celle-ci, de quelque prosperité qu'elle vous flatte, de*
In Ps. 131. *quelques delices qu'elle soit remplie.* Ama alteram *vitam & videbis quia ista vita tribulatio est, quacumque prosperitate fulgeat, quibuscunque deliciis abundat atque circumfloreat.*

Il est vrai que cette affliction & ce gemissement n'exclut pas toute sorte d'attache aux choses du monde; mais il enferme neanmoins une telle preferance de la vie éternelle à la vie temporelle, quelque heureuse qu'on se la puisse imaginer, que l'on regarde comme le plus grand des malheurs de joüir pour jamais de tous les biens de la terre, & d'être éternellement privé de Dieu.

Mais peut-être que l'on trouvera plus facilement ce gemissement & ce desir dans les pauvres que dans les riches, & parmi les miseres & les travaux de la vie, que parmi les plaisirs & les divertissemens. L'on auroit sans doute sujet de le croire, s'il suffisoit de trouver des gemissemens & des larmes; car on en trouve en abondance dans le monde, comme on y trouve des miseres en

en abondance. Mais il ne suffit pas pour cala de gemir & de pleurer. Il faut gemir & pleurer, non de ce qu'on est privé des biens & des plaisirs de la terre, mais de ce que l'on est separé de ceux du Ciel. La cupidité a ses larmes aussi bien que la charité, & *il y en a beaucoup*, dit Saint Augustin, *que versent des larmes de Babilone, parce qu'ils ne connoissent que les joyes de Babilone.* Multi *flent fletu Babilonico, quia gaudent gaudio Babilonis.* *Aug. in Ps. 136.*

Il s'en trouve beaucoup, dit ce même « Saint, qui gemissent sous le poids des « afflictions de la terre, ou parce qu'ils « ont perdu leur bien, ou parce qu'ils sont « accablez de maladies, ou parce qu'ils « sont reduits à la prison & aux chaînes, « ou parce qu'ils ont fait naufrage, ou « parce qu'ils ont succombé sous les artifi- « ces de leurs ennemis: Mais ils ne gemis- « sent pas en colombes, parce que ce n'est « point l'amour de Dieu, ni le Saint Esprit « qui les fait gemir. C'est pourquoi vous « voyez que lorsque ces personnes sont dé- « livrées de ces afflictions, ils jettent de « grand cris, & font voir par leurs trans- « ports qu'ils étoient des corbeaux & non « des colombes. « *Aug. tr. 6. in Joan. in Ps. 48.*

Dieu ne distingue point les pauvres & les riches par les biens exterieurs, il les distingue par les desirs. C'est par leur cœur, dit Saint Augustin, qu'il les examine, non

par

In Ps. 51. par leurs coffres ou par leurs maisons. *Divites & pauperes in corde interrogat Deus, non in arca & domo. Que vous sert-il*, dit-il encore, *de ce que vous êtes vuides des biens de la terre, si vous brûlez du desir d'en avoir ?* Quid *tibi prodest quod eges facultate, si ardes cupiditate ?* Il fait le même discernement des gemissemens & des larmes, & il met au rang de ceux qui ont leur consolation sur la terre, ceux qui pleurent & qui gemissent de ne l'avoir pas; ceux qui ont soif non de la justice, mais des biens du monde, & qui ne haïssent la vie que parce qu'il ne leur est pas permis d'en joüir comme ils voudroient.

Et c'est ce qui donne lieu de conclure que ce gemissement n'est guere moins rare parmi les pauvres & les miserables, que parmi les riches & les heureux ; parce que si l'on y voit plus de miseres, on n'y voit pas moins de cupidité, qu'ils ne pensent guere davantage à l'autre vie, & qu'ils ne sont pas moins remplis du desir des biens de la vie presente.

Si l'on veut sçavoir s'il y a bien des gens qui desirent sincerement la vie éternelle, il ne faut qu'examiner s'il y en a beaucoup dont l'on puisse dire qu'ils ont leur tresor dans le Ciel, puisque selon l'Evangile, le cœur de l'homme est où est son tresor. Or il est certain, selon le même Evangile, que l'on n'a son tresor dans le Ciel que lorsque

que l'on thesaurize pour le Ciel & non pour la terre, c'est-à-dire que lorsqu'on y fait amas de bonnes œuvres que l'on envoye devant soi pour s'en nourrir dans l'eternité, & lorsque l'on y transporte ce que l'on peut de ses biens, comme font ceux qui veulent s'établir en quelque autre Païs, en quittant le leur. C'est par là qu'on peut reconnoître quel est le lieu que nous regardons comme nôtre patrie, ou plûtôt c'est ce qui fait voir qu'il y en a peu qui regardent le Ciel comme leur patrie, puisqu'il y en a peu qui y transportent leur bien, & qui s'y fassent un tresor de bonnes œuvres, & que l'on voit au contraire que tous les soins & toutes les actions du commun du monde, ne tendent qu'à la terre, & ne sont que pour la terre.

Desirer la vie éternelle, c'est desirer la justice, c'est en être alteré. Car la vie éternelle consistera dans la possession de la parfaite justice. Or je ne sçai si en considerant la vie du commun du monde, & en voyant combien on est peu touché de ses fautes, combien on a peu de soin de les eviter, combien on songe peu à s'avancer dans la pieté, on peut croire qu'il y en ait beaucoup qui soient dans cette faim, & ce desir de la justice.

Tout cela fait voir que nous n'avons point de plus grand interêt que de faire naître en nous ce desir de la felicité du Ciel, & ce

ge-

gemissement de nôtre exil si nous ne les avons pas, & de les nourrir si nous les avons. Mais comme ces sentimens ont deux regards; l'un vers la vie presente, qui est un regard de mépris & d'aversion; l'autre vers la vie du Ciel, qui est un regard d'amour & de desir; il est clair que pour les exciter, il est utile de bien connoître les miseres de la vie presente, & les biens incomprehensibles de la vie du Ciel, & c'est ce que nous tâcherons de representer dans la suite de ce Livre.

Chapitre V.

Des misêres exterieures de cette vie.

Le comble de la misere, dit Saint Augustin, c'est d'être miserable & de *L. 1. Conf. c. 13.* n'être point touché de sa misere. *Quid miserius misero non miserante seipsum?* Cependant ce comble de misere fait l'état commun des hommes, & rien presque ne leur convient plus généralement que d'être tout ensemble accablez de maux, & insensibles à ces maux qui les accablent.

Cette insensibilité ne vient point en eux, du mépris qu'ils fassent des miseres de la vie: elle vient de leur aveuglement, & de l'emportement de leurs passions. Car voici de quelle maniere ils se procurent le repos, dont

dont ils ſemblent quelquefois joüir. Premierement à l'égard des maux paſſez ils n'y ſongent plus. Ils comptent pour peu de choſe tous les maux futurs, & ſans toutes ces belles raiſons que les Philoſophes ont tâché de leur fournir; ils ſe délivrent de la crainte qu'ils en pourront avoir, ou par des eſperances témeraires, ou ſimplement en n'y penſant point.

Ils ne connoiſſent point du tout la plus grande partie de leurs maux ſpirituels, & ils font peu de reflexion ſur ceux qu'ils connoiſſent. Leur amour propre éloigne de leur vûë la plûpart des objets qui pourroient faire impreſſion ſur leur eſprit. Et par ce moyen ils deviennent capables de joüir de quelques-uns des objets de leurs paſſions qu'ils ne voyent qu'à demi, & dont ils ne conſiderent point les funeſtes ſuites: & c'eſt là ce qu'on appelle repos & joye dans le monde.

Avec tous ces miſerables ſoulagemens que leur aveuglement ou leurs paſſions leur procurent, ils ne laiſſent pas d'être ſouvent accablez de triſteſſe & de chagrin, parce qu'il y a une infinité de maux dans la vie qu'ils ne ſçauroient s'empécher de voir & de ſentir; mais il y a cette difference, entre leurs biens & leurs maux, que leurs biens ne leur paroiſſent tels que par l'erreur de leur imagination, & que leurs maux ont d'ordinaire beaucoup plus de realité qu'ils n'en connoiſſent.

Si cette ignorance où ils sont de la plûpart de leurs miseres, n'avoit point de mauvais effets, peut-être seroit-on tenté de la regarder comme une espece de bien, mais il s'en faut beaucoup que cela ne soit. Cette fausse idée qu'ils ont des biens & des maux de cette vie entretient leurs attaches, nourrit leurs passions, & les empêche de penser à eux. Et ainsi rien n'est plus important que de les en bien détromper, & de les porter à ne se pas dissimuler les miseres réelles & effectives de la vie humaine.

Ce seroit un discours infini que de vouloir representer ici toutes ces miseres, il faut se contenter d'en tracer une image racourcie. Nous l'emprunterons principalement de saint Augustin, qui ayant été fort occupé de cet objet, en a fait diverses peintures dans ses ouvrages.

Il la commence d'ordinaire par l'état des enfans. Regardez, dit-il, les enfans, & considerez de combien de maux ils sont accablez. Parmi combien de vanitez, d'erreurs, & de terreurs ils croissent en âge. *Intuere parvulos quos & quanta mala patiuntur, in quibus vanitatibus, erroribus, terroribus crescant.* Quoi-que l'on se soit accoûtumé de regarder leur état sans horreur, parce qu'on suppose qu'ils en sortiront, il est pourtant tel qu'il n'y a point d'homme sage qui n'aimât mieux mourir que d'être réduit à la foiblesse, à l'ignorance, à l'imbecilité d'esprit & de corps que l'on voit dans les enfans.

Contra Julian. l. 4. c. ult.

fans. Ainsi nous commençons tous la vie par un état que nous jugeons pire que la mort, & cet état si miserable fait une partie considerable de nôtre vie. *De Civit. Dei l. 21. c. 14.*

Il est vrai que la raison se dévelopant peu à peu, l'on sort de quelques-unes des foiblesses de l'enfance par le moyen de l'instruction. Mais cela, dit saint Augustin, ne se fait pas sans beaucoup de peines & de douleurs. Combien faut-il de menaces & de châtimens pour retenir les enfans dans le devoir, & les former à quelque chose d'utile? & combien peu avec tout cela réüssit-on à l'égard du plus grand nombre? Le torrent de la corruption naturelle n'en emporte-t'il pas la plûpart, & l'obscurcissement de l'esprit n'en empêche-t'il pas une grande partie des autres de comprendre ce qu'on leur voudroit montrer. C'est une misere que de demeurer dans l'ignorance & dans la brutalité que l'on tire de sa naissance, & c'est une autre misere que d'en sortir par des moyens si laborieux & si penibles. *De Civit. Dei l. 22. c. 22.*

Le seul avantage des enfans est d'être malheureux sans le sçavoir, & sans discerner leurs maux, si cela se peut nommer avantage; & cela même leur est ôté par l'accroissement de l'âge, qui leur donnant un sentiment plus distinct & plus net de leurs inclinations, les rend aussi plus miserables; parce qu'ils sont toûjours privez de la plus grande partie de ce qu'ils desirent.

On voudroit ne point mourir, n'avoir aucune

cune peine de corps & d'esprit, n'être point trompé; *non mori, non offendi, non falli*, cependant on est exposé à toute heure à la mort, aux douleurs & aux erreurs.

De Civit. l. 22. c. 22. Qui peut, dit saint Augustin, je ne dis pas exprimer, mais comprendre toutes les miseres ausquelles les hommes sont sujets, „ & qui sont des suites de leur miserable „ condition: Quelle apprehension & quel- „ le douleur ne causent point la mort des „ proches, la perte des biens, les juge- „ mens injustes, les superchéries des hom- „ mes, les faux soupçons, les violences „ ausquelles on est exposé, comme les „ brigandages, la captivité, les fers, la „ prison, l'exil, les tortures, la mutila- „ tion des membres, les infamies, & les „ brutalitez, & mille autres choses horri- „ bles qui arrivent souvent? Qui se peut „ assurer sur son innocence d'être à cou- „ vert des insultes des demons, puisque „ quelquefois ils tourmentent si cruelle- „ ment des enfans nouvellement baptisez, „ Dieu qui le permet ainsi, nous apprenant „ par là à déplorer la misere de cette vie, & „ à desirer la felicité de l'autre? Que dirai- „ je des maladies qui sont en si grand nom- „ bre, que mêmes les Livres des Medecins „ ne les contiennent pas toutes? la plûpart „ des remedes qu'on employe pour les „ guerir ne font-ce pas autant de tour- „ mens, en sorte qu'un homme ne se peut „ délivrer d'une douleur que par une au- „ tre?

L'état

L'état même ordinaire des hommes " *Aug. in*
n'est rien qu'une continuelle maladie qui " *Ps. 84.*
a besoin d'être arrêtée par des remedes, "
& ces remedes sont d'autres especes de "
maladies ausquelles il faut ensuite reme- "
dier. La faim & la soif nous feroient "
mourir, si l'on n'y remedioit par les ali- "
mens & par les breuvages. On se lasse en "
demeurant debout, & on se délasse en "
prenant un siege, mais ce remede de la "
lassitude commence bien-tôt de nous las- "
ser; & l'on ne sçauroit demeurer long- "
tems assis. On se lasse en veillant, en de- "
meurant debout, en marchant, en étant "
assis, en mangeant, & de quelque côté "
que l'on se tourne pour se délasser, on y "
trouve la lassitude & la peine. *Quidquid no-* "
bis providerimus ad refectionem, illic rur- "
sus invenimus defectionem.

Il est vrai que tous ces maux peuvent ser-
vir d'exercices de vertu, mais si la vertu en
peut bien user, & si elle aime à les souffrir,
elle n'aime pas neanmoins les maux qu'elle
souffre, & elle ne doit pas même les aimer.
Car ce n'est pas-là l'état naturel de l'hom-
me. C'est une suitte de son peché: & comme
il faut souhaiter la destruction du peché, il
faut aussi souhaitter celle de ses suites. C'est
un état de guerre & de combat qui ne nous
permet pas de jouir d'aucune paix. Cepen-
dant il est juste de tendre à cette paix que le
peché a troublée. L'état de guerre ne peut
être ni naturel ni éternel. Car tout tend à la
paix.

paix. En un mot il eſt legitime & conforme à l'ordre de Dieu, & à la loi éternelle de deſirer de joüir de lui ſans aucune peine, & ſans aucun trouble de corps ni d'eſprit, puiſque c'eſt à quoi il a deſtiné l'homme, & qu'il ne peut être que miſerable hors de cet ordre, dans lequel & pour lequel il a été créé.

Chapitre VI.

Images des miſeres interieures de l'homme en cette vie.

Tous les maux exterieurs auſquels l'homme eſt continuellement en butte dans ce monde, ne ſont qu'une bien petite partie des miſeres de la vie preſente. Et celles qui affligent ſon eſprit, doivent avoir infiniment plus de force pour la lui faire haïr. Quand il n'y auroit que cette horrible incertitude de la grace ou de la haine de Dieu, de nôtre ſalut ou de nôtre perte, où il faut que nous la paſſions toute entiere ; ne devroit-elle pas ſuffire pour la remplir d'amertume. Car quel criminel s'eſt jamais plû dans une priſon, dans laquelle il fût renfermé pour y attendre un jugement qui dût decider de ſa mort ou de ſa vie?

Que ſi nous ouvrons les yeux aux dangers continuels où nous ſommes de nos perdre, aux precipices qui nous environnent, aux pie-

pieges, dont nôtre chemin est tout rempli, à la malice, à la force, & aux artifices de nôtre ennemi, à nôtre foiblesse & à nôtre peu de lumiere; ne faut-il pas être stupide non seulement pour se croire heureux en cét état, mais pour ne s'y pas estimer trés-malheureux?

Il est vrai que la grace & la lumiere de Dieu peut nous garentir de tous ces dangers, & soûtenir nôtre foiblesse contre des ennemis si redoutables; mais helas que faisons-nous pour la meriter? Quelles sont nos " prieres qui la doivent attirer? Quel poids " & quelle pesanteur n'éprouve point nôtre " ame, quand elle veut s'élever à Dieu. „ Combien ce corps mortel & corrompu lui " cause-t'il d'embarras & d'obstacles qui " la rappellent à la terre & la détournent de " Dieu? Quelle foule innombrable de " phantômes & de tentations ne la viennent-ils point troubler? Et ne sent-elle pas " en elle-même comme une multitude de " vers qui la rongent & qui naissent du " fond de sa corruption?" *Aug. in Ps. 102.*

Quelle misere de n'être Maître ni de son esprit ni de son cœur, & de voir l'un occupé de mille pensées ridicules & dereglées, & l'autre agité d'une infinité de mauvais desirs & de sentimens corrompus, sans pouvoir arrêter cette malheureuse fecondité! d'être obligé de vivre avec cette foule d'ennemis interieurs, d'être toûjours aux mains avec eux, sans pouvoir jamais les exterminer?

Il ne faut rien autre chose pour se perdre que de se livrer à eux & de cesser de les combatre, & l'on ne s'en peut garentir que par une resistance continuelle. Il faut veiller
„ continuellement, dit saint Augustin, de
De Civit Dei l. 22. c. 23. „ crainte qu'une fausse apparence ne nous
„ trompe, qu'un discours artificieux ne
„ nous surprenne; que quelque erreur ne
„ s'empare de nôtre esprit: que nous ne
„ prenions un bien pour un mal, ou un
„ mal pour un bien: que la crainte ne nous
„ detourne de faire ce qu'il faut: que la
„ passion ne nous precipite à faire ce qu'il
„ ne faut pas: que le Soleil ne se couche sur
„ nôtre colere: que la haine ne nous porte
„ à rendre le mal pour le mal: qu'une tri-
„ stesse excessive ou déraisonnable ne nous
„ accable: que nous ne soyons méconnois-
„ sans d'un bienfait reçu: que les médi-
„ sances ne nous troublent: que nous ne
„ fassions quelques jugemens temeraires:
„ que ceux qu'on fait de nous ne nous ab-
„ battent: que le peché ne regne en nôtre
„ corps mortel en nous portant à seconder
„ ses desirs: que nous ne fassions servir nos
„ membres d'instrumens d'iniquité pour
„ le peché: que nôtre œil ne suive ses ap-
„ petits déreglez: qu'un desir de vengean-
„ ce ne nous emporte: que nous n'arrêtions
„ nos regards ni nos pensées sur des objets
„ illegitimes: que nous ne prenions plaisir
„ à oüir quelque parole outrageuse ou des-
„ honnête: que dans cette guerre si peni-
„ ble

ble & si pleine de dangers nous ne nous " promettions la victoire de nos propres " forces, ou nous ne nous l'attribuions, " au lieu de l'attribuer à la grace de celui " dont l'Apôtre dit: Graces soient renduës " à Dieu qui nous donne la victoire par " Nôtre Seigneur *Jesus-Christ.*

Qui peut nier que ce ne soit une trés-grande misere que d'être ainsi divisé & déchiré au dedans de soi, & d'être obligé à ce combat continuel. *L'esprit porte en haut*, dit le même saint Augustin: *le poids de la chair nous repousse en bas. Ainsi dans ces deux differens efforts, dont l'un nous éleve, l'autre nous abaisse, il y a une guerre continuelle dans nous, mais cette guerre est proprement l'affliction & la misere de cette vie.* Spiritus Sursum *vocat, pondus carnis deorsum revocat.* Inter duos *conatus suspensiones & ponderis, colluctatio quædam est, & ipsa colluctatio pressura nostra est.* *In Ps. 87.*

Voilà quelle est la condition de nôtre vie: mais combien cette vie est-elle penible? Combien y reçoit-on de playes, & visibles & invisibles? Combien a-t'on sujet d'en craindre l'évenement, puisqu'il ne faut souvent qu'une seule vûë & un seul consentement pour nous perdre?

On ne peut pas même regarder avec seureté les graces que l'on a receuës de Dieu, & les bonnes œuvres qu'elles nous ont fait faire. On les gâte, on les soüille, on les perd souvent en y arrêtant ses yeux, aussi

bien qu'en les exposant à ceux des autres. Et quelque affligeant que soit pour nous le spectacle de nos maux & de nos défauts, il est encore moins à craindre que celui de nos biens & de nos vertus.

Que si en détournant un peu nôtre esprit de nos miseres interieures, nous pretendons nous consoler par le commerce des creatures & par la vûë de ce qui se passe dans le monde, nous n'y trouverons encore que des sujets de haïr la vie. Car qu'y découvre-t'on autre chose qu'interêt, qu'injustice, que passions violentes & déraisonnables, qu'oppression de la verité & de la justice, qu'aveuglement, qu'erreurs, que preventions, qu'artifices, que déguisemens, que vanité? Où est-ce que la raison est écoutée? Où se conduit-on même par ses veritables interêts?

Non seulement, comme dit le Prophete, *il n'y a point de verité, de misericorde & de science de Dieu sur la terre*, c'est-à-dire dans le siecle? Mais le petit nombre de gens de bien qui ont la misericorde, la verité & la justice dans le cœur, ne sçavent comment les pratiquer à l'égard des gens du monde. On ne sçait comment on les doit prendre, ni ce qu'on leur doit dire. Il faut craindre de les irriter & de leur nuire au lieu de leur servir, il faut craindre aussi de manquer à la charité qu'on leur doit. Cette double crainte tient l'esprit dans une agitation & une incertitude con-

continuelle, & quelques précautions qu'on apporte, on ne ſçauroit ſouvent éviter de ſe voir engagé avec eux en de fâcheuſes conteſtations.

Qu'il eſt difficile, mes freres, dit « ſaint Auguſtin, d'être bien avec tout « le monde, & de n'entrer en conteſta- « tion avec perſonne. Dieu nous appelle à « la concorde : il nous commande d'en- « tretenir la paix entre nous. C'eſt le but « que nous devons avoir, & nous devons « faire tous nos efforts pour parvenir à la « paix parfaite. Cependant il arrive ſou- « vent que l'on entre en conteſtation avec « ceux que l'on veut ſervir. Un homme « eſt dans l'erreur, vous deſirez de le rame- « ner à la voye de la vie, il vous reſiſte « avec un eſprit d'aigreur. C'eſt ainſi que « les payens & les heretiques reſiſtent à « ceux qui combattent les erreurs & les « Doctrines des demons, auſquelles ils « ſont attachez. Un mauvais Catholique « ne veut pas bien vivre, & vous êtes « obligé de le reprendre, quoi qu'il ſoit « dans le ſein de l'Egliſe. Quelles pei- « nes n'a-t'on point à chercher des voyes « de le corriger, afin d'en pouvoir ren- « dre un compte favorable à nôtre Maî- « tre commun ? Combien voit-on naî- « tre ainſi de toutes parts des ſujets de con- « teſtations & de diſputes ? Il arrive « donc ſouvent qu'étant accablé d'ennui, «

In Joan. tr. 55.

„ on dit en soi-même, qu'ay-je affaire de
„ souffrir tant de contradictions de la part
„ de ceux qui rendent le mal pour le
„ bien ? Je veux procurer leur salut, &
„ ils veulent se perdre. Je consume ma
„ vie à contester, je n'ai point de paix,
„ & je ne fais autre chose que de me fai-
„ re des ennemis de ceux qui devroient
„ avoir de l'affection pour moi, s'ils consi-
„ deroient celle que j'ai pour eux. A quoi
„ bon demeurer toûjours dans ces embar-
„ ras & dans ces souffrances? Ne vaut-il pas
„ mieux ne s'occuper que de soi, se separer
„ de tout, & se contenter de prier Dieu.
„ Mais renfermez-vous en vous-même
„ tant que vous voudrez, si vous avez
„ commencé de suivre Dieu, vous y trou-
„ verez de la contradiction, & quelle con-
„ tradiction ? C'est que la chair convoi-
„ te contre l'esprit, & l'esprit contre la
„ chair.

Lettre de M de S Cyran tome 1. let. 56 Voyez tome 2. lettre 1.

S'il est difficile de servir les hommes, il ne l'est pas moins de se défendre d'eux. Car il n'y a rien dans le monde qui ne soit contagieux, & ses maximes, son esprit, ses passions, se communiquent insensiblement à ceux qui y vivent. Ainsi on se trouve sans y penser couvert de sa poussiere, & l'obscurité qu'elle cause nous fait perdre de vûë la verité.

La seule vûë d'une personne toute mondaine imprime je ne sçai quoi de mauvais dans l'ame même d'un homme de bien. Car il

il y a encore un air caché dans l'esprit de tous les méchans qui se communique plus insensiblement aux ames qui ont quelque commerce avec eux, que l'air des corps infectez de peste ne se communique à ceux qui s'en approchent.

Ceux qui ont bien connu le monde, nous le representent comme un grand feu, ou plûtôt comme une source de feux formez par la triple concupiscence qui y regne, dont les flames se répandant de toutes parts, envelopent les ames par les tourbillons de feu qui en sortent. Ces tourbillons entrent par les yeux & par les oreilles dans la substance de l'ame, & lui font perdre la vie de l'esprit, en lui laissant celle du corps: & ils y entrent en diverses manieres, sélon les diverses passions qu'ils excitent dans le cœur. Quelquefois ils l'empoisonnent par une douceur mortelle, quelquefois ils l'abattent par une timidité criminelle, quelquefois ils l'aigrissent par la haine & par la colere. Car tout est dangereux dans le monde; son amitié aussi bien que sa haine, ses caresses aussi-bien que ses persecutions. Tout cela sert de tentation à l'ame, & souvent d'occasion de scandale & de chute.

Si ce monde dans lequel le demon regne, étoit separé par quelques marques sensibles de celui où il ne regne pas, peut-être qu'on pourroit prendre quelques mesures pour s'y conduire sûrement. Mais il n'en est pas

ainſi. Tout eſt couvert de tenebres en cette vie. Les bons & les méchans n'y ſont pas ſeulement mélez, mais confondus. Ils ne ſont ſouvent diſtinguez que par le fond du cœur qui ne ſe voit point, & dont il n'eſt pas permis de juger. Ainſi en penſant ſe lier à des gens de bien & trouver en eux de veritables amis, on ſe trouve ſouvent uni avec des méchans, des envieux, & de veritables ennemis.

Il n'eſt pas beſoin pour être tels, qu'ils faſſent paroître des paſſions aigres & malignes contre nous, il ſuffit qu'ils ayent des intentions contraires aux nôtres. *Aug. in pſ. 6.* „ Qui peut douter, dit Saint Auguſtin, „ qu'ils ne ſoient nos ennemis, puiſ- „ qu'ils ont deſſein de nous rendre com- „ pagnons de leurs ſupplices, & c'eſt une „ grande choſe, ajoûte-t-il, d'être tous „ les jours frappé de leurs diſcours, & „ de ne ſe pas écarter de la voye de „ Dieu. Car ſouvent l'ame voulant aller „ à Dieu eſt ſaiſie de crainte & chancel- „ le dans ſon chemin. Elle n'oſe accom- „ plir ſes bons deſirs, de crainte de cho- „ quer ceux avec qui elle vit, qui aiment „ & qui recherchent les biens paſſagers & „ periſſables. *Et magnum eſt inter eorum verba verſari quotide, & non excidere de itinere præceptorum Dei: ſæpe enim mens nitens pergere in Deum, concuſſa in ipſo itinere trepidat, & plerumque propterea non implet bonum propoſitum, ne offendat eos cum quibus vivit,*

alia

alia bona peritura & transeuntea diligentes.

Il faut demeurer d'accord neanmoins qu'il y a quelque consolation dans la liaison que l'on peut avoir avec des gens de bien, & c'étoit la seule que Saint Augustin trouvoit dans la vie. Mais de combien d'amertumes cette consolation est-elle mélée ? Lors même que nous avons le plus de sujet d'être satisfait d'eux, ils ne font souvent que nous rendre plus miserables, parce que nous prenons part à tous leurs maux. Ainsi l'amitié humaine n'est par elle-même qu'une extension de nos miseres, parce qu'elle nous y expose, non seulement en nôtre propre personne, mais aussi en celle de nos amis. C'est une multiplication de craintes, de tristesses, de chagrins. Mais ce qu'il y a de plus penible, est que comme ceux avec qui on contracte ces liaisons, sont des hommes, on y est souvent trompé, & on découvre souvent en eux dans la suite des défauts incommodes, ausquels on ne s'étoit point attendu. Quelque precaution qu'on apporte pour ne les pas choquer, on les voit souvent se refroidir envers nous sur des soupçons, sur des rapports, sur des imaginations sans fondement. Ils se lassent quelquefois de nous par une pure inconstance, ou par de nouvelles passions ausquelles ils s'engagent. Si l'on est reservé envers eux, ils s'en plaignent ; si l'on s'ouvre trop, ils en abusent. Il

leur suffit souvent pour concevoir de l'aversion de nous, de croire que nous ne les estimons pas assez. Ainsi aprés plusieurs années d'une étroite familiarité, on se trouve souvent moins unis que si l'on ne s'étoit jamais vûs. Et il y a peu de liaisons parmi les hommes qui ne se terminent par là, & qui ne se reduisent à la fin à de simples civilitez, sans aucune veritable union.

Où trouve t on des gens qui s'interessent serieusement à nôtre bien & à nôtre salut, qui entrent dans nos besoins spirituels & temporels; qui songent à prevenir ce qui nous peut nuire, & à nous soûtenir dans nos foiblesses? Chacun songe à soi dans le monde, & est presque entierement separé des autres. On ne voit presque nulle part aucune veritable union, & l'on n'apperçoit que trop parmi les Chrêtiens l'accomplissement de la menace que Jeremie faisoit aux Juifs, *que tout frere dresseroit des pieges à son frere, & que tout ami useroit de*
Jer. 9. 4. *déguisement & d'artifice*: Quia omnis *frater supplantas supplantabit, & omnis amicus fraudulenter incedet*, & qu'il rendroit Jerusalem
Jer. 9. 11. comme des monceaux de sable, *& dabo Jerusalem in acervos arenæ*. Car l'Eglise en effet n'est presque plus composée que de monceaux de sable, c'est-à-dire, de membres secs qui ne sont point unis entr'eux, par l'union interieure de l'esprit de Dieu, mais par un assemblage exterieur qui forme une

une eſpece de ſocieté qui s'entretient peu, & qui eſt prête de ſe deſunir au moindre ſoufle.

Ce qui eſt plus étrange, eſt que cette deſunion n'a pas ſeulement lieu dans la grande ſocieté de l'Egliſe, à cauſe des méchans qui la rempliſſent; mais qu'on la remarque preſque dans toutes les ſocietez particulieres, & même dans celles des plus gens de bien. Tout y eſt plein de diviſions interieures d'eſprits & de ſentimens, & la paix exterieure ne s'y conſerve, que parce que chacun ſe cache, ſe ménage, & diſſimule aux autres ce qu'il penſe.

Enfin quand on auroit trouvé des amis exempts de tous ces défauts, on doit toûjours craindre qu'ils ne changent, dit Saint Auguſtin, comme on le doit craindre pour ſoi-même. Ainſi comme la malice des méchans eſt un ſujet continuel de douleur, l'incertitude de la perſeverance des bons eſt un ſujet continuel d'inquietude. Qui s'étonnera aprés cela que Saint Auguſtin ſoûtienne que les gens de bien ſont toûjours affligez dans cette vie, & qu'il n'y a qu'à marcher dans la voye de Dieu pour être perſecuté; *Ambulet per viam anguſtam & incipiat pie vivere in Chriſto, & neceſſe eſt ut perſecutionem patiatur*; puis qu'étant affligez comme ils ſont des deſordres & des ſcandales du monde, & de l'inſtabilité des gens de bien, ces ſortes de perſecutions ne leur ſçauroient jamais manquer.

Aug. in pſ. 85.

Il eſt vrai qu'il y en a peu qui reſſentent des peines de cette nature, & que les méchans qui ſont le plus grand nombre n'en ſont nullement touchez. Mais tant s'en faut qu'ils en ſoient plus heureux; c'eſt ce qui fait au contraire le comble de leur malheur. Car cette inſenſibilité vient de l'aveuglement de leur eſprit & de l'endurciſſement de leur cœur. Ils ſont tous couverts de playes horribles & mortelles. Ils ſont privez de tous les vrais biens. Ils ſont l'objet de la colere de Dieu. Ils ſont le joüet des demons qui les dominent, qui les remuent, qui les conduiſent en enfer, & ils n'en voyent & n'en ſentent rien.

Quand ils joüiroient avec cela de tous les biens de la terre, & qu'ils ſeroient exemts de tous les maux ordinaires de la vie, ils ne laiſſeroient pas d'être trés-malheureux, & leur fauſſe felicité ne devroit paſſer que
In ps. pour une veritable miſere. *Falſa felicitas*
85. *vera miſeria*, dit Saint Auguſtin. Mais ſouvent ils ne ſont pas même temporellement heureux. La juſtice de Dieu ne laiſſe pas de ſe faire ſentir à eux & de troubler leurs miſerables plaiſirs. Le monde a ſes amertumes pour eux auſſi bien que pour les gens de bien. Ils ne ſont pas plus exemts que d'autres des pertes, des maladies & des autres accidens auſquels les hommes ſont expoſez, & ils y ſont d'autant plus ſenſibles, qu'ils aiment davantage les biens qui leur ſont ravis par ces accidens. Ce ſont de purs

maux

maux pour eux, parce qu'ils ne trouvent rien en eux qui les en console. Ils ne sçauroient alors ni sortir hors d'eux-mêmes, parce qu'ils n'y trouvent qu'affliction, ni rentrer dans eux-mêmes, parce qu'ils n'y trouvent rien de bon. *Non est quò exeat quia dura sunt, non est quò intret quia mala sunt.* *Aug. in Ps. 36.* Quand même ils n'auroient pas au dehors des causes d'affliction, leurs passions leur en font naître au dedans, qui ne leur permettent pas de joüir d'aucun repos veritable. Ainsi quoi qu'il soit vrai généralement de tous les hommes tant bons que mauvais, qu'il est impossible qu'ils soient dans cette vie exemts de crainte, de travail, de douleur & de danger, cela neanmoins est principalement vrai des méchans. Ils sont incapables de repos, de paix & de joye, & leur vie est d'autant plus miserable & d'autant plus à plaindre, qu'ils connoissent moins leur misere, qu'ils en sont moins touchez, *tantò magis flenda quantò minus fletur.*



Chapitre VII.

Premiere maniere de concevoir la felicité du Ciel, par l'exemption des maux de la vie presente.

La vûë des miseres de cette vie ne doit pas seulement nous en détacher & nous la faire haïr, elle nous doit aussi servir de degré pour nous élever à la connoissance de la vie du Ciel, puisque l'exemption de ces miseres fait une partie du bonheur que nous attendons. Et c'est pourquoi l'Ecriture nous la represente souvent sous cette idée. Elle nous fait considerer que nous y serons délivrez de la necessité de la mort, & de tous les sujets de larmes que nous avons en
Isaye 25. 8. ce monde : *Dieu*, dit Isaye, *precipitera la mort pour jamais, & le Seigneur Dieu sechera les larmes de tous les yeux, & il effacera de dessus la terre l'opprobre de son peuple. Car c'est le Seigneur qui a parlé* ; Elle nous promet une délivrance absoluë de tous nos ennemis, c'est-à-dire des démons, des méchans, de
Isaye 60. 8. nos passions, de nos pechez. *On n'entendra plus parler*, dit le même Prophete, *de violence dans vôtre terre, ni de destruction & d'oppression, le salut environnera vos murailles, & les loüanges retentiront à vos portes.* Elle nous fait esperer une exemption de toutes les necessitez qui naissent de nôtre mortali-

talité, & qui rendent nôtre ame pesante. *Ils n'auront plus*, dit-il, *ni faim ni soif, la chaleur & le Soleil ne les brûleront plus, parce que celui qui est plein de misericorde pour eux les conduira, & les menera boire aux sources des eaux. Vôtre soleil ne se couchera plus, & vôtre lune ne souffrira plus de diminution; parce que le Seigneur sera vôtre flambeau éternel, & que les jours de vos larmes seront finis.* *Isaye 49. 10.*

C'est sur ce modelle que St. Augustin en divers endroits de ses ouvrages, fait entrer l'exemption des miseres, & des necessitez de la vie presente dans le portrait de la Beatitude, dont il tâche d'imprimer l'amour & le desir aux Chrêtiens; nous n'aurons plus, dit-il, besoin de vêtemens dans « cette vie bienheureuse, puisque nous y « serons revêtus d'immortalité; la nour- « riture ne nous y manquera point, puis- « que nos ames y seront rassasiées de la pre- « sence de ce pain de vie, qui est descendu « du Ciel pour nôtre salut. Nous y aurons « dequoi desalterer nôtre soif, puisque « nous serons auprés de la fontaine de la « vie. Nous y serons à couvert de la cha- « leur, parce que nous trouverons nôtre « rafraîchissement sous les aîles de celui « qui nous a protegez & qui nous protege- « ra à jamais. Nous n'y souffrirons point « de froid, puisque nous y aurons un soleil « qui échauffera nos cœurs par la chaleur « de son amour. Nous n'y aurons point de « » lassi- *De Symb. ad Catech. l. 2. c. 12.*

„ lassitude, puisque nous aurons avec nous
„ celui qui est nôtre force. Il n'y aura point
„ là de trafic, point de servitude, point
„ d'ouvrages penibles & laborieux.

Tract. 30. in Joan. „ Pourquoi, dit-il ailleurs, l'homme
„ est-il renouvellé? C'est pour desirer les
„ choses celestes & éternelles, & pour soû-
„ pirer aprés cette divine patrie où l'on
„ joüit d'une pleine sûreté, où nous ne
„ perdrons plus d'amis; ou nous ne crain-
„ drons aucun ennemi; où l'on sera plein
„ de saintes affections, où l'on ne sera plus
„ dans l'indigence d'aucune chose, où per-
„ sonne ne naît, parce que personne n'y
„ meurt; où les biens ne reçoivent plus
„ d'accroissement, parce qu'ils n'y reçoi-
„ vent point de diminution; où l'on n'a
„ plus de faim ni de soif, mais où l'on est
„ rassasié de l'immortalité, & nourri de
„ la verité.

Aprés avoir representé dans le sermon qu'il a fait sur le Pseaume 84. qu'il n'y a point de paix dans le monde, qu'il faut que nous y soyons toûjours aux mains avec les démons, avec nos concupiscences, avec les tentations, avec les mauvaises pensées & les mauvais desirs, avec la faim & la soif, la lassitude, le sommeil; aprés avoir montré que les soulagemens des miseres qui viennent de nôtre mortalité, deviendront mortels par leur continuation, qu'il suffit pour mourir de continuer de manger, de jeûner, de demeurer assis, de marcher, de veil-

'eiller, de dormir, qu'ainsi nous ne pou-
'ons esperer de paix, que lors que la mort
'era engloutie par nôtre victoire qui nous fera
oüir d'un repos éternel, il s'écrie; O mes
'reres, nous serons dans une certaine vil- "
e, dont je ne voudrois jamais cesser de "
)arler, principalement quand les scan- "
lales s'augmentent. Qui ne desireroit "
:e lieu de paix dont aucun ami ne sortira "
amais, & où aucun ennemi ne pourra "
rouver d'entrée; où il n'y aura plus de "
:entateurs, plus de seditieux, plus de "
;ens qui divisent le peuple de Dieu, plus "
le ministres du diable qui fatiguent l'E- "
;lise de Dieu, puisque leur Prince mê- "
ne aura été jetté au feu éternel avec tous "
:eux qui suivent ses desseins, & qui ne se "
'eront pas separez de lui? Ce sera lors "
ju'il y aura une paix parfaite pour tous "
es enfans de Dieu, parce qu'ils s'entr'ai- "
neront tous parfaitement se voyant tous "
;emplis de Dieu; lorsque Dieu sera tout "
:n tous, qu'il sera le spectacle com- "
nun, la possession commune, la paix "
commune de tous ses élus, & qu'il nous " *In Ps.*
:iendra lui seul lieu de toutes choses. " 49.

C'est par la difference qu'il y a entre la
/ie de la terre & celle du Ciel, qu'il releve
:ncore celle-ci dans un autre lieu de ce mê-
me ouvrage. On fait, dit-il, de bonnes "
œuvres dans cette vie, en donnant du "
)ain à ceux qui en manquent, en rece- "
/ant en sa maison les étrangers, &c. "
Mais tout cela n'est-il pas mêlé de mise- "

,, re

„ re & d'affliction ? Car on ne ſçauroit
„ pratiquer la miſericorde, ſans qu'il y
„ ait des miſerables ; puis qu'il faut donc
„ des miſeres pour l'exercer, n'eſt-ce pas
„ un bonheur tout autre, d'être dans un
„ lieu où l'on ne nourrit plus perſonne,
„ parce que perſonne n'a beſoin de nourri-
„ ture, où l'on ne trouve plus d'étrangers
„ à loger en ſa maiſon, ni de nuds à revê-
„ tir, ni de malades à viſiter, ni de que-
„ relles à appaiſer : Où tout eſt parfait,
„ tout eſt Saint, tout eſt vrai, tout eſt
„ éternel, où la juſtice ſera nôtre pain, la
„ ſageſſe nôtre breuvage, l'immortalité
„ nôtre vêtement, où nous aurons le Ciel
„ pour nôtre maiſon éternelle, où la laſſi-
„ tude ne nous fera plus ſuccomber au ſom-
„ meil, où il n'y aura plus de mort, plus
„ de diviſions, mais où nous joüirons pour
„ jamais de la paix du repos, & de la joye
„ de la juſtice.

C'eſt ce qui lui fait conclure qu'il n'y a dans ce monde que pauvreté, que maladie, qu'infirmité, que foibleſſe, qu'imperfection, que neceſſitez, & que les veritables richeſſes, la veritable ſanté & la juſtice parfaite ne ſont que pour le Ciel.

In Pſ. 122. „ Ce ſera, dit-il, dans cette Sainte Cité
„ qu'il y aura de veritables richeſſes, par-
„ ce que rien ne nous y manquera, & nous
„ n'y aurons effectivement beſoin de rien.
„ Ce ſera là qu'il y aura une ſainteté parfai-
„ te, parce que la mort y ſera détruite, &
que

e ce corps corruptible y ſera revêtu «
ncorruptibilité. Ce ſera là qu'il y au- «
une vraye juſtice, parce que non ſeu- «
nent nous n'y pourrons faire aucune «
auvaiſe action, mais que nous ſerons «
ême incapables d'avoir aucune mau- «
iſe penſée. «

Si les Saints ſe propoſoient ces objets ſans aindre d'alterer la pureté de leur amour; ii eſt-ce qui doit faire difficulté de ſe les opoſer auſſi, & qui ne doit reconnoître ie c'eſt un grand défaut de nous entrete- r ſi peu de ces penſées, & de ſoûpirer ſi :u aprés cet état heureux & ſi different du ɔtre où nous joüirons d'une paix inaltera- e; où nous n'aurons plus d'ennemis à ɔmbattre; où nous ne ſerons troublez par icune tentation ni exterieure, ni interieu- :; où le corps ne ſe revoltera plus contre :ſprit; où l'ame ne ſera plus appeſantie ır le poids & par les inclinations de la iair; où nôtre eſprit ne ſera plus occupé : ſoins, ni d'inquietudes, ni de penſées aines & inutiles; où nôtre cœur ne ſera lus partagé & déchiré de tant de differents :ſirs; où il n'y aura plus de ſcandales, plus 'infidelitez, plus d'artifices, plus de ſoup- ons, où nous ne verrons plus toutes choſes ans ce nuage épais qui ne nous découvre u'une ombre confuſe de la verité; & enfin ù Dieu regnera abſolument ſur nous, : ſera l'objet perpetuel de nôtre connoiſ- ınce & de nôtre amour.

CHA-

Chapitre VIII.

Qu'il ne se faut pas former l'idée d'une Beatitude charnelle.

Quoi que les SS. Peres ayent approuvé que les Chrêtiens comprissent la délivrance des maux de la vie presente dans ce bonheur souverain qui nous est promis au Ciel, & qu'ils nous ayent donné eux-mêmes l'exemple de desirer cette paix parfaite qui ne sera troublée par aucune inquietude, ni par aucune douleur, & qui mettra l'ame dans une joye pleine & entiere, ils ont bien veu neanmoins qu'on pourroit abuser de ces paroles & en prendre occasion de s'en former l'idée d'une felicité toute charnelle, en ne se figurant point d'autres biens dans l'autre vie, que ceux dont on peut joüir en celle-ci, comme les richesses, les honneurs, les spectacles magnifiques, le repos des sens, & enfin les plaisirs qui naissent de l'amour propre.

C'est pourquoi ils ont eu soin de détruire ces fausses idées pour nous aider à en former de veritables.

„ Les hommes du monde, dit saint Augu-
In Ps. 86. „ stin, sont tous transportez par leurs diver-
„ tissemens & par leurs plaisirs. Cependant
„ le Seigneur nous avertit que les méchans
„ sont incapables de joye. C'est qu'il y a
„ une

une autre joye que l'œil n'a point vûë, que " l'oreille n'a point entenduë & que l'esprit " de l'homme n'a jamais conçuë. C'est la " joye de ceux qui demeurent en vous, ô " mon Dieu. Preparons-nous à cette autre " joye dont nous trouvons bien quelques " traces dans le monde, mais qui sont infi- " niment éloignées de la verité. Gardons " nous bien de nous proposer des plaisirs " semblables à ceux que l'on goûte sur la " terre; autrement toute la temperance, " par laquelle nous nous abstenons des plai- " sirs du monde, ne seroit qu'une espece " d'avarice. Il y a des gens qui ne jeûnent " que pour se preparer à faire meilleure " chere. C'est une grande chose que le jeû- " ne, il a pour fin de moderer la concupis- " cence; & cependant on s'en sert quelque- " fois pour la satisfaire. Si vous croyez " donc, mes freres, que dans cette partie, " où nous sommes appellez par la trompet- " te du Ciel, nous y devions avoir des plai- " sirs semblables à ceux de la terre, & que " nous ne nous en abstenions maintenant " que pour en joüir plus pleinement dans " l'autre vie, vous ressemblez à ceux qui " jeûnent pour se disposer à un festin, & " qui sont temperans par une plus gran- " de intemperance. Bannissez de vôtre es- " prit ces pensées basses & charnelles, " preparez vous à quelque chose d'ineffa- " ble, purifiez vôtre cœur de toutes les " affections terrestres & seculieres. Nous "

ver-

In Ps. 64. „ verrons un objet qui rendra heureux, & „ ce seul objet nous suffira.

„ Nous serons remplis des biens de vôtre „ maison, dit-il en un autre endroit. Mais „ quels sont les biens de cette maison? Nous „ imaginerons-nous, mes freres, un palais „ magnifique plein de toutes sortes de ri- „ chesses, de vases d'argent, d'Officiers, „ de chevaux, & nous y figurerons-nous „ des peintures, du marbre, des lambris, „ des colomnes, de riches appartemens? Il „ y a des gens qui aiment ces choses, mais „ elles appartiennent à Babylone. Retran- „ chez tous ces desirs, ô Citoyens de Jeru- „ salem, & si vous voulez retourner à vô- „ tre patrie, ne mettez pas vôtre joye dans „ vôtre exil, desirez la maison de Dieu, „ desirez les biens de cette maison, mais „ n'en desirez pas de semblables à ceux que „ vous avez pû voir, & que vous pouvez „ desirer pour vôtre maison de la terre, „ ou pour celle de vôtre voisin, ou de vô- „ tre ami. Le bien de la maison de Dieu „ n'est pas de cette nature...... *Nous serons* „ *remplis*, dit le Prophete, *des biens de vô-* „ *tre maison, vôtre temple est saint, il est admi-* „ *rable en justice.* Voilà les biens de cette „ maison. Il ne dit pas que ce temple soit „ admirable en colomnes, en marbre, en „ lambris; mais qu'il est admirable en ju- „ stice. Vous avez des yeux au dehors pour „ voir l'or & le marbre, mais l'œil par le- „ quel on voit la beauté de la justice est in- „ terieur. Il

Il ne faut donc pas se tromper soi-même, ni étendre la concupiscence jusques dans le Ciel, en y desirant la joüissance des biens de la concupiscence. Dieu sera seul le partage des élûs. Il sera seul leur felicité. Leur unique joye sera de le voir, de l'aimer, de lui être assujetti, de voir qu'il regne pleinement sur eux, de n'avoir rien en eux qui s'oppose à sa justice. Voilà ce qui fera l'essence de leur bonheur, ils ne considereront tout le reste que par rapport à ce bien essentiel.

Chapitre IX.

Explication plus étenduë de la Beatitude essentielle des Saints.

C'Est une chose étrange qu'on soit obligé de prouver aux hommes que la veuë & l'amour de Dieu sont capables de les rendre heureux. Car c'est comme leur vouloir prouver que la lumiere est capable de les éclairer, puisque Dieu étant essentiellement le bien souverain, produit par sa possession aussi necessairement le bonheur parfait, que la lumiere chasse necessairement les tenebres. Cependant il est vrai que si les Chrétiens n'ont pas besoin de raisons & de preuves, pour croire en general que leur

leur bonheur consiste à voir Dieu & à l'aimer, ils en ont besoin pour être touchez de cette verité. L'idée vive qu'ils ont des plaisirs des sens fait qu'ils sont si peu sensibles aux plaisirs spirituels, qu'ils ont peine à concevoir qu'on puisse être heureux par une veüe & par un amour qui n'auroient rien de sensible.

Il est donc utile de les aider en ce point, & de les conduire comme par degrez à la connoissance de la vraye felicité, & voici comme saint Augustin le fait ordinairement. Il y a peu de personnes entre ceux qui ont quelque amour pour la pieté, qui n'ayent été touchez quelquefois d'une affection sensible pour les personnes en qui ils ont veu de grandes & d'éminentes vertus. Et comme ce n'est pas le corps de ces personnes qu'ils aiment, ni leur esprit naturel, il est clair que ce qui leur plait en eux c'est la beauté de la justice, de la cha-
In Ps. 64. „ rité & de la vertu. Si la justice, dit S. Au-
„ gustin, n'avoit aucune beauté, comment
„ pourroit-on aimer un veillard juste & ver-
„ tueux? Que presente-t'il à nos yeux qui
„ leur puisse plaire? des membres courbés,
„ un front ridé, une foiblesse universelle?
„ Mais peut-être qu'étant incapable de
„ plaire aux yeux il a dequoi satisfaire les
„ oreilles? Par quelles paroles, par quel
„ chant le pourroit-il faire? Quand il auroit
„ eu de la voix étant jeune, l'âge la lui au-
„ roit ravie? à peine se peut-il faire enten-
dre,

dre, bien loin de pouvoir plaire en par- " lant; neanmoins si ce veillard est juste: " s'il ne desire rien du bien d'autrui: s'il " distribuë ses biens aux pauvres: s'il don- " ne de sages conseils: s'il a des sentimens " justes sur toutes choses: si sa foi est en- " tiere; & s'il est prêt de livrer son corps, " tout cassé qu'il est, pour la verité, com- " me ont fait plusieurs Martyrs dans cét " âge, nous ne laissons pas de l'aimer, & " comme nous ne découvrons en lui rien de " beau par les yeux de la chair, il en faut " conclure qu'il y a une certaine beauté de " la justice, qui se voit des yeux du cœur, " & que les hommes ont beaucoup aimée " dans les Martyrs, lors même que les bê- " tes déchiroient leurs membres; lors qu'ils " étoient tout couverts de sang; lors que " leurs entrailles étoient coupées par les " dents des bêtes farouches. Les yeux ne " voyoient rien qui ne leur fît horreur " Qu'est-ce donc qui faisoit aimer ces Mar- " tyrs dans cét état, sinon la beauté de la " justice qui demeuroit entiere dans ces " membres déchirez? "

Or si la justice peut être aimée, on peut avoir de la joye à la contempler. Car il y a du plaisir à voir & à connoître tout ce qu'on aime, & il y en a d'autant plus que l'amour est grand & que la connoissance est claire. Si la contemplation de la justice ne nous touche pas bien sensiblement dans cette vie, c'est que nous la connoissons peu,

& que nous ne l'aimons que foiblement. Mais il eſt aiſé de comprendre neanmoins qu'en augmentant cét amour & cette connoiſſance, le plaiſir de l'ame doit augmenter à proportion.

Or c'eſt proprement ce qui arrivera dans l'autre vie. Nous y verrons la juſtice même, non dans les ruiſſeaux, troubles & des images défigurées, mais dans ſa ſource même. Elle ſe manifeſtera à nous dans toute ſa beauté, dans toute ſa grandeur, dans toute ſa Majeſté.

Et comme cette juſtice eſt Dieu même, cette veuë excitera des tranſports & des raviſſemens d'amour & de joye ſi vifs & ſi ardens, que nul eſprit humain n'eſt capable d'en comprendre l'impetuoſité & la violence. Mais ce que l'on comprend, c'eſt que l'embrazement de cet amour qui eſt dans la poſſeſſion de ſon objet, doit produire par néceſſité dans l'ame une joye & un plaiſir ineffable, ou plûtôt qu'il eſt lui-même ce plaiſir & cette joye, puiſque la joye n'eſt autre choſe qu'un amour qui joüit de ce qu'il aime.

Il eſt clair auſſi par là que l'amour de Dieu qui fera la felicité des Saints, n'aura rien de mercenaire ni d'intereſſé, mais qu'il ſera parfaitement épuré de tout mélange d'amour propre; Car cét amour étant l'amour de la juſtice, il ne rapporte pas Dieu à l'homme, mais l'homme à Dieu. L'eſprit

des

des bienheureux sera tout penetré de la grandeur & de l'excellence infinie de Dieu, de la bassesse & du neant des creatures, de la justice des droits que Dieu a sur elles, qui les oblige de rapporter tout leur être & toutes leurs actions à sa gloire, & de l'effroyable injustice d'une creature qui se soustrait à son ordre, qui se retire de sa dépendance, & qui se fait la fin d'elle-même. Et ces lumieres dont ils seront tout remplis, étant jointes à l'amour ardent, cette justice qui leur prescrit ces devoirs, les porteront à s'aneantir continuellement devant la Majesté de Dieu, & à le preferer à eux-mêmes par un amour éternel, comme dit saint Augustin. Ils mettront leur bonheur dans l'assujettissement à ses volontez, & ils seront par là incapables de la moindre recherche de propre interêt.

Mais en ne se recherchant point eux-même, ils n'en seront pas moins heureux. La grandeur de Dieu, sa gloire & sa felicité feront leur joye, & Dieu se communiquant à eux avec une effusion ineffable, les unira si étroitement à son être, qu'ils seront comme plongez en lui, & qu'ils entreront en participation de ses grandeurs & de sa souveraine felicité.

Les esprits des hommes sont trop foibles dans cette vie pour comprendre la joye que produira dans les bienheureux la possession de Dieu. C'est pourquoi saint Paul ne l'ex-

1. *Cor.* prime point autrement qu'en disant, que
2. *v.* 9. l'œil n'a point veu, & que l'oreille n'a point entendu ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment. On peut juger seulement que ce sera quelque chose d'inconcevable, puisque ce sera l'effet de la magnificence de Dieu, & l'accomplissement de son amour éternel pour ses élûs.

Pour s'en former neanmoins quelque idée, il est bon de faire passer son esprit par ces degrez. Quoi qu'on ne voye les creatures que par parties & separément, & que la connoissance que nous en avons soit extrémement bornée, on ne peut nier neanmoins qu'il n'y ait quelque plaisir à en contempler la beauté.

Ce plaisir seroit plus grand si nôtre esprit devenant plus étendu en pouvoit concevoir plusieurs ensemble.

Que seroit-ce donc s'il les pouvoit comprendre toutes & tout à la fois, & contempler les rapports merveilleux qu'elles ont ensemble pour former la beauté de l'univers.

Il semble que ce spectacle soit déja bien capable de satisfaire & de remplir l'esprit de l'homme, & neanmoins ce n'est encore rien en comparaison de celui dont les bienheureux joüissent. Ils voyent toutes les creatures en Dieu, mais ils voyent de plus le Dieu des creatures, & cette vûë fait que toutes les creatures ne leur paroissent qu'un neant, & qu'elles disparoissent pres-

presque à leurs yeux, tant ils sont remplis de la grandeur & de l'excellence du Créateur.

Saint Augustin n'a pas dédaigné de se servir de ces degrez, pour nous élever à la connoissance du souverain bien. *Considerez*, dit-il, *que tout ce que vous voyez de beau & d'excellent dans le monde, tout ce qui y attire vos cœurs n'est que l'ouvrage des mains de Dieu, que si ces choses ont tant de beauté, que doit-on juger de celle de Dieu? S'il y a tant de grandeur dans ses ouvrages, quelle est la grandeur qu'il possede dans lui-même?* Si *hæc pulchra sunt, quantus est ipse? Si hæc magna sunt, quantus est ipse?* *In Ps. 84.*

Si vous trouvez tant de plaisir, dit-il en un autre endroit, dans ce que vous appellez des biens, dans ces biens, dis-je qui ne sont pas biens par eux-mêmes, parce qu'ils sont muables, & que rien de muable ne peut-être bien par soi-même; quel plaisir n'y aura-t'il point dans la contemplation du bien immuable & éternel, qui demeure toûjours dans le même état; puisque toutes ces choses que vous appellez des biens, ne vous pourroient plaire si elles n'étoient des biens, & qu'elles ne sçauroient être des biens qu'en emprun-tant leur bonté de celui qui l'est par lui même? " *In Ps. 20.*

Si toutes les creatures ne sont à l'égard de

Dieu, que ce qu'eſt une goute d'eau à l'égard d'un Ocean infini, que peuvent être toutes les conſolations que les creatures nous peuvent donner, qu'une petite partie de cette goutte qui entrant dans le cœur de l'homme, le laiſſent auſſi étroit qu'il étoit auparavant? Mais quand Dieu entre dans l'ame en la maniere qu'il y entrera par la gloire, c'eſt un fleuve impetueux, c'eſt un torrent de délices, ſelon l'Ecriture. Il élargit, il étend, il éleve infiniment le cœur de l'homme au delà des bornes de ſa nature, afin qu'il puiſſe recevoir cette abondance de joye, dont Dieu prendra plaiſir à l'enivrer comme parle le Prophete. *Inebriabuntur ab ubertate domus tuæ.*

La poſſeſſion de Dieu remplira tellement tous les beſoins & tous les deſirs de l'ame, & toute la capacité qu'elle a d'aimer, de deſirer & de joüir, ſera tellement épuiſée, qu'elle ſera incapable de deſirer & d'aimer quelque choſe hors de Dieu, parce qu'elle y trouvera tout, & que Dieu lui tiendra lieu de toutes choſes. *Aug. in Pſ. 33.* L'or, dit ſaint Auguſtin, n'eſt pas ici ce „ qu'eſt l'argent, le vin n'eſt pas ce qu'eſt „ le pain, la lumiere n'eſt pas un breuva- „ ge: mais Dieu eſt tout à ceux qui le poſ- „ ſedent. Il ſera nôtre nourriture en nous „ garantiſſant de la faim; nôtre breu- „ vage en appaiſant nôtre ſoif; nôtre lu- „ miere en éclairant nos tenebres; nôtre

ſoutien

soûtien en nous préservant de la défail- «
lance. Il nous possedera tout entiers en «
se donnant tout à nous. On ne se fera «
point de tort l'un à l'autre en le posse- «
dant. Chacun le possedera tellement tout «
entier, qu'il n'empêchera pas qu'un au- «
tre ne le possede de même, parce que «
nous ne serons tous qu'un, & que Dieu «
nous possedera tous en unité & totale- «
ment.

Mais quelque idée qu'on se puisse former de ce souverain bonheur par le moyen de ces images, il faut avoüer que tout cela n'est encore rien, & même que nôtre ame n'est point capable dans cette vie ni de le concevoir ni de le porter. Car il faudra que Dieu pour la rendre susceptible de ces communications divines, & de ce torrent de delices qu'il lui reserve, l'éleve à un autre état, & qu'il la rende semblable à lui, d'une maniere si divine que Saint Augustin ne craint pas de dire, que quand nous serons comblez dans le Ciel de la joye ineffable qui nous y est reservée, l'esprit humain perira & deviendra divin: *Cum accepta fuerit illa ineffabilis lætitia, perit quodamodo mens humana, & fit divina.* (*In Ps. 35.*) Saint Gregoire de Nazianze dit que toute la Trinité se mêlera dans toute nôtre ame, *τριάδος ὅλης ὅλῃ τῇ μιγνυμένης.* Et il exprime en un trés-grand nombre de lieux l'état des bienheureux par celui d'être *divinizé.* (*Greg. Or. 15. p. 302.*)

 Si

Si l'on en pouvoit avoir quélque connoiſſance, ce ſeroit par eux à qui Dieu donne quelquefois dés cette vie quelque goute de cette eau divine dont il enyvrera les Saints dans le Ciel : & ceux qui ont fait cette heureuſe épreuve, nous déclarent tous que toutes les joyes du monde n'ont aucune proportion avec celles qu'il fait ſentir aux ames dans ces heureux momens. Il n'y a qu'à lire ce qu'en dit Sainte Thereſe, Saint Bernard, Saint Auguſtin & tous ceux que l'on ne peut ſoupçonner avec raiſon de nous debiter des imaginations & des ſonges : ou plûtôt il n'y a qu'à lire ce qu'en dit l'Evangile, lorſque nous rapportant ce leger échantillon de gloire que Jeſus Chriſt fit voir à ſes Apôtres ſur le Thabor, il les repreſente tout hors d'eux-mêmes & tout tranſportez de ce qu'ils voyoient.

Cependant ſi les joyes humaines ne ſont rien en comparaiſon de celles que Dieu donne quelquefois aux Saints encore vivans, il eſt certain auſſi que toutes ces joyes des Saints vivans, ne ſont encore rien en comparaiſon de celles de l'autre vie. Il eſt toûjours vrai de dire que l'on ne connoît ici Dieu que par un miroir & en enigme. *Videmus per ſpeculum & in ænigmate*, & qu'on ne le voit point à découvert, & ainſi tous ces goûts divins, toutes ces joyes celeſtes que ces Saints & ces Saintes ont éprou-

éprouvées, ne sont que des goûtes de cet Ocean où les bienheureux sont plongez, de petits rayons de cette immense lumiere qui les éclaire, & de legeres étincelles de ce grand feu d'amour qui les embraze.

Chapitre X.

De l'occupation éternelle des Bienheureux.

Comme le plaisir des hommes consiste ici bas dans une varieté d'actions, & que toute occupation longue lasse leur esprit aussi bien que leur corps, ils ont peine d'abord à comprendre ce que l'on dit de la vie des bienheureux, qu'elle n'aura point cette vicissitude d'actions, dont celle des hommes est diversifiée sur la terre, & les Péres qui s'abaissent quelquefois jusqu'à dissiper les doutes les plus frivoles, n'ont pas oublié celui-ci. Saint Augustin en traite en plusieurs endroits, & il prend toûjours soin, en nous donnant la vraye idée de l'emploi éternel des bienheureux, d'aller au devant de ces pensées basses & humaines.

Il le fait quelquefois moins expressément, comme dans la fin d'un de ses Sermons, où il en parle en ces termes: *Quand nous serons dans la maison de Dieu qui est dans* *Serm. 253. de les temp.*

le Ciel, nous ne loüerons pas Dieu seulement pendant les 50. jours de la Resurrection, nous n'aurons point d'autre occupation que celle-là dans toute l'éternité. Nous le verrons, nous l'aimerons, nous le loüerons. Ce que nous verrons ne paroîtra jamais moindre à nos yeux: ce que nous aimerons ne perira point, & ce que nous loüerons ne cessera point de meriter nos loüanles. Tout sera éternel & sans fin dans cette vie.

C'est paroles nous font voir en même tems que la vie du Ciel est incapable de changement, & pourquoi elle en est incapable. Il est impossible de voir Dieu sans l'aimer, ni de l'aimer parfaitement sans le voir. Ainsi la vûë de Dieu produit necessairement l'amour, & l'amour les loüanges, & toutes ces actions ne finiront point, parce que ce qui nous porte à changer d'actions dans cette vie, ne se trouvera point dans l'autre.

On cesse de voir avec plaisir certains objets, & l'on se porte à en changer, parce qu'on y trouve des défauts, & que tout ce qu'on peut voir dans le monde étant borné, on y desire quelque chose de meilleur. C'est donc le defaut & les bornes des objets qui font que nous nous en lassons. Or c'est ce qui n'arrive point dans la vûë de Dieu. Car on n'y remarque jamais ni aucun défaut, ni aucunes bornes. Ainsi on ne s'en lasse jamais. *Quod videbimus non deficiet.* Et com-

comme on ne se lasse jamais de le voir, & qu'il est toûjours present à l'ame, elle ne peut cesser de l'aimer, ni par consequent de le loüer. C'est ce que ce Saint Docteur exprime en un autre endroit en ces termes: Heureux, dit-il, ceux qui seront dans " vôtre maison. *Beati qui habitant in domo* " *In ps.* *tua, Domine.* Mais qu'est-ce qu'ils y fe- " 81. ront? Ils vous loüeront, ajoûte le Pro- " phete, dans les siecles des sicles. Ainsi " toute leur vie ne sera qu'une loüange " continuelle de Dieu, & un *Alleluia* éter- " nel; & ne vous imaginez pas, mes fre- " res, qu'ils puissent trouver du dégoût " dans cette unique occupation, parce que " vous ne sçauriez continuer long-tems à " loüer Dieu. Ce sont d'une part les ne- " cessitez de la vie qui vous en détournent, " & de l'autre que ne voyant pas Dieu, " vous n'en étes pas si sensiblement tou- " chez. Si l'on pouvoit cesser d'aimer " Dieu dans l'autre vie, on cesseroit aussi " de le loüer. Mais l'amour étant éternel " parce qu'on ne se peut jamais rassasier " de la beauté de Dieu que l'on verra, ne " craignez pas de pouvoir jamais cesser de loüer celui que vous ne cesserez jamais " d'aimer. *Si deficas ab amore, deficies à* " *laude: si autem amor sempiternus erit, quia illa insatiabilis pulchritudo est, noli timere ne possis semper laudare, quem semper poteris amare.*

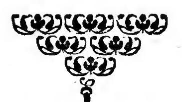
Et c'est pourquoi pour exprimer la paix, la tranquilité, le repos qui accompagnera cette action éternelle des bienheureux, il dit en un autre lieu *que l'occupation de louer Dieu sera l'unique affaire de ceux qui n'en auront plus ; l'unique travail de ceux qui seront delivrez de tout travail; l'unique action de ceux qui jouiront d'un parfait repos, & l'unique soin de ceux qui seront exemts de toutes sortes de soins & d'inquietudes.* Erit *hoc otiosorum negotium; hoc opus vacantium; hæc actio quietorum; hæc cura securorum*

In ps. 110.

Mais quel sera le sujet de ces loüanges éternelles? C'est ce qui n'est pas difficile de comprendre. Ils loüeront Dieu de ce qu'ils verront en lui; de ce qui les ravira; de ce qui les comblera de joye & d'admiration. Car leurs loüanges ne seront que l'effusion de leurs transports & de leurs ravissemens. Ils le loüeront de ce qu'il est, de sa grandeur infinie, de sa sainteté, de sa misericorde, de sa justice, de sa puissance. Ils le loüeront de toutes les merveilles qu'il a operées. Ils le loüeront des graces qu'il leur a faites, des misericordes qu'il a exercées sur eux, & sur tous les autres élûs. Chaque élû le loüera pour soi & pour tous les autres. Ils se joindront tous ensemble pour chanter à jamais les misericordes de Dieu sur eux. *Misericordias Domini in æternum cantabo.* Enfin ils s'immoleront sans cesse dans leur cœur comme des holocaustes de cha-

charité, & Jesus-Christ joignant la sienne à celle de ses membres, les offrira sans cesse à son Pere en sacrifice d'amour. *Tota ipsa redempta civitas, hoc est congregatio societasque sanctorum universale sacrificium offertur Deo per Sacerdotem magnum, qui etiam seipsum obtulit pro nobis, ut tanti capitis corpus essemus.* *Lib. 10. de Civ. Dei. c. 6.*

C'est l'idée que l'on se doit former de l'occupation des bien-heureux, & quoi qu'on soit bien éloigné de pouvoir comprendre cet état & cette vie, on comprend neanmoins aisément qu'ils ne sçauroient se lasser d'une occupation si sainte, parce qu'on ne change d'action, que pour chercher quelque autre chose que ce que l'on a, & qu'ainsi le changement ne peut convenir qu'à ceux qui tendent à la felicité, & non à ceux qui la possedent.



Chapitre XI.

De la paix de la vie du Ciel.

Nous avons déja donné lieu, par diverses choses que nous avons dites, de considerer dans la vie des bienheureux une souveraine paix. Mais la paix dont ils joüissent est un si grand bien qu'elle merite d'être considerée en particulier, & cet objet est si capable d'attirer nos cœurs, qu'il est juste de le presenter separément de tous les autres, afin qu'il y fasse plus d'impression.

Aussi voit-on que c'est sous cette idée que Saint Augustin representoit ordinairement la Beatitude, & il avoit même inspiré un tel amour à son peuple de cette paix du Ciel, que ce peuple ne se pouvoit empêcher au seul nom de paix, de faire paroître son transport par des acclamations qui interrompoient le discours de ceux qui lui parloient. C'est ce que Saint Augustin remarque lui-même avec consolation dans le Sermon qu'il a fait sur le Pseaume. *Lauda Jerusalem.* Car aprés avoir prononcé ces paroles, *qui posuit fines tuos pacem:* Il fut interrompu par un bruit d'acclamations, sur
In Ps. lequel il leur parle en cette maniere. Ce
147. „ m'est une extréme consolation, mes
„ freres, que l'amour de la paix vous fas-
se

se pousser ces acclamations du fond de "
vos cœurs. Vous avez été surpris d'une "
joye prompte & subite. Je n'avois enco- "
re rien expliqué, mais seulement pro- "
noncé le verset du Pseaume, & vous voi- "
là déja transportez. Qu'est-ce qui pous- "
se ces cris en vous, sinon l'amour de la "
paix? La beauté de la paix a brillé dans "
vôtre esprit, & a frappé vos cœurs. Je "
n'ai plus besoin d'en parler ni de m'éten- "
dre sur ses loüanges. Les mouvemens "
de vos cœurs ont prevenu mes paroles. "
Differons donc les loüanges de la paix, "
au sejour de la paix. C'est là que nous "
la loüerons pleinement, parce que nous "
la posséderons parfaitement. Si nous "
l'aimons déja avec tant d'ardeur lorsque "
nous n'en avons qu'une idée si imparfai- "
te, comment l'aimerons-nous lorsque "
nous la posséderons dans sa perfection? "
Je vous dirai donc seulement, ô mes en- "
fans bien aimez! O enfans du Royaume "
du Ciel! O citoyens de Jerusalem, que "
le mot même de *Jerusalem* signifie que "
l'on y verra la paix. "

Cette idée lui étoit si familiere qu'il y reduit en un endroit toute la beatitude. Quels seront, dit-il, les plaisirs que nous " *In Ps. 36.*
attendons. Ils seront comblez de joye "
par une abondance de paix, répond le "
Prophete. Nôtre or sera la paix. Nôtre "
argent sera la paix. Nos terres seront la "
paix. Nôtre Dieu sera nôtre paix, la "

" paix

„ paix nous tiendra lieu de tout. Et cette paix est Dieu même, comme il le dit dans la suite.

Mais pour déveloper ce qu'on ne voit encore que confusément dans ces termes généraux, il faut considerer avec Saint Augustin, que comme il n'y a personne qui ne desire la joye, il n'y a personne aussi qui ne souhaite la paix, & que ceux même qui se font la guerre, ne la font que pour vaincre, & par consequent que pour parvenir à la paix.

De Civ. l. 19. c. 12.

„ Aussi dit-il, ceux qui rompent la paix „ ne la rompent pas parce qu'ils la haïssent; „ mais pour en avoir une à leur phantaisie. „ Les voleurs mêmes conservent la paix „ avec leurs compagnons, afin de la pou- „ voir troubler impunément parmi les au- „ tres. Tout le monde veut vivre en paix „ avec sa femme, ses enfans, & ses dome- „ stiques: Et la severité même dont on use „ contre ceux qui la troublent, a pour but „ de la maintenir. Ce desir de la paix se „ trouve dans les méchans aussi bien que „ dans les bons. Car ils voudroient que „ tout pliât sous eux, que rien ne leur resi- „ stât, ce qui est une espece de paix; & en „ même tems qu'ils rompent la paix avec „ Dieu en se revoltant contre lui, ils la de- „ sirent dans leurs corps & dans leur ame, „ & ne la sçauroient avoir.

Or encore que ce Saint Docteur distingue ensuite diverses sortes de paix, la paix du corps,

corps, la paix de l'ame ſenſitive, la paix de l'ame raiſonnable, la paix de l'ame & du corps, la paix de l'ame avec Dieu, la paix des hommes entr'eux, la paix d'une Ville, la paix d'un Etat, la paix de la Jeruſalem Celeſte; il eſt viſible neanmoins que la paix eſſentielle conſiſte à être dans un état où nos deſirs ſoient pleinement ſatisfaits, où nous n'ayons rien qui reſiſte à nos volontez, parce que toute reſiſtance & toute oppoſition à nos deſirs trouble la paix & la tranquilité de nôtre ame.

Si les volontez des méchans pouvoient être entierement ſatisfaites; ils ſeroient en paix, mais c'eſt ce qui ne ſçauroit être. Car outre que deſirant d'être heureux ſans Dieu, ils deſirent l'impoſſible, la juſtice de Dieu s'oppoſe de plus à l'accompliſſement de leurs deſirs. Ils veulent le plaiſir, & elle les accable de douleurs. Ils veulent des honneurs, & elle les comble d'infamies. Ils veulent que tout leur ſoit aſſujetti, & elle revolte contr'eux toutes les creatures, en punition de leur deſobeïſſance.

Les Stoïciens s'étoient aviſez d'un moyen ingenieux pour parvenir à la paix, s'il eût été poſſible aux hommes. C'eſt de ne deſirer rien de tout ce qui n'eſt pas en nôtre puiſſance, & par ce moyen les deſirs de l'homme auroient été pleinement ſatisfaits, puiſqu'il n'auroit rien deſiré que ce qu'il auroit pû ſe donner lui-même.

Mais ils n'avoient pas pris garde que l'ame

l'ame n'est pas la Maîtresse de ses desirs: qu'il y en a de naturels qu'elle ne peut étouffer: qu'elle ne sçauroit s'empêcher de souhaiter de n'être point trompée, de ne souffrir aucun mal; de ne point mourir: *Non falli, non offendi, non mori*: qu'elle est faite pour aimer: que ne trouvant pas un bien parfait en elle-même, il faut qu'elle le cherche hors de soi; & qu'il est impossible que desirant ce bien, elle soit en paix pendant qu'elle ne le possede pas, puisque sa volonté n'est pas satisfaite. *Ubi pax*, dit Saint Augustin, *ibi requies, ubi requies, ibi finis appetendorum.* Et par-consequent quand on ne possede pas ce que l'on souhaitte comme sa fin, il n'y a point de repos, & où il n'y a point de repos, il n'y a point de paix.

Aug. Epist. 25.

Ainsi cette doctrine des Stoïciens qui étoit le fondement de toute leur Philosophie, n'étoit dans le fond qu'une pensée sans solidité, & ce n'est point aussi en quoi consiste la paix des bienheureux. Ils ne sont point exempts des desirs & des volontez inseparables de la nature de l'homme, mais ils le sont absolument de tous les desirs dereglez & illegitimes. Ainsi Dieu accomplissant tous leurs justes desirs, ils n'en ont point qui ne soient absolument satisfaits: desorte que depuis le commencement de leur bonheur jusqu'à l'éternité, ils n'éprouveront aucune contradiction, aucune opposition au dedans ni au de-

dehors d'eux-mêmes, & voilà ce qui fera leur paix.

Ils desireront d'être absolument maîtres de leurs corps, & qu'il ne cause aucun trouble à leur ame; & Dieu leur accordera tellement ce desir, qu'ils n'auront qu'à souhaiter d'être dans un lieu pour y être, comme dit saint Augustin. *Ubi volet spiritus, ibi protinus erit corpus.* *De Civit. Dei l. 22. c. 30.*

Ils desireront de n'être point trompez, & ils auront une connoissance claire de toutes choses, sans erreur, sans travail, sans difficulté, parce qu'ils boiront la sagesse dans sa source même. *Rerum ibi omnium tam speciosa quam certa scientia, sine errore aliquo vel labore, ubi Dei sapientia de ipso suo fonte potabitur.* *De Civit. Dei l. 21. c. 24.*

Ils desireront de ne point mourir, & ils auront une assurance entiére de l'éternité de leur bonheur & de leur vie.

Ils desireront la justice parfaite, & ils en seront si parfaitement rassasiez, que S. Augustin dit, qu'en comparaison de cette source abondante de justice dont ils seront remplis, tout ce que nous en pouvons avoir dans cette vie ne tient lieu que de quelques goutes de rosée qui nous sont données pour adoucir les miseres de cette vie, & fondre la glace de l'iniquité. *Quantumcumque justitiæ in nobis fuerit, ros est nescio quis ad illum fontem, ad illam saginam stillicidia quædam sunt, quæ vitam nostram molliant & duram iniquitatem solvant.* *In Ps. 122.*

Ils

Ils en seront tous également remplis par l'exclusion de toute injustice, de toute tache, de tout amour propre, ce qui seroit incompatible avec la Beatitude, & changeroit le Ciel en enfer.

Il est vrai qu'ils ne seront pas tous enrichis également des dons de Dieu, & qu'il y aura parmi eux diverses mesures de charité & de lumiere, qui feront la diversité des demeures de la Celeste Jerusalem; mais chacun, dit saint Augustin, sera parfaitement content de sa mesure, & ne portera point d'envie à ceux qui en auront une plus abondante, parce que l'unité de la charité regnera dans tous. *Non erit invidia imparis charitatis, quoniam regnabit in omnibus unitas charitatis.*

Tract. 67. in Joan.

De Civit. Dei l. 22. c. 30.

„ C'est encore, dit-il ailleurs, un des „ grands biens de cette Cité, qu'on ne por„ tera point d'envie à ceux qu'on verra au „ dessus de soi, & l'on souhaitera aussi peu „ de posseder ce qu'on n'aura pas receu, „ quoique l'on soit parfaitement uni à ce„ lui qui le recevra, que le doigt souhai„ te d'être l'œil, quoi que le doigt & „ l'œil entrent dans la structure d'un mê„ me corps. Chacun y possedera telle„ ment son don, l'un plus grand, l'autre „ moindre, qu'il aura encore le don de „ n'en point desirer de plus grand que celui „ qu'il aura reçu..

Cette inegalité de dons ne troublera donc point la paix de la celeste Jerusalem, & elle

n'y

n'y sera pas non plus alterée par la vûë que les Justes y auront du supplice des reprouvez, ni même par celle des égaremens & des pechez de leur vie passée. Ils ne verront en tout cela que des sujets de loüer éternellement la justice & la misericorde de Dieu. Ils approuveront toute sa conduite, & sur eux & sur toutes les creatures, & unissant parfaitement leur volonté à la sienne, rien ne s'opposera à leur volonté, comme rien ne s'oppose à celle de Dieu.

Chapitre XII.

De l'union des Bienheureux.

David ne nous porte pas seulement à contempler la Jerusalem Celeste, mais il nous propose de plus comme le motif le plus capable d'y attacher nos cœurs, l'union divine de ses habitans : Jerusalem, dit-il, qui est bâtie comme une ville, dont les habitans sont unis ensemble. *Jerusalem quæ ædificatur ut civitas, cujus participatio ejus in idipsum.*

En effet, il n'y a gueres d'objet plus doux & plus consolant que cette union éternelle des Elûs : Mais pour la mieux comprendre il faut faire passer nôtre esprit par les divers degrez de desunion & d'union, qu'on peut remarquer entre les creatures intelligentes.

La ſouveraine deſunion ſe trouve dans la ſocieté des reprouvez, ſoit demons, ſoit hommes. Car elle eſt exterieure & interieure tout enſemble. Chaque reprouvé, comme nous avons dit ailleurs, eſt ennemi de tous les autres. Il les haït tous, & il eſt haï de tous. Il connoît leur haine, & la ſienne leur eſt connuë. S'il y a donc quelque ſocieté entr'eux, ce n'eſt qu'une ſocieté de lieu & de tourmens: une ſocieté qui n'a pour effet que de s'affliger les uns les autres; & de contribuer reciproquement à leur miſere.

Ce qui approche le plus de cette horrible deſunion, eſt celle qui ſe trouve parmi les hommes où le demon regne, & dans le Royaume de la concupiſcence. Car outre les guerres & les diviſions exterieures qu'elle produit entre pluſieurs, ils ſont tous interieurement diviſez, parce qu'ils cherchent tous leur propre interêt.

L'homme corrompu n'aime que ſoi, & ne peut rien aimer au dehors que par rapport à ſoi: de ſorte que lorſqu'il n'y trouve plus ce rapport, il ceſſe d'aimer & commence de haïr. S'il n'a donc pas une haine actuelle contre tous les autres, il a le principe de cette haine. Il n'y a qu'à lui faire voir que quelqu'un eſt contraire à ſes deſſeins, à ſes deſirs, & à ſes interêts pour le porter à le haïr actuellement.

Mais comme cette haine que les gens du monde ont pour les autres, eſt ſouvent ren-

fermée dans son principe, & que de plus ils ne connoissent pas le cœur & les pensées les uns des autres, ils s'imaginent quelquefois d'être aimez, ou du moins de n'être pas haïs par les autres hommes. Ainsi leur desunion interieure, quoi que réelle, demeure neanmoins cachée & couverte sous des apparences d'une union exterieure, à laquelle ils sont obligez par les divers besoins qui les rendent dependans les uns des autres.

De cette union miserable on peut passer à une union qu'on peut appeller heureuse, mais imparfaite; c'est celle qui est entre les vrais Chrêtiens, qui ont le Saint Esprit dans le cœur. Car on ne peut nier qu'ils ne soient unis, puisqu'ils sont animez par le même Esprit, & que cet Esprit leur faisant aimer Dieu, fait aussi qu'ils s'entr'aiment tous; puisqu'on ne sçauroit aimer Dieu sans aimer tous ceux qui l'aiment. Ils s'entr'assistent par le secours mutuel de leur prieres, & ils participent tous en quelque sorte aux biens & aux maux les uns des autres.

Mais quoi que cette union soit le plus grand bien des hommes dans cette vie, il faut neanmoins reconnoître qu'elle est encore trés defectueuse & mêlée de quantité de miseres.

Car premierement, les vrais Chrêtiens ne se connoissent pas ordinairement les uns les autres, ainsi ils ne sçavent s'ils sont unis, & ils ne joüissent point du bien de leur union.

Le

Le nombre des vrais Chrêtiens que chacun connoît, est toûjours fort petit, & l'on n'est pas même toûjours fort uni exterieurement avec ceux que l'on connoît. La diversité des lumieres, des vûës, des humeurs, produit souvent entre les personnes de pieté des especes de desunions exterieures, & les amitiez les plus étroites sont sujettes à se refroidir & à s'alterer par de faux rapports, des soupçons, des jugemens temeraires. Quand on auroit separé tous ces défauts des liaisons qu'on peut avoir en ce monde avec les gens de bien, il en reste deux qui en sont inseparables dans cette vie; l'un que nous ne connoissons point avec évidence le fond du cœur de personne; l'autre que nous ne nous pouvons pas assurer de la perseverance de qui que ce soit dans l'amitié, non plus que dans les autres vertus.

C'est par le retranchement de tous ces défauts qu'il faut concevoir la perfection de l'union des bienheureux. Non seulement ils seront tous unis interieurement & exterieurement, mais cette union ne leur sera point inconnuë. Le cœur de tous les Citoyens de cette ville de paix sera ouvert à chacun d'eux. Aucun ne verra dans un autre la moindre difference de sentimens de desirs & d'inclinations. Ils aimeront tous les autres, & ils sçauront tous qu'ils en sont aimez, & ils ne craindront point que cet amour soit jamais alteré par aucun refroidissement.

En-

Enfin tout ce que l'Esprit des hommes a pû inventer pour former l'idée d'une parfaite amitié, se trouve là d'une maniere infiniment élevée au dessus de tout ce qu'ils en ont pensé. Car ils ont eté bien éloignez de concevoir cette penetration mutuelle d'esprits & de cœurs; cette unité de lumieres & de desirs, & cette ardeur incroyable d'amour qui se trouve dans le Ciel.

Que si le plus doux de tous les biens de la terre est d'aimer un petit nombre de personnes, & de connoître qu'on en est aimé, & de répandre son cœur les uns dans les autres avec une entiére confiance, quelle joye doit produire dans le cœur de chaque Elû l'union parfaite qu'il a avec tous les autres? de voir en eux les sentimens ardens de charité qu'ils ont pour lui, & de sçavoir qu'ils voyent aussi les siens, de les aimer parfaitement & de les voir parfaitement heureux. Ne peut-on pas dire avec vérité, qu'ils joüiront tous ainsi d'une felicité multipliée, & redoublée par celle des autres, & que chaque Elû ne sera pas seulement heureux en sa propre personne, mais qu'il le sera en celle de tous les autres, puisqu'il regardera leur bonheur comme le sien propre.

Quelle joye d'être uni à tant de Saints, dont nous entendons parler dans les Livres de l'Eglise, de connoître les voyes par lesquelles Dieu les a conduits au bonheur dont ils joüissent, & tous les mouvemens

qu'il a formez dans leurs cœurs ; de sçavoir tout ce qui s'est passé entre Dieu & eux, & qui est demeuré inconnu aux hommes ; de connoître entierement cette multitude innombrable d'Anges bienheureux, dont on sçait si peu de chose ; de penetrer les cœurs des Patriarches, des Prophetes, de la Sainte Vierge, des Apôtres, de tous les Saints connus & inconnus ; de ne sçavoir pas seulement l'histoire de toute la Celeste Jerusalem, qui comprend celle de toute la conduite de Dieu sur les Elûs, mais de la sçavoir par eux-mêmes & par la manifestation de leur cœur, de voir la fin, le progrez & l'accomplissement de toutes choses, & de quelle sorte rien ne s'est fait dans le monde que pour les Elûs. O histoire qui merite seule d'être l'objet de la curiosité des Chrétiens, & qui doit éteindre en eux toute autre curiosité ! heureuse histoire qui ne regarde que des heureux, & dont la connoissance rend heureux ?

CHAPITRE XIII.

De la Royauté des Bienheureux.

ON ne peut douter que tous les bienheureux ne possedent une Royauté, puisque Jesus-Christ même les declarera Rois dans son jugement, en leur disant : Venez

nez les bien-aimez de mon Pere, possedez le Royaume qui vous a été preparé dés la creation du monde. C'est aussi dans la vûë de cet honneur suprême auquel ils doivent être élevez, que David s'écrie : Que la gloire, ô Dieu, dont vous honorez vos amis est grande! que leur principauté est puissamment affermie ! *Nimis honorificati sunt amici tui Deus, nimis confortatus est principatus eorum.* Ps. 139.

Comment ne feroient-ils point Rois dans l'autre vie, puis qu'ils le sont dés celle-ci, & que saint Pierre les appelle dés ce monde même un Sacerdoce Royal: *Regale sacerdotium*? Comment ne le feroient-ils point, puis qu'ils sont coheritiers, freres & membres de Jesus-Christ, à qui son Pere a assujetti toutes choses. *Subjecit ei omnia*, comme dit saint Paul: & qu'ils sont associez à son heritage, à son corps, & par consequent à sa Royauté ?

Pour connoître la grandeur de cette Royauté, il ne faut que la comparer avec celle des Rois de la terre, & en considerer les differences.

Ce que l'on remarque d'abord dans la puissance des Rois de la terre, c'est qu'elle se termine par leur mort, & qu'ainsi étant attachée à leur vie, elle est aussi vaine & aussi peu solide que la vie des hommes.

Ils ne la possedent pas même pendant tout le tems qu'ils en ont le titre. Car qu'est-ce que la Royauté d'un Roi qui

L 2 dort,

dort, & qui croiroit qu'un Roi qui auroit toûjours dormi eût veritablement été Roi? Ils ne le sont donc effectivement que quand ils en joüissent, & qu'ils agissent en Rois. Or combien y a-t-il de tems dans la vie des Rois, où ils ne pensent point à leur Royauté, & ne font que des fonctions basses & animales? Mais lors même qu'ils y pensent le plus & qu'ils veulent le plus en joüir, leur Royauté les exempte t-elle des miseres de la vie & des infirmitez de la nature? L'ennui & le chagrin ne les vont-ils pas attaquer jusques sur le trône, & ne les forcent-ils pas de quitter ces Royales occupations pour se rabaisser à des actions trés-communes. Il leur faut de petits amusemens qui les empêchent de penser à eux, pour les aider à porter le poids de cette couronne, qu'ils ne sçauroient soûtenir, & avec tous ces misérables soulagemens, il y en a qui n'ont pas laissé de croire qu'il est encore plus avantageux de s'en défaire tout-à-fait. Si cette resolution est rare, c'est peut-être qu'il est rare que les hommes suivent la raison. Car qui pouroit dire les inquietudes & les peines qu'ont ceux qui paroissent les plus heureux pour maintenir leur autorité & leur puissance, de combien d'appuis & de secours ils ont besoin, de combien de personnes ils sont dépendants? Desorte que l'on peut dire veritablement que la domination ne s'achette qu'au prix d'une

ne infinité de servitudes, & qu'il n'y a point de gens plus gênez & moins libres que les Princes. Nous obeïssons à Cesar, dit Ciceron, & Cesar obeït au tems. Ainsi comme nous ne sçaurions sçavoir à quoi il nous voudra obliger, il ne sçauroit sçavoir lui même à quoi les conjonctures l'obligeront. *Nos illi servimus, ille temporibus. Ita nec ille quid tempora postulatura sint, nec nos quid ipse postulet scire possumus.* Voilà ce que c'est que cette idole de l'ambition humaine, & ce que les hommes du monde regardent comme la souveraine felicité de cette vie.

Il ne faut que prendre le contrepied de tous ces defauts, & de toutes ces miséres, pour concevoir ce que c'est que ce Royaume divin que Dieu a preparé à tous les élûs. C'est un Royaume qui non seulement est éternel en lui-même, mais qui rend éternels ceux qui le possedent. Comme on ne le sçauroit perdre, on n'a point de peine à le conserver. On n'en joüit point par intervalles & avec diverses interruptions. On n'y est jamais attaqué par l'ennui, par le chagrin, par la lassitude. On y est exempt de toute misere, de toute servitude, de tous soins. C'est un Royaume qui n'est jamais troublé par aucune guerre, parce qu'on y est inaccessible à tous ennemis.

Enfin c'est un Royaume possedé par une infinité de Rois, qui bien loin de diminuer

la grandeur & la puiſſance les uns des autres, l'augmentent au contraire & la fortifient, parce qu'ils n'ont tous qu'un même cœur, qu'un même eſprit, & qu'ils ne font tous enſemble qu'un Roi qui eſt *Jeſus-Chiſt.* C'eſt à ce Royaume que nous ſommes appellez. C'eſt ce Royaume qui nous eſt promis à des conditions ſi favorables, qu'il ſuffit pour l'obtenir, de le deſirer ſincerement.

Chapitre XIV.

Quelles impreſſions la meditation de la felicité du Ciel doit faire ſur nous.

Comme nous n'avons fait juſqu'ici que rapporter les penſées des Peres, pour former l'idée de la vie du Ciel, nous ne ferons de même que les ſuivre dans les reflexions qu'ils en ont tirées.

I.

Saint Paul en ouvre une qui eſt de grande étenduë, en repreſentant tous les travaux & toutes les peines que les Athlettes enduroient pour acquerir une couronne corruptible, afin de nous exciter à endurer avec joie les travaux de la vie Chrêtienne, pour acquerir une couronne incorruptible.

1. Cor. 9. v. 29.

Car

Car il nous apprend par là que la grandeur des biens que nous attendons, nous doit faire mépriser tous les maux de cette vie, soit qu'il faille les souffrir quand ils nous arrivent, soit qu'il faille s'y exposer, quand Dieu nous y engage.

C'est en suivant cette ouverture que Saint Augustin se sert de l'exemple des peines que les hommes endurent ou pour éviter des maux, ou pour acquerir des biens temporels, afin de faire voir combien on doit faire peu d'état de celles qu'il faut souffrir pour gagner le Ciel. Les hommes, dit-il « souffrent qu'on employe le fer & le feu « pour les délivrer par une douleur plus « courte, mais plus violente, de celles d'un « ulcere, qui quoi que plus longues, n'au- « roient pas toûjours duré. Un soldat uze « son corps par les travaux de la guerre, « afin de se procurer un repos, dont il joüit « beaucoup moins de tems qu'il n'en a pas- « sé dans les fatigues & les miseres de cet- « te profession. Que dirai-je de ceux qui « trafiquent sur la mer, à quels dangers « ne s'exposent-ils point pour acquerir des « richesses vaines & perissables, que l'on « ne sçauroit souvent conserver qu'avec « encore plus de perils qu'il n'en a falu « courir pour les acquerir. Pourquoi la « charité ne feroit-elle donc pas pour la « Beatitude ce que la cupidité fait pour les « biens du monde, qui ne sont qu'une mi- « sere effective?

De verb. Domin. secund Matt. 14.

 Il

Il se sert de cette même raison, d'une maniere encore plus vive dans sa Lettre à Armentaire & a Pauline.

„ L'on s'expose ici bas, dit-il, à tant „ de perils, à tant de travaux & à tant de „ pertes pour prolonger, on pour rendre „ plus agréable cette vie, qui doit nécessai- „ rement finir un jour, quoi que l'on ne „ puisse s'exempter de la mort, mais seu- „ lement la reculer de quelques années. „ A combien plus forte raison sommes- „ nous obligez de souffrir toutes ces peines „ pour acquerir la vie éternelle, où la na- „ ture n'est plus obligée d'éviter la mort „ avec tant de soin; ni la lâcheté de la „ craindre avec tant d'infamie; ni la sa- „ gesse de la supporter avec courage? Car „ la mort ne sera plus alors redoutable, „ puis qu'alors il n'y aura plus de mort. „ Comment ne voudriez-vous donc pas „ être du nombre des chastes amans de cet- „ te vie éternelle & bienheureuse, puisque „ vous voyez que cette vie passagere, toute „ miserable qu'elle est a des amans si pas- „ sionnez?

„ Par combien de travaux les hommes „ achetent-ils la prolongation de leurs tra- „ vaux; & par combien de craintes fuyent- „ ils la mort, afin de la pouvoir craindre „ plus longtems.

„ Quelles douleurs le fer & le feu ne „ font-ils point souffrir à ceux qui se met- „ tent entre les mains des Medecins, pour

être

être gueris? Ce n'eſt pas toutefois pour «
ne point mourir, mais ſeulement mou- «
rir un peu plus tard. Les tourmens qu'ils «
ſouffrent ſont certains, l'eſperance de «
prolonger leurs jours eſt incertaine, & la «
violence de la douleur fait ſouvent mou- «
rir ceux qui ne s'y étoient expoſez que «
par la ſeule crainte de mourir. Ainſi «
ayant mieux aimé ſouffrir la douleur «
pour éviter la mort, que de ſouffrir la «
mort pour éviter la douleur, il arrive «
qu'ils ſouffrent tout enſemble & la dou- «
leur, & la mort; non ſeulement parce «
qu'ils trouvent quelquefois la mort dans «
la douleur même à laquelle ils avoient eu «
recours pour éviter la mort, mais auſſi «
parce qu'aprés avoir tant ſouffert pour «
être gueris, ils ſont enfin contraints d'a- «
bandonner une vie, qui quoi que recou- «
vrée par mille tourmens, ne ſçauroit «
toûjours durer, puiſqu'elle eſt toûjours «
mortelle; ni longtems durer, puiſqu'el- «
le eſt ſi courte, ni même dans ce peu «
qu'elle dure, avoir une durée qui ne ſoit «
certaine, puis qu'elle n'eſt jamais qu'in- «
certaine.

II.

On peut appliquer cette même conſidération à mille objets qui ſe preſentent tous les jours dans le monde, & qui nous peuvent convaincre que nous ne faiſons

point la vie éternelle, ce que les gens du monde font pour leur fortune, ou pour satisfaire leurs passions.

Quand on voit par exemple ceux qui veulent s'élever & se pousser dans le monde, si attentifs à ménager tout ce qui leur peut servir, si circonspects à éviter tout ce qui leur peut nuire; si patiens à souffrir des rebuts de ceux à qui ils font la Cour; si complaisans pour s'accommoder à tous leurs desirs; si laborieux pour réüssir dans leurs desseins; si peu ménagers de leur santé quand il s'agit de leurs interêts; si pleins de la passion qui les possede, & si appliquez aux moyens de la faire réüssir, n'a-t-on pas sujet de se reprocher à soi même la lâcheté avec laquelle on recherche la vie éternelle, & de s'écrier avec Saint Bernard.

S. Bern. Ser. de Temp. 53. *Quelle honte & qu'elle confusion pour nous? Ils ont plus d'ardeur pour leur malheur, que nous n'en avons pour nôtre bien. Ils courent avec plus de vitesse & de promptitude à la mort, que nous ne courons à la vie.*

Quand nous voyons les maux que l'on souffre pour satisfaire des passions criminelles, les travaux d'un homme possedé de la passion du bien, ses soins, sa vigilance, ses inquiétudes, ses veilles, son renoncement à toutes sortes de plaisirs, les dangers & les fatigues où la fumée de l'honneur engage les gens. ne devons-nous pas nous dire à nous mêmes, que si l'on se damne avec tant de peine dans le monde, il est bien rai-

sonnable qu'on se sauve aussi avec quelque peine, & que c'est une grande honte qu'une lâche timidité nous fasse fuïr dans la voye de Dieu, des peines beaucoup moindres & trés-salutaires, au même tems que dans la voye du siecle, il en faut souffrir de beaucoup plus dures qui ne nous servent de rien? *Cum in itinere Dei faciliora & utilia ignava formidine fugiuntur, in itinere sæculari duriora & sterilia ærumnoso labore tolerantur.*

Enfin, n'y a t-il pas lieu de se dire à soi-même en voyant les difficultez qu'il y a dans le monde à réüssir dans les moindres entreprises, à se procurer quelque établissement, à gagner l'amitié des Grands de la terre, ce que Saint Augustin rapporte qu'un homme du monde dit à un de ses amis, aprés la lecture de la vie de Saint Antoine? Dites-moi, je vous prie, à quoi « nous prétendons parvenir par tous nos « travaux, quel est le but où nous tendons, « & qu'est-ce que nous avons en « vuë dans nos emplois? Pouvons-nous « porter nos esperances plus loin dans la « vie que nous menons à la Cour, que « d'être en faveur auprés de l'Empereur? « & quand nous en serions venus-là, combien « cette place est-elle fragile & perilleuse? « Et combien faut-il courir de dangers « pour arriver à un état encore plus « dangereux? Jusques à quand vivrons-« nous de cette sorte? Je n'ai qu'à vouloir «

Confess. l. 8. c. 6.

être ami de Dieu, & je le ferai. Il le dit, & il le devint en même tems, ayant sur l'heure quitté toutes les prétentions du monde pour se donner tout à Dieu. Pourquoi ce grand objet de la vie éternelle, & la bassesse de tout ce que l'on recherche dans le monde, ne font-ils pas la même impression sur nous? Et pourquoi au moins ne vous reprochons-nous pas sans cesse nôtre lâcheté & nôtre foiblesse.

III.

Saint Augustin ne se sert pas seulement de cette consideration pour animer les Chrêtiens à souffrir avec courage tous les maux de cette vie, mais aussi pour les humilier dans les bonnes actions qu'ils pratiquent pour acquerir la vie éternelle, en leur faisant voir qu'ils ne font tout au plus pour le Ciel que ce que des Payens ont fait pour leur Païs.

De Civit. Dei l. 5. c. 8. „ Qu'y a-t-il de si grand, dit-il, à mépriser tous les charmes de la vie presente „ pour cette patrie celeste & éternelle, „ puis qu'un Romain a pû se resoudre à „ faire mourir ses enfans pour une patrie „ terrestre & temporelle? Si le desir de „ procurer la liberté à des gens qui de„ voient mourir, a bien pû armer un Pere „ contre ses propres enfans, quelle mer„ veille si pour la veritable liberté qui nous „ affranchit de l'Empire du peché, de la

mort

mort & du diable, nous ne faisons pas "
mourir nos enfans, mais nous mettons "
les pauvres de Jesus-Christ au nombre de "
nos enfans? "

Si un autre Romain aprés avoir délivré "
sa patrie de la fureur de ses ennemis, "
quoi qu'elle eût si mal reconnu ce servi- "
ce, que de l'exiler pour suivre la passion "
de ses envieux, ne laissa pas de la sauver "
encore des mains des Gaulois; pourquoi "
un Chrêtien se vanteroit-il comme d'une "
grande chose, de ce qu'ayant peut-être "
reçû dans l'Eglise quelque injure atroce "
& infamante de ses ennemis, il ne s'est "
point jetté parmi les heretiques? "

S'il s'en est trouvé qui ont mis leur "
main dans un brazier ardent, pour ef- "
frayer par une telle hardiesse un Roi en- "
nemi, qui ne croira avoir fait quelque "
chose qui merite le Royaume des Cieux, "
quand pour l'obtenir il aura abandon- "
né, je ne dis pas sa main, mais tout son "
corps aux flâmes de ses persecuteurs. "

S'il y en a qui se sont dévoüez à la "
mort pour appaiser les Dieux par leur "
sang; que les Martyrs ne s'énorgueïllis- "
sent pas, si par l'ardeur de leur foi & de "
leur charité ils ont combatu jusqu'à l'ef- "
fusion de leur sang, pour cette patrie où "
se trouve la vraye & immortelle felicité, "
& n'ont pas seulement aimé leurs freres "
pour qui ils le répandoient, mais leurs "
ennemis même qui le répandoient. "

Ce Saint Docteur pousse encore plus avant ces sortes de reflexions : mais celles-là suffisent pour montrer que si l'on avoit bien la vie éternelle dans le cœur, on ne verroit presque rien dans le monde qui ne servît à nous animer, ou à nous humilier. Car qu'y a-t-il de plus juste que de faire pour le Ciel ce que les gens du monde font pour la terre ? Et qu'y a-t-il de plus lâche & de plus indigne que de ne pas faire pour être heureux éternellement, ce que les hommes du monde font tous les jours pour des fins si frivoles & si basses ?

IV.

Une autre reflexion trés-naturelle & de trés-grande étenduë, que la consideration du bonheur éternel que nous attendons doit produire en nous, c'est que puisque ce bonheur est en effet nôtre souverain bien, & nôtre derniere fin, il doit avoir ce rang & cette place dans nôtre cœur. Or le propre, dit Saint Augustin, du souverain bien, c'est qu'on y rapporte toutes choses :
Aug. Ep. 56. *Summum bonum id dicitur quo cuncta referuntur.*

Que la vie éternelle ne soit donc pas nôtre fin de paroles seulement, mais qu'elle le soit réellement & en effet. Qu'elle soit le principal objet de nôtre esprit & la principale fin de nos actions, qu'elle fasse la prin-

cipale

cipale & la plus agiſſante de nos paſſions, & que l'on remarque en toute nôtre vie ce caractere, que nous ne preferons rien à nôtre ſalut, que nous tendons au Ciel, & que nous ſoûpirons aprés d'autres biens que ceux de la terre.

V.

Mais parce que nous ne ſçaurions accomplir ces devoirs ſi nous n'aimons la vie éternelle, ni l'aimer ſi nous n'y penſons, nous devons nous ſervir de toutes les inventions ſaintes, qui peuvent nous en renouveller l'idée & la graver plus profondément dans nôtre cœur, & ſuivre pour cela les vûës que les Saints Peres nous ont données. L'Eſprit de Dieu qui les animoit, a fait conſiſter leur pieté à s'élever à la penſée & au deſir de la vie éternelle, par tous les états & toutes les rencontres de la vie.

S'ils ont été dans la proſperité & dans la paſſion de quelques biens temporels, ils les ont regardez comme des ſoulagemens de miſerables & de condamnez, & non comme des recompenſes qui nous pûſſent rendre heureux. *Hæc omnia miſerorum ſunt damnatorumque ſolatia, non præmia beatorum.* *De Civit. Dei. l. 22. c. 23.*

Ils ont pris garde de ne conſiderer ces biens que comme des refraichiſſemens que Dieu nous accorde dans le cours de nôtre voya-

voyage, & non comme ceux où nous esperons de parvenir, lorsque nôtre voyage
In Ps. sera achevé. *Dieu nous console*, dit Saint
34. Augustin, *dans nôtre chemin, pourvû que nous comprenions que nous sommes en chemin, & que toute cette vie; & toutes les choses dont nous y uzons ne nous doivent tenir lieu que d'une retraite de voyageurs, & non d'une maison où nous voulions demeurer.* TOTA ISTA VITA, *& omnia quibus uteris in hac vita, sic tibi debent esse tanquam stabulum viatori, non tanquam domus habitatori.*

S'ils ont souhaité des biens temporels ou pour eux, ou pour les autres, ils ont eu soin de ne les regarder qu'en une maniere qui eût rappart avec la vie du Ciel.
In Ps. *Que le Seigneur*, dit Saint Augustin, *nous*
25. *reçoive entre ses bras pour nous consoler par les biens de la terre, & pour nous rendre bienheureux par la possession des biens éternels;* DOMINUS *nos suscipiat consolandos temporalibus, beatificandos æternis.* Dans l'usage même qu'ils en ont fait, ils ont eu toûjours d'autres biens en vûë, & ont tâché de faire servir ces consolations humaines
De Ci- pour s'exciter à les desirer. *Que sera-ce,*
vit. Dei dit Saint Augustin, *que les biens du Ciel,*
l. 22. *puisque l'on trouve tant de plaisir dans ceux*
c. 24. *de la terre?* QUÆ *igitur illa sunt, si tôt ac*
In Ps. *84.* *talia ac tanta sunt ista? Que ces choses,* dit-il ailleurs, *que nous aimons dans le monde,*

de,

de, nous servent à aimer Dieu davantage, puis qu'il les surpasse tant en beauté & en grandeur.

VI.

S'ils ont vû ces biens du monde entre les mains des méchans, au lieu d'en prendre sujet de leur porter envie, ils n'ont songé qu'à se fortifier dans l'amour & dans l'estime des biens éternels.

Que donnera t-il, dit Saint Augustin, *à ceux qu'il a predestinez à la vie, puisqu'il fait tant de biens à ceux qu'il a predestinez à la mort.* Quid dabit *eis quos prædestinavit ad vitam; qui hæc debit etiam eis, quos prædestinavit ad mortem?* Et tant s'en faut qu'ils en ayent pris sujet d'en estimer davantage les méchans, parce qu'ils possedoient les biens de la terre, qu'ils en ont pris occasion de mépriser ces biens, de ce qu'ils pouvoient être possedez par des méchans. *De Civit. Dei l. 22. c. 24.*

Ces biens, dit-il, *que Dieu donne aux impies, sont si vains qu'ils meritent bien d'être possedez par des impies. Ne les regardez donc pas comme estimables, puisque vous voyez que les impies les peuvent avoir.* Quæ donat *& malis tam frivola sunt, ut hæc & malis donari digna sint; ne tibi quasi magna videantur, quæ possunt donari & malis.* *In Ps. 62.*

Si

In Ps. 73. *Si Dieu regardoit*, dit-il ailleurs, *ces biens de la terre, comme quelque chose de grand, il ne les accorderoit pas à des méchans, mais il les donne aux méchans, afin d'apprendre aux bons à lui demander des biens qu'il ne donne point à des méchans.*

VII.

C'est ainsi que les consolations humaines ne les ont point empêchez de faire de Jerusalem le principal objet de leur joye & de leurs desirs, comme parle le Prophete: *Si non proposuero Jerusalem in principio lætitiæ meæ.*

Mais il ont trouvé dans les afflictions & dans les maux de cette vie, encore plus de moyens de s'enflammer du desir de la vie éternelle.

Ils ont regardé ces afflictions & ces traverses que les hommes éprouvent dans les choses qu'ils possedent le plus legitimement, comme des avertissemens que Dieu leur donne de n'avoir de l'amour que pour le Ciel, & de ne pas considerer comme leur maison les retraites passageres, où ils se reposent en passant. *Docetur amare meliora per amaritudinem inferiorum, ne viator tendent ad patriam stabulum habeat pro domo sua.*

Ils ont reconnu que c'étoit une misericorde de Dieu de semer ces amertumes & ces dégoûts parmi les douceurs trompeuses

des choses du monde, afin d'empêcher les Chrêtiens de s'y attacher, & de les porter à rechercher avec plus d'ardeur cette autre vie, dont les douceurs sont saintes & salutaires: *Ideo autem huic vitæ male dulci miscet amaritudines & tribulationes, ut alia, quæ salubriter dulcis est, requiratur.* *In Ps. 43.*

Ils ont cru que c'étoit un grand bien que Dieu dépoüillât le monde à leur égard de ce qu'il avoit de tromper, afin que leur amour qui auroit pû s'y porter, se tournât tout entier vers ce repos qui n'est ni de cette terre ni de cette vie. *In Ps. 82.*

Ils s'en sont servis pour reconnoître la misere de la vie presente, la foiblesse de l'homme, l'instabilité des choses du monde, l'aveuglement de ceux qui s'y attachent, & ils ont tâché par là d'exciter en eux le desir de ce Royaume, dont le moindre bien sera d'être exempt de tous les maux. *In Ps. 32.*

Ils ont tâché de porter les hommes à desirer pour l'autre vie tout ce qu'ils desirent pour la vie presente, parce qu'ils sçavoient qu'on y trouve tous les biens avec excellence, & que le souverain bien que l'on y possede les comprend tous. *Si vous aimez les richesses*, dit saint Augustin, *mettez les en un lieu où elles ne puissent jamais perir. Si vous aimez l'honneur, ne recherchez que celui qu'on ne peut avoir sans le meriter. Si vous aimez le salut, efforcez-vous de l'acquerir d'une maniere qui ne vous donne plus sujet d'apprehender de le* *Epist. 54.*

per-

perdre. Et enfin, si vous aimez la vie, rendez-vous dignes d'une vie qui ne puisse jamais être terminée par la mort Enfin ils se sont servis de la felicité du Ciel, pour mépriser & tous les maux & tous les biens de la vie presente. Ce qui fait dire à saint Bernard : *Heureux celui qui medite toûjours en la presence du Seigneur, & qui repasse continuellement dans son esprit le bonheur dont on joüira à sa droite! Qu'y a-t'il qui puisse paroître dur à celui qui est continuellement occupé de la pensée que les maux de cette vie n'ont aucune proportion avec la gloire que nous esperons? & que peut desirer en ce monde corrompu celui dont l'œil contemple toûjours les biens du Seigneur dans la terre des vivans?*

Bern. de aff. dom. serm. 4. n. 7.

VIII.

On peut dire aussi de la connoissance de la felicité des Elûs, ce que nous avons déja dit de la connoissance de la misere des reprouvez, qu'elle doit servir de regle à tous les jugemens que nous portons du bonheur ou du malheur de ce monde, aussi-bien que de sa grandeur & de sa bassesse. C'est être grand & heureux que d'avoir droit au Royaume de Dieu, d'être dans la voye qui y conduit, de posseder les biens de la grace, qui en sont la semence, les premices & le gage.

C'est être pauvre, miserable, & reduit à la derniere bassesse, que d'être dépoüillé de ce droit, & d'avoir en soi ce qui merite l'enfer.

Tou-

Toutes les differences qui naiſſent des conditions & des qualitez humaines, ne ſont rien en comparaiſon de celles-là. Auſſi Jeſus-Chriſt pour nous imprimer davantage cette verité dans l'eſprit, a voulu commencer par-là ce Sermon merveilleux de la montagne, qui contient toutes les maximes de ſon Evàngile. *Beati pauperes ſpiritu*, dit-il, *quoniam ipſorum eſt regnum Cælorum*. C'eſt-à-dire, que c'eſt ce droit à ce Royaume éternel qui rend bienheureux, & que c'eſt la perte de ce droit qui rend malheureux.

Enfin, il ne faut qu'avoir un peu de bon ſens pour conclure de cette grande idée que la Religion nous donne de la felicité de l'autre vie, qu'étant clair que c'eſt le but où nous devons rapporter toutes nos actions, & par la vûë duquel nous devons conduire toute nôtre vie, nous devons avoir un extréme ſoin de nous bien inſtruire de la voye qui y mene, & de ne nous pas laiſſer tromper dans une choſe ſi importante, d'autant plus que nous ſommes avertis d'une part, qu'il eſt trés-facile de s'égarer dans ce chemin, & de l'autre que quiconque s'en égare, s'engage dans le chemin de l'enfer; puiſque tout ce qui ne tend point à la vie éternelle, tend à la mort éternelle, comme dit ſaint François de Sales.

Chapitre XV.

Conclusion.

Pic de la Mirande. UN grand esprit de ces derniers siecles, considerant d'une part la certitude du la Religion Chrêtienne, & de l'autre la vie de ceux qui en font profession, exprime en ces termes l'étonnement où l'on doit être d'y voir si peu de rapport. „ C'est une grande folie, dit-il, de ne croi- „ re pas à l'Evangile, dont la verité est „ attestée par le sang des Martyrs, publiée „ hautement par les paroles des Apôtres, „ confirmée par le témoignage des éle- „ mens, & confessée par les demons mê- „ mes. Mais c'est encore une folie beau- „ coup plus grande de ne douter point de „ la verité de l'Evangile, & de vivre „ comme si on ne doutoit point qu'il ne „ fût faux: *Magna insania est Evangelio non credere, cujus veritatem sanguis Martyrum clamat, Apostolicæ resonant voces, elementa loquuntur, dæmones confitentur: sed longè major insania est, cum de veritate Evangelij non dubites, sic vivere quasi de ejus falsitate non dubitares.*

Or ce que cet Auteur dit en general de la Religion Chrêtienne & de la vie des Chrêtiens, est particulierement sensible à l'égard des points que nous en avons traitez dans

dans cét écrit ; c'est-à-dire, du Jugement de l'Enfer, & du Paradis.

C'est une grande folie que d'en douter, puisqu'ils sont établis sur toute l'autorité de l'Evangile, & que l'autorité de l'Evangile est établie sut tant de miracles, & sur l'accomplissement si visible de tant de merveilleuses Propheties.

JESUS-CHRIST, dit saint Augustin, *a executé pleinement tout ce qu'il avoit promis. Croyons-nous qu'il nous ait voulu tromper dans ce qu'il nous a dit de son jugement?* AN *verè exhibuit nobis omnia quæ promisit, & de solo judicii nos fefellit? Tout ce qui avoit été écrit*, dit-il encore, *a été accompli dans la suite des tems, & aprés cela pouvons-nous douter qu'il n'accomplisse de même ce qui reste...* PER *omnes generationes reddidit quæ scripta sunt, & quod restat non ei credetur.* *In Ps. 73.* *In Ps. 144.*

Il n'y a donc pas moyen que l'esprit se soûtienne dans une pretention si déraisonnable. Il faut croire malgré qu'on en ait, qu'il y aura un Paradis & un Enfer; qu'il y aura un feu éternel, & une gloire que l'œil n'a point veüe, & que l'oreille n'a point entenduë. Personne ne resiste à ces veritez. On les embrasse, & l'on fait profession de les croire: mais qu'est-ce que cette foi produit, & quelle suitte a-t-elle dans la conduite de la vie des Chrêtiens?

C'est ici où paroît cet excez de folie, beaucoup plus grand que le défaut de la

foi.

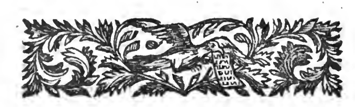
foi. On croit l'Enfer & le Paradis, & l'on vit comme si l'on étoit assuré qu'il n'y eût ni Enfer ni Paradis. On marche avec la même securité, la même joye, & le même repos dans la voye de l'Enfer, que si l'on avoit une conviction entiere que tout ce qu'on en dit fût une fable, & l'on perd le Royaume du Ciel avec autant d'indifference que si l'on ne doutoit point que ce ne fût une illusion.

On pousse même l'extravagance jusqu'à faire passer pour marque de force d'esprit, de ne penser ni à l'un ni à l'autre, & de s'en aller brutalement à la mort sans faire aucune reflexion sur ce qui la doit suivre. On a peine à souffrir qu'on nous en parle, & ce sont souvent les discours les moins écoutez que ceux qui ont pour but de nous mettre ces objets devant les yeux. On sçait bien, dit-on, tout ce qu'on en dit : mais puisque vous le sçavez, pourquoi ne faites-vous pas ce que cette connoissance oblige de faire, à moins que de renoncer à la raison.

Il est aisé de reconnoître cet excez de folie dans la vie du monde, & ce qui est étrange, c'est qu'on la peut même remarquer en quelque degré dans les personnes de pieté. Car dans la verité, il s'en faut toûjours beaucoup que ces grands objets ne fassent sur eux toute l'impression qu'ils y devroient faire, & qu'ils ne vivent comme des gens, dont le voyage se peut terminer à tous momens par

le

le Paradis ou par l'Enfer. Il seroit aisé de faire voir cela en détail dans la plûpart des fautes & des foiblesses des gens de bien: mais il suffit de conclure ici generalement à l'égard de tout le monde; Que la plus claire, la plus sensible, la plus convaincante de toutes les veritez étant qu'il ne faut pas vivre d'une maniere qui nous conduise au comble de tous les malheurs, & nous prive du souverain bien, tout homme qui a tant soit peu de sens doit regler sa vie d'une telle sorte, qu'il ait sujet de croire qu'il marche vers le Ciel, & non vers l'Enfer, & que quiconque ne le fait pas, doit sans cesse se le reprocher à soi-même. Qu'il doit se juger non seulement miserable, mais insensé. Qu'il doit gemir d'un si malheureux état, & qu'il doit trouver bon que tout le monde le lui mette sans cesse devant les yeux pour l'aider à en sortir. En un mot, c'est être vrayment raisonnable, que de travailler serieusement & uniquement à son salut. C'est avoir encore quelque reste de raison & de lumiere quand on ne le fait pas, que de se condamner soi-même & de desirer de changer de vie. Mais c'est une extinction entiere de raison, que de vivre en repos sans se mettre en peine de ce qui arrivera aprés la fin de sa vie.



II. TRAITE DE LA VIGILANCE CHRETIENNE.

Contenant divers moyens de se tenir en la presence de Dieu.

CHAPITRE PREMIER.

En quoi consiste la vigilance Chrêtienne.



L'Autorité de Jesus-Christ qui nous recommande si souvent la vigilance, qui employe pour nous y porter, des motifs aussi pressans que la terreur de la mort & du jugement, & qui a voulu marquer si expressément qu'il la comman-
Marc. doit à tous, (*Omnibus dico, Vigilate*) suffit
13. 37. pour faire voir qu'il n'y a point de devoir

voir de la vie Chrêtienne qui soit plus indispensable.

Il ne la commande pas seulement à tous les Chrêtiens, mais il la leur commande en tout tems, en la joignant à l'exercice de la priere, qui doit être continuel. *Veillez*, dit-il, *en priant en tout tems.* VIGILATE *omni tempore orantes.* Car ce ne sont pas deux devoirs que l'on puisse separer. Il faut veiller pour prier, & l'on ne sçauroit prier qu'à proportion qu'on veille. Ils se tiennent même l'un à l'autre reciproquement lieu de moyen & de fin. Car s'il faut veiller pour prier, il faut aussi prier pour veiller. On se dispose à la priere par la vigilance. On obtient la vigilance par la priere. Et enfin ils se renferment en quelque sorte l'un l'autre, puisque comme celui qui prie veille, il est vrai aussi en quelque sorte que quiconque veille prie.

Luc. 21 36.

La necessité de la vigilance étant donc si établie, il n'est plus question que de connoître les moyens de la pratiquer; & pour cela il est necessaire de sçavoir en quoi elle consiste.

Veiller est le contraire de dormir, aussi-bien dans la grace que dans la nature. Or *ceux qui dorment*, dit l'Apôtre, *dorment la nuit* QUI DORMIUNT, *nocte dormiunt*: & quand ils dormiroient durant le jour, ils se feroient une nuit par leur sommeil même, puisque ce sommeil les priveroit de la veüe de la lumiere.

Etre endormi selon l'esprit, c'est donc être privé de la vraye lumiere, & avoir les sens spirituels assoupis. Mais comme en même tems que ceux qui dorment selon le corps sont privez de la veüe & du sentiment des objets réels, ils ne laissent pas d'avoir de certains sentimens obscurs, & de s'appliquer aux phantômes dont leur imagination est remplie, en les prenant pour des réalitez & en ne pensant pas même pendant qu'ils dorment, qu'il y ait d'autres objets plus réels & plus solides que ceux-là; de même ceux qui sont endormis selon l'esprit, étant privez de la veuë des objets que l'on peut appeller vraiment réels, ne laissent pas de se repaître des choses temporelles qui ont bien moins d'être& de réalité en comparaison des objets spirituels, que les phantômes qui composent nos songes n'en ont en comparaison des objets exterieurs qu'ils nous representent.

Et par-là il est clair que veiller c'est avoir les yeux de l'esprit ouverts à la lumiere spirituelle, qui nous découvre les objets de l'autre vie, c'est à-dire Dieu, l'enfer, le Paradis, l'éternité, l'usage que nous devons faire des creatures pour nous sauver, l'usage que le diable en fait pour nous perdre; les fins de Dieu en nous les donnant, les desseins du diable en nous les presentant, les obligations où elles nous mettent de loüer, de remercier, & de prier Dieu.

Or comme ceux qui veillent n'ont pas seu-

ſeulement les yeux ouverts pour découvrir les objets qui ſe preſentent, mais auſſi les oreilles pour entendre ce qu'on leur veut dire, veiller ſelon l'eſprit, c'eſt auſſi avoir les oreilles du cœur attentives à la voix de Dieu, & écouter tout ce qu'il nous dit par lui-même, par les creatures, & par tous les objets, tant ſpirituels que corporels, que nôtre eſprit peut concevoir. Car Dieu nous parle par toutes choſes, & il n'y a que nôtre ſurdité qui nous empêche de l'entendre. C'eſt l'idée que nous devons avoir de la vigilance Chrêtienne, & nous en allons voir la pratique & l'utilité dans la ſuite de ce Traité.

CHAPITRE II.

Combien il eſt utile de rappeller ſouvent dans ſon eſprit le ſouvenir de Dieu. Raiſons fondamentales de l'utilité de cette pratique.

LA lumiére ſpirituelle qui, comme nous avons dit, diſtingue ceux qui veillent, de ceux qui ne veillent pas, n'étant autre choſe que Dieu même, comme Saint Auguſtin le dit ſi ſouvent aprés l'Ecriture; tous ceux qui la ſuivent, ont en quelque ſorte Dieu preſent,& pratiquent ainſi ce que Dieu

ordonna à Abraham par ces paroles : *Ambula coram me, & esto perfectus.*

Mais outre cette presence de Dieu plus generale, & qui est renfermée dans toutes les veuës & toutes les connoissances que la lumiere de Dieu nous donne, il y en a une plus particuliere & plus expresse, par laquelle l'esprit connoît Dieu plus distinctement, le regarde comme Dieu, & tâche de lui rendre les hommages, les adorations, & le culte qui lui est dû. Cette presence de Dieu n'est autre chose que ce souvenir continuel de Dieu, que les Saints Peres qui ont donné des regles de la vie Chrêtienne, nous recommandent comme l'unique moyen de vivre dans la pieté. *Il faut,* dit Saint Basile, *veiller à la garde de son cœur avec toute sorte de soin, & ne pas souffrir que le souvenir de Dieu, qui doit etre continuel en nous, s'efface de nôtre esprit. Il faut que nous portions sans cesse l'idée de Dieu imprimée comme un cachet ineffaçable, sur nôtre ame. C'est par ce moyen que l'on acquiert ordinairement la charité qui nous excite à observer les commandemens, & qui se conserve en les observant.*

Reg. fus. disp. int. 5. Voyez Reg. Brevior 21. 20. & 306.

Saint Gregoire de Nazianze ne parle pas avec moins de force de l'utilité de cette pratique. *Il nous doit étre* dit-il, *aussi ordinaire de nous souvenir de Dieu, que de respirer : ou plûtôt ce devroit être nôtre unique occupation. Nôtre devoir est de penser à Dieu le jour & la nuit, le matin, le soir,*

Greg. Naz. or. 33. p. 531.

soir, à midi: de le benir & de le louër en tout tems, en se couchant, en se levant, en marchant, & parmi toutes nos autres actions, afin de purifier nôtre ame par ce souvenir continuel.

Tous les autres Peres parlent le même langage, & il n'y a point d'avis qui ait été proposé avec plus d'uniformité par tous ceux qui ont donné des regles de la vie spirituelle.

Mais pour comprendre jusques dans le principe, l'importance & l'utilité de cette pratique sainte, il faut considerer que la premiere & la plus generale de toutes les tentations est celle de l'oubli de Dieu, parce qu'elle naît de tous les objets des sens, quelque innocens qu'ils puissent être.

Car l'état où nous sommes dans cette vie, est que ces objets frappant les organes du corps, forcent l'ame de s'appliquer à eux sans qu'elle s'en puisse ordinairement deffendre. Ils avertissent eux mêmes de leur presence, & ils n'ont point besoin pour être conçûs, d'être aidez d'une reflexion interieure qui en excite l'idée: & comme leurs impressions sont vives & continuelles, elles portent l'ame à s'en remplir, & à oublier toute autre chose.

Mais comme par une institution publique & connuë, ou par un rapport naturel, quelques uns de ces objets, outre l'idée de leur être qu'ils forment dans l'esprit, sont encore signes de divers mouvemens de l'a-

me, que nous concevons facilement dans les autres, parce que nous les ressentons souvent en nous-mêmes, il arrive de-là qu'en recevant par exemple l'impression que l'exterieur des hommes peut faire sur nous, nous concevons de plus l'idée de leurs pensées, soit par leur mouvement & par leur visage, soit par leurs paroles & par d'autres signes d'institution. Et ainsi, quoique ces pensées soient spirituelles, elle conviennent neanmoins en cela avec les êtres corporels, qu'à la faveur des signes ausquels elles sont liées, elles entrent dans nôtre ame malgré que nous en ayons, & elles attirent son application.

Outre ces principes exterieurs, qui tirent en quelque sorte l'ame hors d'elle-même, elle y est encore violemment poussée par le déreglement de ses passions; par la pente qu'elle a pour les plaisirs, & pour tout ce qui flatte son ambition & son orgueil, par le vuide & l'indigence où elle se trouve au-dedans d'elle-même, qu'elle tâche de remplir par les choses du dehors. Ainsi elle s'y porte avec violence, elle suit avec plaisir les impressions qu'elle reçoit des choses corporelles, elle s'y plonge & elle leur donne par son imagination une grandeur, & une solidité qu'elles n'ont pas.

Il en est tout au contraire des choses spirituelles. Quelque grandeur & quelque réalité qu'elles ayent, elles n'agissent point par elles-mêmes sur nos sens, & n'avertissent

sent point ainsi l'ame d'y penser. Et quoique par le moyen de certains signes, l'ame en puisse être quelquefois avertie ; neanmoins comme nous les concevons trés-imparfaitement, que les idées que nous en avons sont foibles, & que les impressions des choses du monde attirent sans cesse l'ame, il arrive de-là que la plûpart des hommes vivent dans l'oubli de Dieu, & que ceux mêmes qui ont quelque desir d'être à lui, ont besoin d'un effort continuel pour s'empêcher d'y tomber, & pour resister à l'impression des choses sensibles, qui tend à appliquer leur ame au dehors, & à la détourner des objets spirituels.

Ainsi, quelque persuadé que l'on soit speculativement de la verité, de la réalité, & de la grandeur du monde spirituel, on sent néanmoins en soi un poids & une pente qui nous porte à ne concevoir point d'autre grandeur, & presque d'autre être, que celui des objets qui frappent nos sens. Et ce qui paroît plus étrange est, que lors même qu'on se porte à s'occuper des choses temporelles par l'ordre de Dieu, par le mouvement de sa grace, & par le motif de l'obeïssance que l'on lui doit, & que l'on a rapporté d'abord à son honneur & à sa gloire l'application que l'on donne à ces objets, l'inclination que nous y avons ne laisse pas d'effacer peu à peu cette premiere intention, & de nous y attacher par le plai-

fir que nous y prenons; de sorte que ces emplois exterieurs, quoi qu'entrepris par l'ordre de Dieu, nous détournent insensiblement de lui, & nous remplissent des creatures; à moins que nous ne fassions de grands efforts pour arrêter cette impression.

Voilà la principale des tentations de cette vie, & la source de toutes les autres; ou plûtôt c'est une tentation universelle qui est renfermée dans toutes les tentations particulieres.

Il est bien visible par-là, que le remede le plus naturel à cette tentation générale, seroit de nous rendre les choses spirituelles plus presentes qu'elles ne sont, & de les concevoir d'une maniere qui nous en fit mieux comprendre la grandeur, d'en renouveller sans cesse la pensée dans nôtre esprit, & d'étouffer par là l'impression si violente que les choses corporelles & passageres y font. Mais comme ces objets spirituels ne se presentent pas par eux-mêmes, & que la liaison qu'ils ont avec les choses corporelles n'est pas sensible; il faut que l'ame y supplée par tous les moyens qu'elle en peut trouver.

Ces moyens se reduisent à deux, l'un général, & l'autre particulier. Le premier est de contraindre son esprit par une volonté vive & forte de s'appliquer à Dieu, & de le retirer comme par force de la vûë des creatures pour l'attacher à celle des objets spirituels.

Le

Le second est de faire en sorte par une sainte industrie, que tous les objets qui nous environnent, & qui frappent nos sens, y renouvellent l'idée de Dieu, & nous fassent souvenir de ce qu'il est & de ce que nous lui devons.

Pour réüssir dans ce dernier moyen, qui comprend aussi la pratique du premier, il faut tâcher d'imprimer vivement dans nôtre esprit les divers rapports que les objets exterieurs ont avec Dieu, & de lier tellement ces idées ensemble, que les choses du monde ne se presentent jamais à nous, sans exciter l'idée de celles de Dieu.

Il n'est pas besoin pour cela d'inventer des liaisons arbitraires. Il n'y a qu'à voir celles qui sont effectives. C'est-à-dire qu'il n'y a qu'à concevoir que Dieu remplit, soûtient, meut, conduit le monde visible; qu'il nous parle par toutes les creatures, qu'il est la regle unique & inviolable de nos actions; & qu'il nous peut seul defendre des tentations qu'elles nous causent, & s'accoûtumer ainsi à ne voir plus ces creatures, sans voir en même tems en elles & par elles celui auquel elles ont un rapport si intime & si essentiel.



CHAPITRE III.

Premiere maniere de se tenir en la presence de Dieu, tirée de la dependance qu'a l'être des creatures de celui de Dieu.

LEs qualitez des creatures peuvent être differentes, & avoir ainsi divers rapports avec Dieu : mais comme elles conviennent toutes dans l'être, elles ont toutes par cet être qu'elles ont reçû & qu'elles reçoivent sans cesse de Dieu, une liaison intime avec lui, par la dépendance qu'elles en ont.

Ainsi toute creature par son être même nous doit faire souvenir de Dieu, & elle en est un signe naturel. Mais pour imprimer plus vivement cette vérité dans nôtre esprit, il est bon de considerer que tous ces corps, qui frappent nos sens, qui nous paroissent avoir tant d'éclat & tant de beauté, que nous prenons presque pour les seuls êtres réels qui soient au monde, parce qu'il n'y a que ces seuls êtres qui nous avertissent qu'ils y sont, ne participent neanmoins à l'être que d'une maniere trés imparfaite. Non seulement ils n'ont point en eux la cause de leur subsistance, & ils ont besoin que la main toute puissante qui les a créez, les

soûtienne & les tire sans cesse du neant, sans quoi ils y retomberoient à tous momens, par cela seul qu'elle cesseroit de leur donner l'étre: Mais cet être même qu'ils reçoivent, est tellement borné en toutes choses, qu'il tient bien plus du rien que de l'être, puisque nous y appercevons un neant infini de toutes les perfections qu'ils n'ont pas. De-plus, comme ils sont destituez d'intelligence, ils sont à leur propre égard comme s'ils n'étoient point; & s'ils sont pour nous, ils ne sont pas pour eux-mêmes.

Si des corps on passe aux esprits créez, on y trouve la même impuissance de subsister par soi-même, & le même besoin de recevoir continuellement leur être de Dieu. Il est vrai qu'ils n'ont pas le défaut de ne se pas connoître, & que leur connoissance s'étend à quelques objets: mais les bornes en sont si étroites, que ce qu'ils connoissent n'est presque rien en comparaison de ce qu'ils ignorent.

L'imperfection de l'être de toutes les creatures, nous doit servir de dégré pour concevoir, qu'outre ces êtres materiels & ces esprits bornez il y a un être immateriel & sans bornes qui est la source de tout être & de toute connoissance; qui ne dépend de rien & dont tout dépend; qui est immense, infini, necessaire, tout-puissant; qui est grand sans quantité, bon sans qualité, éternel sans vicissitude de tems; qui

ſans changement produit tous les changemens des creatures; qui eſt toûjours en repos ſans ceſſer d'agir, qui connoît tout, & tout à la fois; qui eſt par tout, & dans tout ſans être renfermé en rien; qui nous eſt plus intime que nous mêmes, & qui nous donne ſans ceſſe, comme dit Saint Paul, la vie, le mouvement, & l'être.

C'eſt cét être infini qui eſt le Dieu que nous adorons. Toutes les creatures nous le montrent, puis qu'elles ſortent de lui, & qu'elles reçoivent continuellement de lui tout ce qu'elles ſont. Mais comme nous ſommes portez par le poids de nôtre corruption à nous arrêter aux effets ſans penſer à la cauſe toute puiſſante qui les produit, & à nous remplir du vain éclat des créatures, en oubliant la beauté ſouveraine dont elles empruntent le peu qu'elles en ont; pour reſiſter à ce funeſte aveuglement, nous devons dire à toutes ces creatures qui nous environnent, & à tout ce que le monde a de beau, d'éclatant & de charmant; vous n'êtes pas mon Dieu, ce n'eſt pas de vous que vous tenez l'être, & vous n'en avez que ce que vous en donne ce Dieu, qui eſt caché dans vous, & que nous ne voyons point.

Nous devons ſouvent conſiderer Dieu comme une Mer infinie qui contient & conſerve toutes choſes, & nous regarder comme des poiſſons, ou plûtôt comme des atômes qui y ſont abîmez; & dont l'être diſ-

paroît

paroît en quelque sorte dans l'immensité de cét être souverain qui les engloutit.

Si nous étions bien accoutumez à ces pensées, tant s'en faut que les creatures nous portassent à l'oubli de Dieu, qu'elles nous le remettroient continuellement devant les yeux. Nous l'adorerions sans cesse par des regards & des mouvemens secrets. Nous nous aneantirions sans cesse en sa presence par la vûë de sa grandeur & de nôtre petitesse. Nous nous servirions de tous les objets sensibles pour lui renouveller nos hommages. Comme il est par tout, nous le trouverions par tout, dans les Cieux, dans la terre, & dans l'enfer même : *Si ascendero in Cælum, tu illic es : si descendero in infernum, ades.* Tout l'univers nous representeroit la magnificence de sa gloire, & ce seroit pour nous un temple qui nous exciteroit à nous tenir dans le respect dû à la grandeur de celui à qui il est consacré. Nous ne croirions jamais être seuls, puisque nous nous verrions toûjours en la presence de Dieu, & toutes nos actions, toutes nos pensées, tous nos mouvemens exposez à ses yeux divins. Enfin nous tâcherions au moins d'imiter la modestie, la retenuë, le respect, l'attention de ceux qui sont en la presence des Rois de la terre, & nous n'aurions par la hardiesse de faire en la presence de Dieu, ce qui peut attirer sa colere contre nous, comme on ne voit personne qui fasse volontairement en presence des Rois, ce qu'il

In Ps. 139.

qu'il ſçait leur être deſagreable, & dont il peut être puni ſur le champ.

Il n'y a rien de ſi commun que ces penſées, mais il n'eſt rien de plus rare que d'en faire l'uſage qu'on devroit, & de s'en ſervir pour retirer ſon eſprit de la diſſipation que la vûë du monde lui cauſe, pour l'empêcher de ſe livrer aux objets des ſens, pour compoſer ſon interieur & ſon exterieur, & pour ſe mettre en l'état où l'on voudroit être ſi Dieu nous étoit viſiblement preſent.

Cela n'arrive que parce qu'on penſe rarement à ces veritez, qu'on les conçoit foiblement, & que l'on n'en eſt point vivement touché. C'eſt donc ce que nous devons demander à Dieu, & à quoi nous devons travailler par des reflexions continuelles, qui puiſſent les imprimer fortement dans nôtre eſprit & dans nôtre cœur.



CHA-

CHAPITRE IV.

Second moyen de se tenir en la presence de Dieu, qui est de considerer en toutes choses sa providence.

LA foi ne nous découvre pas seulement Dieu dans le monde soûtenant tous ses ouvrages, & leur donnant continuellement l'être en qualité de Createur ; elle nous le fait voir aussi comme Roi dans son Royaume, reglant & conduisant jusques aux moindres choses avec un empire si absolu, & une force si invincible, qu'aucune creature ne peut se soustraire à ses ordres, ni s'empêcher de contribuer par tout ce qu'elle fait de bien & de mal à l'execution de ses volontez.

Cette verité nous donnant lieu de regarder toutes les creatures comme des instrumens entre les mains de Dieu, nous donne moyen par consequent de nous élever à Dieu par là, & de l'adorer comme le veritable Auteur de tout ce qui arrive dans le monde.

Les biens & les maux sont également propres pour renouveller cette idée. Car Dieu est le veritable Auteur des uns & des autres. Il est Auteur des biens que nous recevons par le ministere des creatures, puisque

que c'eſt lui qui nous les deſtine, & qui nous les procure par un ordre de ſa volonté, ſans lequel l'affection & la bonne volonté de tous les hommes enſemble ne nous pourroit être qu'inutile. Et il n'eſt pas moins Auteur des maux qui nous arrivent, puiſque c'eſt ſa juſtice qui nous y condamne, & qui employe ou les hommes, ou d'autres cauſes ſecondes pour l'accompliſſement de ſes volontez ſur nous.

Il faudroit donc changer ſur cela nôtre langage ou au moins nos penſées, & au lieu que nous n'avons que les creatures dans l'eſprit, que nous leur rapportons tout, que nous leur attribuons tout, il ſeroit juſte de remonter en toute occaſion à la véritable cauſe de tous les évenemens, & de donner à Dieu dans nôtre penſée la part qu'il a effectivement en tout ce qui arrive dans le monde.

Il ne faudroit donc point penſer ſimplement qu'un tel homme eſt mort par tel & tel accident; que l'un a été emporté par la fiévre, l'autre par la peſte; mais il faudroit regarder Dieu dans la mort des hommes, comme ſe ſervant de ces divers moyens pour l'execution de l'arrêt qu'il a prononcé contre chacun d'eux.

Il ne faudroit de même jamais dire que nous avons perdu nôtre bien, par l'injuſtice d'un autre; mais il faudroit dire que Dieu s'eſt ſervi de la malice d'un ennemi pour nous

nous ôter ce que nous meritions de perdre.

Gardez-vous bien, dit saint Augustin, de rapporter à d'autres qu'à Dieu vos afflictions. Car le diable même ne sçauroit vous faire le moindre mal sans la permission de celui qui possede la souveraine puissance, & qui s'en sert ou pour punir ou pour corriger les hommes; pour punir les impies, pour corriger ses enfans. *Prorsus*, dit saint Augustin, *ad Deum refer flagellum tuum, quia nec diabolus tibi aliquid facit, nisi ille permittat, qui de super habet potestatem, aut ad pœnam aut ad disciplinam; ad pœnam impiis, ad disciplinam filiis.* *Aug. in Ps. 32.*

Par ce moyen nous verrons Dieu par tout, & en toutes choses, puisqu'il n'y a rien qui ne soit reglé par sa providence; & ce qui est admirable, nous n'y verrions en un sens rien que de juste, puisque rien n'arrive que par l'ordre de sa volonté qui est toûjours juste.

Ainsi toutes les histoires deviendroient pour nous des histoires de Dieu, tous les hommes des Ministres de Dieu, tous les événemens des arrêts de Dieu, dans lesquels par conséquent nous ne trouverions jamais rien dont nous puissions nous plaindre avec justice. *Essais de Mor. t. 1. tr. 2. 2. part. n. 16.*

Quelle paix, quelle soumission, quelle assurance cette verité ne devroit-elle point produire dans nos esprits? Devroit-on craindre dans un vaisseau, dont Dieu seroit le pilo-

pilote? Or c'est ce qu'il est dans le monde à l'égard de tous les hommes. Il les conduit tous à la fin à laquelle ils sont destinez par des voyes infaillibles, & dont aucun ne se détourne jamais.

Il est vrai qu'il porte les uns, & laisse aller les autres; parce qu'il est Auteur de la voye des uns, & qu'il ne fait que permettre aux autres de marcher par la voye qu'ils choisissent par eux-mêmes. Mais ces permissions ne nous donnent pas moins lieu de l'adorer, & de nous soumettre à ses ordres, que les effets qu'il produit par lui-même, & où les creatures ont moins de part, puisqu'il ne s'en sert pas moins pour l'execution de ses desseins, & qu'il les regle & les borne à la mesure qui est necessaire pour les faire réüssir.

Afin que la veüe de la Providence divine produise en nous cette attention continuelle à Dieu, dont nous parlons presentement, il ne faut pas se contenter de la reconnoître & de l'adorer dans les grands évenemens; mais comme elle s'étend à tout, & qu'il n'y a point de si petite rencontre qui ne soit ordonnée de Dieu, il faut s'accoûtumer à l'honorer en tout, & à lui rapporter les plus petits accidens qui nous arrivent.

Il ne suffit donc pas de dire comme David, dans les grandes calomnies publiées contre nous, & dans les grands outrages qu'on nous fait, que Dieu a commandé à

ceux qui nous traitent de la ſorte, de nous outrager & de nous calomnier ; c'eſt-à-dire, qu'il leur a permis de le faire pour nôtre bien ; mais il faut dire dans les petites incommoditez de la vie commune, que c'eſt par l'ordre de Dieu qu'elles nous arrivent, qu'un homme nous parle durement & incivilement, qu'un autre nous raille mal à propos, qu'un ami nous neglige, nous oublie, nous traverſe ; qu'on nous laſſe par des viſites incommodes; qu'on nous importune par des prieres injuſtes ou inutiles.

Il faut de même reconnoître cet ordre de Dieu, dans les moindres bienfaits que nous recevons des creatures, dans les moindres bons ſuccés qui arrivent à nous ou à nos amis ; dans les moindres connoiſſances que l'on fait ; dans les moindres rencontres qui choquent ou favoriſent nos deſirs ; & enfin il faut le connoître dans les choſes dont nous ne découvrons ni le bien ni le mal, en ne laiſſant pas d'y honorer la profondeur des jugemens de Dieu, qui attache quelquefois l'execution de ſes plus importans deſſeins, à des rencontres qui paroiſſent fortuites & indifferentes, & dans leſquelles la prudence humaine ne ſçauroit découvrir ni avantage ni deſavantage.

Ainſi nous nous conſerverons dans une eſpece d'oraiſon continuelle en voyant agir Dieu dans toutes choſes, & adorant en tout

la conduite qu'il lui plaît de tenir sur nous, & sur toutes les creatures.

CHAPITRE V.

Troisiéme moyen de se tenir en la presence de Dieu, qui est de considerer ce que toutes les creatures ont de Dieu, & sur tous les personnes avec qui l'on traite.

COmme Dieu s'est peint dans tous ses ouvrages, qu'il y a répandu les traits & les caracteres de ses Divines perfections, & qu'il l'a fait même dans le dessein que nous nous en servissions comme de degrez, pour nous élever jusques à lui, c'est seconder ses intentions que de remarquer dans chaque creature ce qu'elle a de Dieu, de reconnoître Dieu en elle, & de remonter par elle à la source de ces perfections, qui est Dieu même.

Je ne parlerai point ici des images de la divinité que l'on peut trouver dans les creatures privées de raison, quoi qu'il soit juste qu'ayant été si souvent employées par l'Ecriture pour figurer les divers attributs de Dieu, nous nous servions du rapport qu'elles y ont, pour exciter en nous le souvenir de ce qu'elles representent.

Je me contenterai d'expliquer de quelle ſorte on peut voir & honorer Dieu dans les hommes, & s'en ſervir pour ſe tenir en ſa preſence; au lieu que ſouvent il n'y a rien qui nous en détourne plus que le commerce que nous avons avec eux, parce qu'ils nous rempliſſent l'eſprit, non ſeulement de l'image de leurs corps, mais des idées de leur jugement & de leurs paſſions, qui en font naître ſouvent de ſemblables en nous.

Tous les hommes generalement entant qu'hommes, nous peuvent ſervir à connoître Dieu, puiſqu'il a gravé ſon image dans leur nature même, qu'ils ſont tous capables de la poſſeder, & que ne ſçachant d'aucun qu'il ne ſoit pas du nombre des predeſtinez, nous les pouvons tous regarder comme devant être éternellement transformez en Dieu.

Mais outre cette qualité generale qui eſt commune à tous, on voit & l'on diſtingue Dieu dans les divers états des hommes, par des caracteres particuliers qui nous en impriment une idée plus vive.

On les peut aiſément reconnoître par ces *Rom.*
principes que l'Ecriture nous fournit : *Que* 13. 1.
toute puiſſance vient de Dieu : que l'homme ne *Joan.*
peut rien avoir, s'il ne lui eſt donné du Ciel : 3. 17.
Que tout grace excellente & tout don parfait *Jac.*
vient d'enhaut, & deſcend du Pere des lumie- 2. 17.
res : Que nous ſommes les temples du Saint eſ- 1. *Cor.*
prit : 3. 16. *Epiſt.* 1. 11.

prit : Que l'Eglise est le corps de Jesus-Christ, *que ce que l'on fait aux membres de* Jesus-Christ, *on le fait à* Jesus-Christ *même.*

Matth. 25. 40. A la faveur de ces lumieres divines on peut trouver & honorer Dieu dans les Rois, dans les Princes, dans les Magistrats, dans les superieurs Ecclesiastiques, & même dans les hommes injustes & violens, parce qu'on y trouve sa puissance, dont les hommes peuvent bien être les instrumens & les ministres, mais qui ne leur appartient jamais. Et c'est pourquoi Judith l'a reconnuë dans Holoferne, en lui disant *qu'il avoit en lui la puissance de Dieu pour le châtiment des méchans.* Virtus *Dei quæ in te est ad eruditionem insipientium.*

Quand on voit donc les richesses entre les mains des riches, on doit penser qu'ils en peuvent bien être les œconomes & les distributeurs, mais qu'ils n'en sont jamais les proprietaires & les maîtres ; parce que le domaine en demeure toûjours à Dieu, qui les leur ôte quand il lui plaît pour les donner à d'autres, par le droit inalienable de sa souveraineté. Ainsi en les voyant, on doit élever son esprit à celui qui les a établis dispensateurs de ces biens, & qui leur fera rendre un compte exact de leur administration.

On ne voit pas seulement Dieu dans les méchans, par la part qu'ils peuvent avoir à sa puissance, à ses richesses, & aux autres dons qui leur peuvent être communs avec les bons.

bons. Jesus-Christ est aussi en eux en plu- « sieurs autres manieres. Il est en eux, com- « me dit un excellent Auteur, pour les pu- « nir dans sa fureur. Et où est le serviteur « qui ne tremble, quand il voit son Maître « en colere, & qu'il condamne aux fers & « à la mort un méchant serviteur; princi- « palement s'il merite lui-même d'être re- « pris & s'il se sent aussi coupable? Il est « en eux pour l'accomplissement de ses des- « seins que nous ignorons. Et qui n'aura du « respect pour les ordres secrets du Prince « quand on voit que tout se remuë, & qu'on « ne sçait ce qu'il veut faire? Il est en eux « pour nous éprouver, & pour reconnoî- « tre si nous lui sommes fideles. Et qui ne « veillera sur soi-même, & ne se tiendra « dans la modestie & le recueillement dans « ce tems de tentation? Il est en eux pour « nous faire avancer, parce que nous nous « arrêtons trop, & que leur commission « porte de nous presser. Et qui osera s'en « prendre à eux, & ne tâchera plûtôt de recompenser le tems perdu? Il est en eux « pour nous guerir. Et qui ne doit rece- « voir le remede de Dieu avec soumission « & avec patience, sans s'arrêter au ra- « zoir qui couppe, qu'il faut considerer « comme un instrument de santé, & re- « verer la main qui l'employe? Il y a des « personnes qui baisent le medicament « qu'on leur donne tant ils le reçoivent « avec joye, dans l'esperance qu'ils ont de «

Traitez de pieté. t. 2. p. 321.

„ ne plus languir. Il eſt en eux enfin pour
„ nous recompenſer. Ce ſont eux qui nous
„ mettent la couronne ſur la tête. Faut-il
donc s'offenſer s'ils le font un peu rudement, puiſqu'en cela même ils augmentent nôtre recompenſe ?

Mais ſi l'on peut voir Dieu dans les méchans même ; combien le peut-on voir encore plus facilement dans les bons & dans
„ les juſtes ? Il n'y eſt pas ſeulement ; il y
„ agit, il y parle. Quand les membres de
„ Jeſus-Chriſt ſont remplis de ſon eſprit, il
„ y eſt preſque ſans voile & d'une maniere
„ palpable, parce qu'on l'y peut voir com-
„ me avec les yeux, puiſque nous ſçavons
„ que c'eſt lui qui fait en eux tout le bien
„ qu'ils peuvent faire : *Domine dabis pacem*
„ *nobis, omnia enim opera noſtra operatus es in*
„ *nobis.* Leur douceur eſt ſa douceur, leur
„ patience eſt la ſienne. Quand ils parlent,
„ c'eſt lui qui regle les mouvemens de leur
„ langue. Quand ils brulent de charité.
„ c'eſt lui qui l'allume. C'eſt lui qui eſt
„ leur charité & toute leur vertu.

Pourquoi n'avons-nous donc pas ſoin de diverſifier nos mouvemens envers Dieu ſelon les diverſes graces que nous remarquons dans les ames juſtes ? Et enfin pourquoi la veuë de tous les Chrêtiens n'excite-t'elle pas en nous le ſouvenir de Jeſus-Chriſt qui eſt leur chef, qui les a unis à ſon corps, & qui les a rendus ſes freres & ſes coheritiers ? Ne ſommes-nous donc pas bien in-

excusables si nous oublions Dieu, puisqu'il se présente à nous en tant de manieres & qu'il est par tout devant nous, en tout tems en toute sorte d'états. Il se presente à nous, dit l'Auteur que nous avons déja cité, dans les grands, afin de nous étonner. Il se pre- « sente dans les pauvres, afin de nous faire « compassion. Il se sert de l'aversion de ceux « qui ne nous aiment pas, pour nous fai- « re gagner davantage. Il se sert de l'occa- « sion de la nature, & de ceux que nous ai- « mons pour commencer de se faire aimer « de nous. Il se fait voir dans les personnes « inconnuës, & qui nous sont indifferentes, « afin qu'étant sans passion en ce qui les re- « garde, nous les voyons plus facilement « & que rien ne nous en fasse détourner les « yeux. Il est dans tous ses membres, il est « par tout, afin que nous le voyions par « tout: & par tout nous fermons les yeux, « afin de ne le pas voir. «

Ibid. p. 313.

Il faudroit donc tâcher de regarder tous ceux avec qui nous avons quelque commerce par quelqu'un de ces caractéres de Dieu, de nous en servir pour nous élever à lui, & pour lui demander la grace de leur parler comme il faut, & pour écouter avec plus de douceur, de docilicité & de respect tout ce qu'ils nous disent, ce qui rendroit toutes nos conversations saintes & édifiantes.

CHAPITRE VI.

Quatriéme maniere de se tenir en la presence de Dieu, qui est d'être attentif aux instructions qu'il nous donne par tout ce que nous voyons & entendons dans le monde.

LA vigilance Chrêtienne n'ouvre pas seulement les yeux de l'ame aux objets spirituels, elle ouvre encore ses oreilles aux instructions que Dieu nous donne. Il y en a qui sont en quelque sorte entendües exterieurement par tout le monde, & ce sont celles qui s'adressent directement à nous, comme les avertissemens qui nous sont donnez par les Predicateurs, ou par ceux qui nous font la charité de nous marquer nos devoirs, & de nous faire connoître nos defauts. Et l'effet de vigilance Chrêtienne à l'égard de celles-là, est qu'elle ne nous les faits pas regarder & recevoir comme venant des hommes, mais comme nous étant données de Dieu par leur ministere, suivant ce principe indubitable dans la Theologie de saint Augustin, que Dieu est le seul Maître de la vérité de quelque maniere qu'il nous la fasse connoître.

Mais il y a d'autres instructions que Dieu nous

nous donne, d'une maniere plus cachée & plus difficile à entendre, & ce sont celles dont parle l'Ecriture, quand elle dit que la Sagesse crie au dehors, & qu'elle fait entendre sa voix dans les ruës. *Sapientia foris prædicat, & in plateis dat vocem suam.* *Prov.* I. 20. Ce sont celles, dis-je, qui sont gravées dans les passions & dans les actions communes des hommes, & dans tous les accidens qui leur arrivent. Dieu parle par tout cela, & il parle d'une maniere trés-vive, trés-forte, trés-efficace, mais ce n'est que pour ceux qui ne dorment pas, qui sont attentifs à sa voix, & qui desirent de l'entendre. Non seulement il parle, mais il parle continuellement, parce qu'il n'y a rien de ce qui arrive dans le monde, qui ne soit propre à instruire un homme de bien, qui veille sur soi-même, & qui a soin de rapporter à son édification tout ce qu'il voit ou qu'il apprend.

Car que voit-on, par exemple, dans le monde que des vertus; des vices; des biens; des maux; des prosperitez; des adversitez; des élevations; des decadences; des passions; des égaremens; & qu'y a-t-il en tout cela par où Dieu ne parle à ceux qui l'écoutent?

Il expose les vertus à nos yeux pour nous porter à les imiter, pour nous faire voir combien nous en sommes éloignez, pour nous donner esperance d'y parvenir. Et c'est comme s'il nous disoit: Voilà ce qu'il

faut faire, voilà ce que vous ne faites pas. Voilà ce que vous devez esperer. *Car non poteris quod iste & iste?* Il nous montre par la rareté de ces vertus que la grace est rare, qu'il la faut demander avec ardeur & avec perseverance, qu'il faut craindre de la perdre; mais qu'il ne faut pas desesperer de l'obtenir.

Il nous instruit par les vices & par les péchez, dont il permet que nous soyons spectateurs, de la corruption & de la foiblesse de l'homme Il nous montre ce que nous sommes par nous-mêmes & l'état où nous devons craindre de tomber.

Il nous fait voir par les biens du monde dont il comble quelques-uns, le neant & la vanité de la felicité temporelle, en nous donnant lieu de considerer les miseres qui y sont attachées, & qui servent de matiere aux divines reflexions que le Saint Esprit a fait écrire à Salomon dans le livre de l'Ecclesiaste. Il nous decouvre ces heureux plongez dans le dégoût de leur bonheur, travaillez de mille inquietudes & de mille soins, & s'efforçant vainement d'arrêter une felicité qui leur échappe à tous momens, & qui est toûjours prête de finir.

Il nous fait voir l'aveuglement qu'elle produit, l'aversion de la verité qui l'accompagne, les égaremens où elle engage, la dureté du cœur qu'elle cause, l'entrée qu'elle donne à toutes sortes de vices, &

les

les obstacles qu'elle met à tous les moyens du salut.

Tant de miserables dont le monde est plein, & qui frappent nos yeux à toute heure, devroient être pour nous, selon l'Evangile, autant de Predicateurs de la penitence, puisqu'ils nous donnent lieu de faire la même reflexion que Jesus-Christ fit faire aux Juifs sur le supplice de certains Galiléens, & sur la mort de ceux qui furent accablez par la tour de Siloe. *Pensez-vous*, leur dit il, *que ces gens fussent plus coupables que les autres hommes? Ils ne l'étoient nullement, si vous ne faites donc penitence, vous periez tous aussi bien qu'eux.* Nous devrions ainsi nous dire à nous-mêmes, à la vûë de tant de gens qui gemissent sous le poids de leur misere: Et-ce que nous nous imaginons que nous sommes moins coupables qu'eux? Qu'elle raison aurions-nous de le croire? Il n'y a donc point d'autre voye que la penitence qui nous puisse faire éviter les châtimens effroyables que la justice de Dieu reserve aux pecheurs, & dont ces maux qu'il expose à nos yeux dés cette vie, ne sont que de legers commencemens. *Luc.* 13. 1. 5.

Dieu ne nous dit pas seulement par les miseres des hommes, que c'est ainsi que les orgueilleux meritent d'être traitez. Que nous avons à craindre bien d'autres châtimens dans le tems de sa rigueur, puisqu'il punit déja si severement les hommes dans le tems de sa misericorde; mais il nous dit

de plus que ce monde rempli de tant de maux ne merite pas d'être aimé, que c'est un aveuglement prodigieux d'y être attaché, tout miserable qu'il est, & de ne se servir pas de ces miseres inévitables pour se procurer un bonheur éternel ?

Que nous disent tant de morts que nous voyons tous les jours, sinon que nous devons nous preparer continullement à cette fin si proche & si terrible, & qu'au lieu que nos sens à force d'être frappez de ces objets y deviennent insensibles, nôtre raison au contraire en doit être d'autant plus touchée qu'ils sont plus frequens, parce qu'elle est avertie par là, que la mort nous menace à tout moment, & que tout le monde y est surpris ?

Mais rien ne nous peut instruire davantage que les reflexions que nous pouvons faire sur les passions des hommes, sur les nuages qu'elles produisent dans leur esprit, qui leur derobent la vûë des veritez les plus claires & les plus sensibles ; sur les faux jours, par lesquels elles les seduisent en ne leur laissant voir qu'une partie de ce qui doit servir de fondement à leurs jugemens ; sur l'activité qu'elles leur donnent pour arriver à leur but ; sur les fatigues & les maux qu'elles leur font endurer ; sur la vanité de ce qu'elles leur font rechercher avec tant d'empressement ; sur les miseres, les inquiétudes qu'elles causent par avance, à ceux qui s'y abandonnent, sur le déchirement & le desef-

deſeſpoir qu'elles produiſent, ou lorſque leur objet, leur échappe, ou lorſque le cœur eſt partagé par divers deſirs contraires.

Et c'eſt ce qui nous donne lieu de voir comme dans un tableau le Saint aveuglement que le deſir d'être à Dieu, devroit produire en nous pour toutes les raiſons humaines qui nous en pourroient détourner, l'ardeur avec laquelle nous devrions tendre à cette fin; l'activité que nous devrions avoir pour embraſſer tous les moyens qui nous y peuvent conduire; la patience avec laquelle on devroit ſouffrir tous les maux qui ſe rencontrent dans ce chemin, la ſolidité & la grandeur incomparable du bien auquel nous tendons.

Ce ſeroit une choſe infinie que de marquer en particulier toutes les inſtructions que nous pouvons tirer du commerce des hommes, & de la conſideration de leurs actions.

Il ſuffit de dire en général, qu'il n'y a point de livre qui en fourniſſe un ſi grand nombre, ni de ſi vives, & que les meilleurs livres mêmes ne conſiſtent preſque que dans les reflexions, que des gens éclairez ont faites ſur la conduite des hommes, & que nous pourrions faire comme eux, ſi nous y étions appliquez; qu'elles ne ſe tirent pas ſeulement de l'exemple des perſonnes illuſtres, ni des actions éclatantes, mais des perſonnes les plus baſſes, & des actions

les plus ordinaires ; qu'on peut apprendre à connoître les hommes & à se connoître par la conduite de ses serviteurs, par les entretiens des païsans, des artisans, des hommes, des femmes, & des esprits les plus petits & les plus bornez.

Mais afin que ces reflexions nous soient vraiment utiles ; & qu'elles nous servent à nous tenir dans la presence de Dieu, il faut les regarder comme nous étant données de Dieu, qui est le Docteur de toute verité, comme dit Saint Augustin, & qui nous la découvre par sa lumière ; c'est à-dire par lui même & dans lui-même. Il faut le prier en même tems de nous les graver dans le cœur ; de nous faire la grace de nous en servir pour nôtre conduite, de nous éloigner des défauts qu'il nous fait remarquer, de nous affermir dans les veritez qu'il nous découvre, de nous les remettre dans l'esprit & dans le cœur, lors qu'il se presentera quelque occasion de les pratiquer, & de ne pas permettre qu'elles soient étouffées ni obscurcies par nos passions.

Il ne faudroit qu'être fidelle à cette pratique, pour allier les offices de Marthe & de Marie, pour être toûjours aux pieds de Jesus-Christ, en même tems que nous serions le plus occupez aux choses exterieures, & pour pouvoir dire veritablement que nous écoutons Dieu en même tems que nous écoutons les hommes, puisque nous n'entendrions en quelque sorte que la voix de

de Dieu dans celle des hommes, & que nous ne verrions que Dieu en eux.

Il est vrai que ce que Dieu dît ainsi par les hommes, est souvent bien éloigné du sens immediat de leurs paroles. Car par exemple, lorsqu'ils nous entretiennent de discours vains & inutiles, Dieu nous dit par ces discours mêmes, ce que David dit par ces paroles: *Les fables que les méchans me content sont bien éloignez de la solidité de vôtre loi.* Mais cela n'empêche pas que ces paroles des hommes ne soient le moyen dont Dieu se sert pour nous faire entendre cette verité, & qu'elles ne nous servent ainsi à nous appliquer à Dieu, & à le prier, pourvû qu'en les entendant, nous soyons attentifs à la lumiere interieure, qui nous apprend à en juger selon la verité, & qui est la voix par laquelle il se fait entendre à nos esprits.

In Ps. 118.



CHAPITRE VII.

Cinquiéme moyen, qui est de consulter la verité éternelle sur chaque action de la journée.

MAis entre toutes les diverses manieres de se tenir en la presence de Dieu, il n'y en a point de plus necessaire que celle qui consiste à le consulter sans cesse sur tout ce qui se presente à nôtre esprit, & principalement sur nos actions, comme la regle éternelle & immuable par laquelle on en doit juger.

C'est en cela que Saint Augustin fait consister l'idée de ce Sage, dont il parle au troisiéme livre de la Trinité, & dont il dit ;
Cap. 3. *Que consultant la Loi de Dieu sur toutes ses actions il n'en fait aucune qu'il ne voye dans cette verité devoir étre faite.*

Bern. Serm. 5. de Divers. n. 5. C'est en quoi Saint Bernard met le premier degré de la contemplation, qui est sans doute le plus necessaire & le moins sujet aux illusions. *Primus contemplationis gradus est ut incessanter consideremus, quid velit Dominus, quid placeat ei, quid acceptum sit coram ipso.*

Et Saint Basile dans ses grandes Regles ; fait voir que c'est le principal moyen pour vi-

vivre Chrêtiennement, pour conserver dans son esprit le souvenir de Dieu, & pour observer ce que dit David. *J'avois continuellement le Seigneur devant les yeux.* *Regul. fusius Disp. inter. 5.*

Mais pour comprendre l'utilité de ce moyen & la maniere de le pratiquer, il faut sçavoir qu'étant obligez par une infinité de titres, de ne rien faire qui ne tende à Dieu, de juger des choses comme Dieu en juge. d'en avoir les sentimens qu'il veut que nous en ayons: Ce rapport de nos actions à Dieu, & cette conformité de nos jugemens & de nos sentimens à sa verité, ne consiste point dans des desirs steriles, ni dans des oblations sans effet, ni dans des directions imaginaires d'intention, mais à ne rien faire que parce que Dieu nous l'ordonne, & à regler effectivement nos jugemens & nos mouvemens sur sa verité & sur sa justice.

Mais comme cette justice & cette verité ne nous sont pas toûjours connuës; que les caracteres qui en étoient gravez dans le cœur de l'homme, ont été confondus & à demi effacez par le peché, & qu'ainsi il nous eût été difficile de les consulter en beaucoup de rencontres; Dieu qui ne peut dispenser les hommes de vivre selon sa verité, qui est leur regle immuable & essentielle, a voulu pour leur faciliter le moyen de la suivre, faire écrire ses loix dans les Ecritures, & principalement dans le Nou-

veau Testament ; afin qu'en les y lisant ils les puissent retracer dans leurs esprits.

Ainsi consulter Dieu sur ses actions, n'est autre chose que consulter les regles de l'Evangile, pour s'acquitter dans toutes les rencontres particulieres de ce que Dieu nous y demande. Car il ne faut pas s'imaginer qu'il y ait aucun tems, où il soit absolument libre de vivre à sa phantaisie, & qui ne soit reglé par aucunes loix : & si un payen a bien dit en suivant la raison naturelle ; *Qu'il y a toûjours quelque devoir à accomplir dans toutes les parties de nôtre vie. Nulla pars vitæ vocare officio potest* ; on le peut dire avec bien plus de raison en suivant les principes de la Religion Chrêtienne.

Cicer.

Lors même qu'on se porte à user des indulgences que Dieu permet, on ne s'y doit porter que parce que Dieu les permet, que parce que nous sommes foibles, & que nous n'avons pas la force d'aspirer à la hauteur des conseils Evangeliques. Et ainsi il faut toûjours consulter les Loix de Dieu, afin qu'en quelque maniere que nous agissions, ce soit la verité & la charité qui soient nôtre regle, & non pas nôtre cupidité & nos caprices.

Il est vrai qu'on est souvent obligé d'obeïr à des loix humaines & à des coutumes établies par la fantaisie des hommes, & à pratiquer ainsi diverses choses, qui étant indifferentes en elles-mêmes, ne nous sont pre-

prescrites que par des preceptes positifs, qui n'ont pas une verité fixe & invariable: Mais l'obligation d'obeïr à ces loix ne vient point de ces loix mêmes. Elle vient d'une loi superieure, c'est-à-dire de la loi éternelle qui nous assujettit aux loix humaines avec certaines conditions; de sorte que lors qu'on les observe dans l'esprit que l'on doit, on obeït effectivement à Dieu & à la justice éternelle, lors qu'il semble que l'on n'obeït qu'aux hommes.

Le principal exercice d'un Chrêtien, qui se dispose à passer sa journée Chrêtiennement est donc de prévoir autant qu'il peut toutes les actions qu'il y doit faire, de les regler par les maximes de l'Evangile, & de ne s'y porter que pour observer ces divines loix. Mais il ne suffit pas de les consulter une fois le jour, il faut renouveller ce regard vers la Loi de Dieu, au moins à toutes les actions qui dépendent de quelque nouvelle regle, à laquelle nous n'avons pas fait une reflexion expresse.

Ainsi nous ne devons former aucun dessein nouveau, ni entrer dans aucune proposition, sans avoir consulté la regle de nos devoirs, & sans avoir demandé à Dieu la grace de connoître ce que nous devons faire en cette rencontre. Et cela ne se doit pas seulement entendre des grands desseins, & des engagemens importans qui sont rares, mais

mais de tous les petits engagemens qui se presentent, & de toutes les petites affaires où nous prenons part.

On ne devroit, par exemple, jamais faire de visites sans avoir consulté, si elles sont dans l'ordre de nos devoirs, & s'il y a quelque raison de charité ou de justice qui nous y engage. On ne devroit jamais faire de lecture, jamais écrire de lettres sans cette reflexion : On ne devroit rien donner ni acheter, ni recevoir : On ne devroit même rien dire qu'en examinant en même tems si ce que nous disons est utile à quelque chose, & est conforme aux Loix que Dieu nous a données pour nous regler dans nos paroles.

Mais il y a bien des choses à considerer dans cét examen pour ne s'y tromper pas, & pour pouvoir s'assurer que nos actions sont conformes à leur regle.

Il ne faut pas seulement considerer comment il faut faire les choses, mais s'il les faut faire. Et pour examiner ce point, il ne faut pas avoir égard seulement à la justice, & à la bonté des choses en elles-mêmes, mais au devoir particulier qui nous y engage. Dieu ne demande pas toute sorte de bien en tout tems, ni de toutes sortes de personnes, & il y a des gens qui ne doivent pas tant songer à remplir les devoirs de leur état, qu'à sortir de l'état qui les oblige à ces devoirs.

Quoi

Quoi qu'il ſemble que cét examen devant être fait avec beaucoup de maturité, ne puiſſe pas avoir lieu dans le cours des occupations d'une journée, il n'eſt pas neanmoins ſi difficile que l'on pourroit croire.

Car ou celui qui examine s'il doit ſe porter à quelque action par rapport à ſon état, s'eſt aſſuré auparavant, autant qu'il lui a été poſſible par un examen ſerieux, s'il eſt dans l'emploi & dans l'état où Dieu le veut; ou il eſt convainçû qu'il n'y eſt pas, ou il en doute raiſonnablement.

S'il eſt aſſuré qu'il y eſt, il lui eſt facile de juger dans la plûpart des choſes, ſi l'action qui ſe preſente y eſt conforme. S'il eſt convainçû qu'il n'y eſt pas, il doit ſe repentir à l'heure même de la temerité de ſon engagement, & ſe reſoudre à quitter cét état s'il peut être quitté, & examiner enſuite ſi l'action dont il s'agit ſe doit faire par une perſonne mal entrée & mal engagée dans cét état. Car il y en a que l'on ne doit jamais faire, & d'autres que l'on doit faire en attendant que l'on ait quitté ſon emploi.

Un Prêtre par exemple, doit quitter l'adminiſtration des Sacremens, hors le cas d'une neceſſité abſoluë; dés le moment qu'il eſt convainçû qu'il eſt mal entré, & que le défaut de ſa vocation n'eſt pas reparé.

Au contraire un Religieux mal appellé, doit accomplir les devoirs de ſon état, quel-

quelque défaut qu'il y ait dans son entrée. Et il en est de même des personnes mariées ?

On doit juger à peu prés de la même sorte de celui qui douteroit, si sa vocation est bonne, que de ceux qui sont assurez qu'elle est mauvaise. Car il y a des choses qu'il doit faire en attendant qu'il l'ait pû examiner, & d'autres qu'il doit remettre jusques aprés cét examen ; & souvent ce discernement n'est pas difficile.

Ess. de Mor. l. 1. tr. 2. p. 37.

Il est donc vrai, comme on a dit ailleurs, qu'en quelque état que soit un homme, dans quelque malheureux engagement qu'il soit entré, dans quelque tems & quelque moment qu'il fasse reflexion sur lui-même, & qu'il reconnoisse son malheur, il y a toûjours une voye par laquelle il peut retourner à Dieu, qui commence à cet état & à ce moment, & qui se termine au Ciel: c'est-à-dire qu'il y a une suite de devoirs & d'actions que la Sagesse divine lui prescrit pour se tirer de cet état. Et ce qu'il est obligé de faire si-tôt qu'il l'a reconnuë, est de pratiquer le devoir qui est le plus proche de lui, & qui commence cette voye. Aprés qu'il y aura satisfait, il doit chercher la volonté de Dieu, touchant ce qu'il doit faire à l'heure suivante, & le pratiquer avec fidelité; & en agissant ainsi il retournera infailliblement à Dieu.

Mais lorsque l'examen de la vocation à l'état où l'on est, a été fait avec le soin qu'il merite, il n'est pas necessaire de le reïterer à

tout

tout moment. Et c'eſt pourquoi ceux qui ont une aſſurance raiſonnable d'être dans la place où Dieu les veut, ne ſont plus obligez que d'examiner les choſes qui ſe preſentent, & auſquelles ils peuvent prendre part.

Ils en doivent juger, comme nous avons dit, en conſultant la Regle. Mais il ne ſuffit pas encore qu'ils voyent dans cette Regle qu'elles ſont bonnes en elles-même, ni même par rapport à leur état. Il faut qu'ils y voyent de plus, qu'elles ſont bonnes par rapport à leur diſpoſition interieure, & à tous leurs autres devoirs.

Car il y a quantité de bonnes actions qui n'étant pas liées neceſſairement à nos devoirs, quoi qu'elles n'y ſoient pas contraires ne doivent pas être entrepriſes, parce qu'elles ſurpaſſent les forces de nôtre vertu ; qu'elles ont trop d'éclat ; qu'elles nous expoſent trop, qu'elles nous engagent à une trop grande diſſipation.

Il y en a d'autres à l'égard deſquelles il faut attendre le tems de Dieu, qui n'eſt pas toûjours prêt, comme Jeſus-chriſt nous l'enſeigne dans l'Evangile.

Et il y a même des actions de devoir, qui ceſſent de l'être, parce qu'elles empêchent de ſatisfaire à quelque devoir plus important. Et c'eſt ce qui cauſe ſouvent des doutes & des inquietudes aux plus grands Saints, qui ayant dans le cœur le deſir de

de suivre en toutes choses la volonté de Dieu, sont quelquefois empêchez à discerner quelles actions ils doivent préferer aux autres.

Epist. 61. Saint Augustin exprime cette peine dans une de ses lettres à saint Paulin : *C'est*, dit-il, *un embarras où je me trouve souvent, & qui me cause des troubles, dans lesquels il est bien difficile de ne point faire de fautes. On ne veut pas quelquefois quitter l'action qu'on s'étoit proposé de faire. Cependant quoi qu'elle ne fût pas mauvaise en elle-même, elle commence souvent de le devenir, parce qu'elle nous empêche de satisfaire à une necessité plus grande & plus pressante, qui se presente & qui nous devoit porter à quitter ce que nous faisons. Qu'il est difficile de ne se tromper jamais dans ces occasions, & que l'on y éprouve bien la verité de ces paroles du Prophete:* QUI EST-CE *qui peut comprendre le nombre de ses fautes?* HIC OMNINÒ *non falli difficile est. Hic omninò vox prophetica prævalet; Delicta quis intelligit.*

La raison qu'il en apporte est que ce n'est pas ni par des voix du Ciel ni par des Prophetes, ni par des revelations & des extazes, mais par des évenemens & des rencontres que nous sommes avertis que la volonté de Dieu n'est pas conforme à nos desseins & à nos resolutions. *Nous avons par exemple*, dit-il, *quelquefois dessein de faire un voyage, & cependant il arrive une chose que nous jugeons, en consultant la verité,*

té, ne devoir pas abandonner. Ou au contraire nous voudrions nous tenir en repos, lorsque la verité nous oblige de nous mettre en voyage contre nôtre inclination. Et comme ces rencontres sont frequentes, & qu'elles troublent ceux qui cherchent Dieu, saint Augustin prie saint Paulin de lui faire part de ses pensées sur ce sujet, & de lui dire de quelle sorte il croit qu'on se doit conduire en de semblables occasions.

Il marque encore la même peine & le même embarras, dans son livre de la maniere de catechiser ceux qui ne sont pas instruits, & il enseigne en même tems d'une maniere admirable la regle que nous devons suivre dans ces rencontres.

Nous devons, dit-il, *regler & ordonner par nôtre lumiere la suitte des actions que nous devons faire; & si nous pouvons observer cet ordre, nous devons nous en réjoüir, non parce que nous avons fait ce que nous voulions, mais parce que nous avons sujet de croire que nous avons fait ce que Dieu vouloit. Mais s'il arrive quelque necessité qui oblige de troubler cet ordre, soyons flexibles & plions plûtôt que de rompre, en prenant pour nôtre ordre celui que Dieu aura preferé. Car il est bien plus juste de nous conformer à sa volonté, que non pas de vouloir qu'il se conforme à la nôtre. Quand il s'agit de choisir un ordre dans nos actions, n'est-il pas raisonnable que ce qui est plus excellent l'emporte sur ce qui l'est moins. Pourquoi nous plaindrons-nous donc que Dieu qui*

nous

nous surpasse si fort en bonté & en excellence l'emporte sur nous? Et pourquoi voudrions-nous être dereglez, pour conserver nôtre regle.

Mais lorsque l'on n'est pas pressé de quelque necessité particuliere ; ce nous doit être une raison de préferer une occupation à une autre, de ce que nous nous la sommes prescrite en reglant nôtre journée, parce qu'elle a cet avantage sur une autre, qu'en la préferant nous évitons la legereté, le desordre & le changement, & qu'ainsi nous avons sujet de croire que nous agissons d'une maniere plus conforme à la volonté de Dieu, dont toutes les œuvres sont ordonnées.

C'est ce qui a fait établir à saint Augustin, ce principe important qui est le fondement de tout l'ordre qui s'observe dans les Societez reglées, & même par tous ceux qui ne veulent pas vivre au hazard. *De oper. Monarch. c. 13.* *Le meilleur reglement est que toutes les occupations d'un jour soient distribuées dans un certain ordre, & assignées à certains tems, afin qu'elles ne troublent pas l'esprit par leur confusion & par leur desordre.* EA EST *optima gubernatio, ut omnia suis temporibus distributa ex ordine gerantur, ne animum humanum turbulentis implicationibus involuta perturbent.*

Mais il ne suffit pas de jetter la vûë sur la loi de Dieu, pour regler le corps des actions & pour decider si l'on doit s'y porter ou s'en éloi-

éloigner; il faut aussi la consulter pour y apprendre avec quel esprit elles doivent être faites, qu'elles dispositions elles demandent, afin de tâcher en les faisant, d'entrer dans ces dispositions.

Si on entretient, par exemple, une personne qui ait besoin qu'on lui parle avec douceur, avec retenuë, & d'une maniere serieuse & édifiante, qui soit delicate sur les moindres railleries, qui se blesse des jugemens un peu libres, quoi que veritables & solides, il faut d'abord consulter la regle de la charité qui nous prescrit ces devoirs, prier Dieu par un simple regard qu'il nous fasse la grace de les observer.

Chaque occupation de la vie a ainsi ses regles & ses dispositions. Elles doivent être toutes animées d'un certain esprit, & c'est la verité qui nous en instruit. Il la faut donc consulter sans cesse, & la regarder comme le modelle & l'Original que nous devons copier & representer par nos actions.

Mais comme nous ne sommes pas uniquement appliquez à nous, & que nous sommes aussi spectateurs des actions des autres, & de ce qui leur arrive, ce que l'on ne peut faire sans former divers jugemens, & sans avoir differents mouvemens sur leur sujet, il ne faut pas moins les regler sur la verité & sur la justice, parce qu'ils ne sont pas moins capables d'être veritables ou

ou faux, justes ou injustes; qu'ils purifient nôtre ame s'ils sont équitables; qu'ils la soüillent, s'ils ne le sont pas; & que paroissant souvent au dehors, ils sont ordinairement la source du scandale ou de l'édification que nous causons.

Il faudroit donc s'accoûtumer generalement à juger de toutes choses selon la verité, & à ne souffrir en soi que les mouvemens que la verité produit, à ne faire paroître au dehors que des jugemens & des mouvemens reglez par la verité. Et pour cela il est necessaire de la connoître, & autant qu'il se peut de ne la point perdre de vûë, afin d'éviter les illusions que causent les choses du monde, quand nous les regardons sans rapport à cette regle.

In Cant. ser. 50. n. 8. Pratiquer parfaitement cette regle, c'est être veritablement sage, & saint Bernard „n'en avoit point d'autre idée: Donnez-„moi, dit-il, un homme qui aime Dieu de „tout son cœur, & qui le préfere à toutes „choses; qui s'aime soi-même & son pro-„chain en tant qu'il aime Dieu, & ses enne-„mis en tant qu'ils le peuvent aimer; dont „le cœur se porte vers les parens de sa chair, „avec une affection plus tendre, à cause de „l'affection de la nature; envers ceux qui „l'ont instruit selon l'esprit, avec une affec-„tion plus abondante, à cause de l'excellen-„ce de la grace qu'il a reçûë par leur moien,

qui

qui embrasse ainsi avec un amour reglé « pour la verité tous les autres objets de la « charité ; qui méprise la terre ; qui ait les « yeux tournez vers le Ciel ; qui n'use de « ce monde que comme n'en usant point, « & qui distingue par un certain goût in- « terieur les objets dont il faut joüir, de « ceux dont il ne faut qu'user ; qui ne s'ap- « plique aux choses passageres que passa- « gerement, qu'autant qu'il le faut, dans « les vuës qu'il faut, & parce qu'il le faut ; « mais qui soit attaché aux choses éter- « nelles par un amour stable & éternel. « Donnez-moi, dis-je, un homme dans « ces dispositions, & je ne ferai point de « difficulte de l'appeller Sage, puis qu'il « goûte chaque chose selon ce qu'elle est, « & qu'il peut dire de lui-même avec ve- « rité, & avec securité, *que Dieu a or- « donné en lui la charité.* Mais où trouve- « rons-nous cet homme & quand serons- « nous dans cette disposition ? C'est avec « larmes que je vous le dis. Jusqu'à quand « cet état heureux ne sera-t'il connu de « nous que par une foible odeur, qui nous « vient comme de loin, sans que nous le « puissions goûter effectivement ? Nous « voyons de loin nôtre patrie, nous la sa- « luons de loin, mais nous ne la posse- « dons pas. O verité ! patrie des exilez, & « la fin de leur exil je vous voi, mais je « ne sçaurois entrer en vous étant retenu « par ma chair, & je ne suis pas digne «

„ d'être admis dans vôtre sein, étant soüil-
„ lé de pechez ? O veritas, *exulum pa-*
„ *tria*, *exilii finis* ? *Video te*, *sed intrare non*
„ *sinor*, *carne retentus*, *sed nec dignus admitti*
„ *peccatis sordens*.

On voit avec quelle ardeur saint Bernard soûpiroit aprés cet état. Et cette ardeur même avec laquelle il le desiroit, nous doit faire juger qu'il faisoit consister sa pieté à être dans une vigilance continuelle, afin de ne souffrir en soi aucuns mouvemens, ni aucuns sentimens qui ne fussent conformes à l'ordre de la charité qui nous est prescrit par les loix de Dieu.

Il est vrai qu'il est impossible pendant qu'on est encore sur la terre, de n'avoir jamais que des pensées raisonnables & des mouvemens justes, puisque la concupiscence qui vit toûjours en nous, étant excitée par les objets, ne cessera jamais de produire de mauvais desirs & de mauvaises pensées.

Mais si nous ne nous pouvons pas empêcher de les sentir, nous pouvons au moins les condamner & les desavoüer si-tôt que nous les sentons, & retenir ce tumulte au dedans de nous, sans qu'il en éclate rien au dehors. C'est ce que la verité nous ordonne, quand nous sommes agitez par des passions que nous condamnons. Et il ne faut pas craindre qu'il y ait de l'hypocrisie à ne faire paroître ainsi à l'exterieur que paix & tranquilité, lors que nous sommes inte-

rieurement dans l'agitation & dans le trouble. Car c'est là prudence Chrêtienne qui nous prescrit cet artifice ; puis qu'il n'y a point de meilleur moyen, comme dit saint Augustin, d'apprendre à la concupiscence à ne se plus soulever, que de lui montrer qu'elle se souleveroit inutilement & sans fruit : *Discat non surgere: quia frustra surrexit.* *Aug. in Ps. 75.*

Il ne suffit pas d'être attentif à la verité au commencement de chaque action, de chaque occupation, & de chaque entreprise, mais dans la suitte même de celles qui ont quelque durée, il faut la regarder de tems en tems pour voir si nous ne nous en éloignons point. Car il n'est que trop ordinaire de s'engager d'abord dans certaines actions par un motif de plaire à Dieu, & de s'y attacher ensuitte sans rapport à Dieu, ou par le plaisir qui s'y rencontre, ou par les avantages humains que nous y trouvons. On commence par la charité, & on continüe souvent par la cupidité ; tant le diable a d'adresse à substituer la creature en place du Createur, sans même que nous nous appercevions de ce changement : ce qui ne se peut guére éviter qu'en faisant souvent reflexion sur la maniere dont nous nous conduisons dans la suitte de nos actions.

Enfin, comme saint Gregoire le Grand le recommande souvent, s'il est necessaire de veiller ainsi sur ses actions avant que de *Vide Greg. mor. in Job l. 1.*

c. 8. & les faire, & pendant qu'on les fait, il ne
17. c. l'est pas moins aprés qu'elles sont faites, de
19. & faire un petit examen sur la maniere dont
l. 3. c.
10. & nous nous y sommes acquittez de ce que
l. 11. c. nous devions à Dieu ; ce qui nous oblige à
15. un aveu humble des fautes que nous y avons commises, & à des sentimens de reconnoissance, si Dieu nous a fait la grace d'y surmonter quelque tentation. Et en consacrant ainsi à Dieu par ces divers moyens le commencement, la suite, & la fin de nos actions, toute nôtre vie qui n'est qu'un tissu de ces actions, lui sera consacrée.

Mais pour prevenir les scrupules qui pourroient naître dans ceux qui ayant un grand desir de ne rien faire qui ne fût reglé par la volonté de Dieu, porteroient trop loin ce qui est dit dans ce chapitre de l'examen que l'on doit faire de ses actions avant que de les faire, il est bon d'ajouter ici un avis de saint François de Sales, qui en retranche l'excés. C'est qu'il ne faut pas s'amuser à l'égard des petites actions, & qui ne sont d'aucune importance, à vouloir discerner exactement si elles sont plus conformes à la volonté de Dieu que d'autres, lorsque cela ne paroît pas manifestement.

l. 8. de l'amour de Dieu c. 14. Je vous avertis, dit-il à son Theotime, d'une tentation ennuyeuse, qui arrive maintefois aux ames qui ont un grand desir de suivre en toutes choses ce qui est le plus selon la volonté de Dieu. Car l'ennemi en
» toutes occurrences les met en doute, si
c'est

c'eſt la volonté de Dieu, qu'elles faſſent une choſe plûtôt qu'une antre, comme par exemple, ſi c'eſt la volonté de Dieu qu'elles mangent avec l'ami, ou qu'elles n'y mangent pas; qu'elles prennent des habits gris ou noirs; qu'elles jeûnent le Vendredi ou le Samedi; qu'elles aillent à la recreation ou qu'elles s'en abſtiennent; en quoi elles conſument beaucoup de tems. Et tandis qu'elles s'occupent & s'embaraſſent à vouloir diſcerner ce qui eſt de meilleur, elles perdent inutilement le loiſir de faire pluſieurs biens, deſquels l'execution ſeroit plus à la gloire de Dieu, que ne ſçauroit être le diſcernement du bien & du mieux, auquel elles ſe ſont amuſées.

On n'a pas accoûtumé de peſer la menuë monnoye, mais ſeulement les pieces d'importance. Le trafic ſeroit trop ennuyeux & mangeroit trop de tems s'il falloit peſer les ſols, les liards, les deniers & les pites. Ainſi ne doit-on pas peſer toutes ſortes de menuës actions, pour ſçavoir ſi elles valent mieux que les autres. Il y a même bien ſouvent de la ſuperſtition à vouloir faire cet examen. Car à quel propos mettra-t'on en difficulté s'il eſt mieux d'oüir la Meſſe en une Egliſe qu'en une autre, de filer que de coudre, de donner l'aumône à un homme qu'à une femme?

Il ſuffit donc, lorſque ces ſortes de doutes ſe preſentent, de jetter legerement la vûë

sur la Regle; & lorsqu'elle ne nous donne aucune lumiere, il vaut mieux se déterminer que de s'amuser à deliberer inutilement.

Il est vrai qu'à mesure que la lumiere de Dieu croît dans une ame, elle trouve des differences plus délicates entre les actions qui paroissent également bonnes aux personnes moins éclairées. Mais comme il est juste de suivre cette lumiere quand on l'a, il ne faut pas aussi quand on ne l'a pas se gêner à distinguer ce qui est le plus conforme à la volonté de Dieu dans ces petites actions.

CHAPITRE VIII.

Sixiéme moyen de se tenir en la presence de Dieu, qui est d'ouvrir les yeux aux tentations exterieures, ausquels on est exposé, & d'avoir sans cesse recours à Dieu pour en être preservé.

LA vigilance que Jesus-Christ nous prescrit dans l'Evangile, ne nous montre pas seulement Dieu comme nôtre regle; elle nous le montre aussi comme nôtre unique refuge & nôtre unique protecteur dans les perils qui nous environnent; & elle nous fait voir en même-tems ces perils, c'est-à-dire

à dire les tentations qui nous attaquent, & qui nous mettent en danger de perdre la vie de l'ame.

Si elle nous découvre Dieu agissant dans toutes les creatures, & nous instruisant par elles; elle nous découvre aussi le démon, employant toutes ces creatures contre nous: Car il n'y en a pas une dont il ne se serve quelquefois pour nous corrompre, pour nous empoisonner, pour allumer nos passions, pour nous attacher au monde, & nous détacher de Dieu.

Les Philosophes vouloient qu'on se preparât aux accidens, parce qu'ils nous peuvent tous arriver; mais nous avons un motif beaucoup plus pressant pour nous préparer aux tentations, qui est qu'elles arrivent certainement: *In hoc positi sumus.* Car nous avons un ennemi irreconciliable, & l'ordre de Dieu même est que les hommes soient éprouvez par la tentation: Ce qui fait dire au Sage qu'en entrant au service de Dieu, il faut demeurer ferme dans la justice & dans la crainte, & preparer son ame à la tentation.

Eccl. 12. 1.

Nous devons donc en nous preparant le matin aux actions de la journée, avoir dans l'esprit que nous y serons tentez, que le diable nous y attaquera en bien des manieres; ce qui nous devroit remplir de sentimens de crainte. Car qui ne craindroit en entrant dans une ville pestiferée où l'on pourroit être frappé à tout moment d'un mal

contagieux? Qui ne seroit saisi de frayeur en se mettant à une table où l'on ne pourroit se dispenser de manger, & où l'on sçauroit neanmoins que la plûpart des viandes sont empoisonnées? Et enfin qui ne seroit épouvanté en marchant avec peu de lumiere dans un lieu plein de pieges & de precipices? Quelles precautions ne croiroit-on pas devoir apporter pour se garentir de ces dangers? Cependant c'est l'état où nous sommes tous les jours en ouvrant les yeux aux objets du monde, & en entrant en commerce avec les hommes. Le diable se cache dans toutes les creatures; il les arme toutes contre nous; il tâche de nous inspirer son poison par tous nos sens; il nous lance de toutes parts mille traits enflammez, comme dit l'Apôtre; il nous dresse mille pieges, il nous ouvre mille precipices. Nous n'avons qu'un seul moyen d'éviter tous ces perils, qui est de recourir continuellement à Dieu pour obtenir son secours: Et cependant nôtre aveuglement est si extréme que c'est à quoi nous pensons le moins.

Si le Gouverneur d'une place importante sçachant qu'elle est environnée d'ennemis qui ne songent qu'à le surprendre, & qu'il ne peut être surpris sans perdre la vie, en laissoit neanmoins toutes les portes ouvertes & ne s'amusoit qu'à se divertir, ne le prendroit-on pas avec raison pour insensé? Mais combien le sommes-nous davantage, puisque sçachant par la Foi que le diable rode

de à lenteur de nous pour entrer dans nôtre cœur, qu'il est plus fort que nous, & qu'il ne tâche qu'à nous perdre pour l'éternité, nous y pensons neanmoins si peu que cette pensée fait la moindre de nos peines & de nos inquietudes.

C'est une chose étrange, dit un grand homme de Dieu, que le diable prie en quelque sorte Dieu de lui abandonner les hommes; *Expetivit satanas ut criberet vos sicut triticum*, & que les hommes songent à toute autre chose qu'à prier Dieu qu'il ne les abandonne pas à un ennemi si redoutable, & à veiller sur les pieges que cet ennemi leur dresse.

Cette negligence est d'autant plus pernicieuse que le principal moyen, pour ne pas succomber aux tentations est de les connoître, de s'y preparer, & de recourir à Dieu Il veut que nous les découvrions par la vigilance, & que cette vigilance nous porte à la priere; *Vigilate & orate.* Et comme nous sommes toûjours attaquez par quelque endroit, & toûjours en danger de succomber, il s'ensuit que nôtre vigilance & nos prieres doivent être continuelles.

Il y a des tentations de tant de sorte, qu'il est impossible de les marquer toutes. Mais on peut dire généralement qu'il y en a où les hommes sont exposez en toutes sortes d'états, & d'autres qui naissent de l'état particulier où chacun se trouve. Il y en a qui sont rares, & d'autres qui sont frequentes.

Il y en a qui sont favorisées par nos inclinations, & d'autres ausquelles nous n'avons gueres de pente. Il y en a de visibles & de grossieres, & d'autres fines & cachées. Il y en a qui ont de grandes & de longues suittes, & d'autres qui en ont de moins importantes & de plus passageres.

Puisqu'il faut resister à toutes ces tentations, il est necessaire d'y être attentif, mais afin de se servir de cette attention pour se tenir toûjours en la presence de Dieu, il faut s'appliquer en particulier à celles qui se rencontrent dans nos exercices & dans le cours de nos actions.

Cette application nous en fera découvrir une infinité, qui échapent à ceux qui n'y pensent pas, & nous serons surpris du nombre de celles qui se rencontrent dans les occupations les plus innocentes. Nous trouverons, par exemple, que la conversation que l'on a avec les personnes même reglées, en est toute pleine. On y est tenté de s'y répandre trop; de s'y attacher trop; d'y oublier Dieu; de sortir hors de la possession de son ame, de dire insensiblement quelque chose a son avantage pour attirer leurs loüanges. On y est tenté d'impatience, s'il arrive qu'on trouve en eux de la contradiction; d'ascendant, si on croit avoir quelque avantage sur eux; de rudesse & d'aigreur, s'ils ont quelque chose d'incommode; de flatterie, si on a quelque interêt de leur plaire; de curiosité, pour sçavoir

voir des choses, ou qui nous sont inutiles, ou qu'on ne veut pas que nous sçachions? de moquerie, s'ils nous paroissent ridicules par quelque endroit. On est tenté de dépit & de colere, si on nous dit quelque chose qui blesse la délicatesse de nôtre orgueil; de complaisance, si l'on nous approuve sans que nous l'ayons procuré; d'envie de trop parler, si ce qu'on entend dire forme dans nôtre esprit diverses pensées. On est tenté de mepriser les autres, si l'on y reconnoît quelque deffaut, ou au contraire de les imiter dans leurs deffauts, si on ne les reconnoît pas. On est tenté d'entrer dans leurs passions ou dans leur voye, qui quoi que bonne, n'est peut-être pas la nôtre. On est tenté de prendre part à quantité de jugemens mal fondez, qui sont ensuite des sources de discours temeraires.

Toutes ces tentations, & plusieurs autres que la lumiere de Dieu nous peut faire découvrir dans les entretiens des hommes, font voir que c'est une grande temerité d'entrer en conversation avec qui que ce soit, sans avoir élevé son cœur à Dieu pour lui demander son secours, & qu'on ne peut trop souvent renouveller dans la suitte de l'entretien, ce regard vers Dieu & cette attention à resister aux tentations qui s'y rencontrent.

Outre ces tentations qu'on peut appeller *d'action*, parce qu'elles consistent en des ac-

tions & des mouvemens de l'ame, il y en a d'autres qu'on peut nommer *d'omission*, qui consistent à obmettre & à negliger les occasions qui se presentent de pratiquer la vertu dans nos actions.

Car pour me servir du même exemple, s'il n'y a point de conversation, où l'on ne soit tenté de faire plusieurs actions mauvaises, il n'y en a point aussi où l'on n'en pût faire quantité de bonnes, dont l'omission est par consequent mauvaise.

On peut honorer Dieu en tous ceux que l'on voit, en la maniére qu'il y est. On y peut remarquer quelque chose qui nous serve à nous corriger de nos défauts. On peut pratiquer l'humilité, en s'humiliant à leur égard, & en se mettant au dessous d'eux par un sentiment sincere & veritable. On peut pratiquer le support en portant doucement les foiblesses que l'on y peut remarquer, la charité en les consolant, le zele en les adressant, la patience en les souffrant, la bonté en se rendant à leurs justes ou indifferens desirs. On peut écouter Dieu en les écoutant avec respect. On peut profiter de leurs vertus en les imitant, de leurs defauts en s'en servant pour les éviter; & en priant pour eux.

C'est un grand malheur que de faire toutes choses sans reflexion, & en suivant la pente de la nature, & de perdre ainsi tant d'occasions de pratiquer la vertu. Car c'est se priver des moyens que Dieu nous presente

te pour nous enrichir. On ne se doit pas étonner aprés cela si nous sommes pauvres, puisque passant par des lieux pleins de richesses, nous ne daignons par les ramasser; ni si nous demeurons maigres & affamez, puis qu'étant dans l'abondance des viandes nous ne songeons pas à nous en nourrir.

On doit considerer ces deux sortes de tentations dans tous les emplois, exercices, occupations ordinaires & extraordinaires qui remplissent nôtre vie, comme dans le manger, dans les lectures, dans les prieres, dans les visites, dans les actions particulieres à nôtre vocation. Et quoi que souvent nous n'y pensions que d'une maniere confuse, neanmoins cette attention suffira pour nous faire éviter les plus grossieres & les plus dangereuses.

Mais dans cette vûë générale que nous devons avoir des tentations qui se peuvent rencontrer dans toutes nos occupations, il faut que l'experience que nous avons de nôtre foiblesse & des fautes dans lesquelles nous avons accoûtumé de tomber, nous applique principalement à celles qui nous sont plus ordinaires, & que nous nous sommes proposez particulierement de combattre. Et ainsi en commençant ces actions nous devons renouveller la resolution que nous avons faite d'y resister, & les prieres que nous devons souvent avoir faites à Dieu, pour obtenir la grace de les vaincre, & par ce moyen toute nôtre vie deviendra

un combat continuel contre nos vices, une priere continuelle, & une execution fidelle des saints desirs que Dieu nous aura inspirez pour nôtre perfection.

L'une des plus grandes utilitez de cette pratique d'envisager dans les choses où nous sommes obligez de prendre part, les tentations qui les accompagnent, c'est qu'elle nous donne moyen de juger plus sainement de tout, & d'avoir sur toutes choses des sentimens plus conformes à la verité & à la foi.

Car la plus grande source des erreurs où nous tombons dans nos jugemens, est que nous ne regardons d'ordinaire les objets, que par ce qu'ils ont de sensible, & par le rapport qu'ils ont à nôtre concupiscence, qui étant trés-prompte & trés-vive dans ses actions, nous y fait d'abord découvrir tout ce qui la flatte ou l'incommode. Cependant ce n'est point par là qu'il en faut juger; mais par le rapport qu'ils ont à nôtre salut ou à celui des autres; c'est-à-dire par les obstacles ou les facilitez qu'ils y apportent, n'y ayant rien de bon que ce qui y sert, ni rien de mauvais que ce qui y nuit. On ne sçauroit donc bien juger des choses sans penetrer les tentations qu'elles produisent, & l'usage que le diable en fait pour nous perdre, puisque c'est par ces tentations qu'elles servent d'obstacles au salut.

Il ne faudroit que pratiquer fidellement cette regle, pour desarmer en quelque sorte le

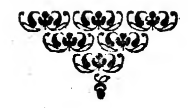
le diable, puiſqu'il ne trompe d'ordinaire ceux qui ont quelque ſoin de leur conſcience, qu'en leur montrant les biens de cette vie par ce qu'ils ont d'attirant, & en leur cachant ce qu'ils ont de dangereux.

Qui pourroit par exemple deſirer les grandes fortunes, les grands emplois, les grandes dignitez, s'il les regardoit par ce côté-là, & s'il ne conſideroit ceux qui s'y ſont élevez que comme chargez d'un fardeau inſupportable, comme obligez de marcher dans un chemin étroit, & tout environné de precipices, & comme étant dans la miſérable neceſſité de périr pour l'éternité, ou de ſe faire de beaucoup plus grandes violences que les autres hommes ;

Ainſi cette vûë nous découvriroit un monde tout nouveau, où tout ſeroit renverſé, où les heureux nous paroîtroient malheureux, & les malheureux heureux, les petits grands, & les grands petits. Ce qui nous afflige dans le monde exterieur nous conſoleroit dans celui-ci, avec cette difference que les afflictions & les conſolations qui naîtroient de la conſideration de ce nouveau monde, ſeroient bien plus réelles & bien plus ſolides que celles qui ſont produites par les objets qu'on ne regarde que par le dehors, qui eſt ce que nous appellons ici le monde exterieur.

Rien ſans doute ne nous pourroit être plus utile que cette conſideration de toutes les choſes du monde, par rapport au bonheur

heur ou au malheur éternel, en nous en servant ainsi pour nous élever à Dieu par les divers mouvemens que cette vûë doit produire, tantôt en le priant de secourir ceux que nous regarderions comme exposez à ces tentations; tantôt en le benissant de nous en avoir délivrez; tantôt en considerant la pente que nous y avons, & en demandant à Dieu qu'il ne nous y abandonne pas; tantôt en considerant combien les hommes se trompent dans leurs jugemens, faute de penetrer le fond des choses, & en nous écriant avec le Prophete : *Filii hominum, usqueque gravi corde ut quid diligitis vanitatem & quæritis mendacium?* Et par ces divers moyens nous trouverions dans tous les objets que nous appercevons par les sens, ou que les discours des hommes presentent à nôtre esprit, dequoi nous tenir en la presence de Dieu & nous entretenir dans une priere continuelle.



CHA-

CHAPITRE IX.

Septiéme moyen de ſe tenir en la preſence de Dieu, qui eſt de veiller ſur les tentations interieures.

MAis ſi la vigilance Chrêtienne nous doit appliquer comme nous l'avons montré, à découvrir les tentations que les objets du dehors nous peuvent cauſer, elle doit encore nous rendre plus attentifs à celles qui naiſſent du dedans de nous, c'eſt-à-dire, aux mouvemens de nôtre concupiſcence, qui corrompent nôtre eſprit, qui infectent nôtre cœur, qui attirent ſouvent le conſentement de nôtre volonté, & qui ſe repandent enſuite au dehors par nos paroles & par nos actions.

Il eſt beſoin d'une vigilance continuelle, ſoit pour empêcher ces mauvais effets, en corrigeant nos penſées, en arrêtant nos deſirs, & en leur refuſant le miniſtere des membres de nôtre corps, comme l'Apôtre nous l'ordonne; ſoit pour les condamner quand nous en avons été ſurpris. Car le défaut de vigilance cauſe l'un & l'autre de ces deux maux. Il laiſſe agir la concupiſcence, & il nous cache ce qu'elle fait; parce qu'une

ne ame qui ne veille pas sur soi, se perd souvent de vûë. elle agit d'une maniere toute animale, elle se laisse emporter aux objets, & elle en est dominée.

Posseder son ame & son cœur, est proprement la vertu contraire à cet assujettissement de l'ame aux objets, ausquels elle s'applique. Et pour comprendre en quoi elle consiste, il ne faut que considerer ce que c'est que l'on appelle se posseder par raport au monde.

On dit qu'un homme se possede lorsqu'il se voit agir, lorsqu'il ne lui échape rien sans qu'il s'en apperçoive, lorsqu'il a tous les égards qu'il doit avoir, lorsqu'il est Maître de ses mouvemens, & qu'il les regle par la fin qu'il se propose.

Ainsi se posseder selon Dieu, c'est se voir agir, être témoin de ses mouvemens & interieurs & exterieurs, & les regler par la vûë de Dieu. Et au contraire ne se pas posseder, c'est ou ne se voir point agir, on ne pouvoir retenir ses mouvemens.

C'est une chose étrange combien le desir de s'avancer, & la crainte de se nuire, rend les gens du monde appliquez à tout, combien ils sont circonspects dans toutes leurs actions & dans toutes leurs paroles: & jusqu'à quel point ils contraignent & repriment leurs humeurs. Mais comme la charité est souvent moins agissante dans les gens de bien, que la cupidité dans les gens du siecle, on

on voit souvent ceux qui sont profession de pieté sortir de leur assiette, pour suivre aveuglement de petites passions & agir sans reflexion, par humeur, & par la seule impression des objets.

C'est ce défaut que la vigilance Chrêtienne doit corriger en forçant nôtre esprit de s'appliquer à ce qu'il fait, en lui mettant devant les yeux les égards qu'il doit avoir, en reprimant ses saillies, en tâchant de maintenir nôtre ame dans la méme situation, en retranchant toutes les inegalitez de nos humeurs, & en nous portant au moins à gemir de toutes celles qui nous échapent.

Et c'est ce qu'elle ne sçauroit faire si elle n'empêche l'esprit de s'abandonner, & de se livrer entierement aux objets qui se presentent, & si elle ne partage son attention, en sorte qu'elle en donne une partie à l'action, & qu'elle se serve de l'autre pour considerer ce qui se passe en elle: comme si elle avoit deux esprits, l'un qui agit, & l'autre qui fût témoin & juge de ses actions.

On ne peut nier que cette reserve d'une partie de nôtre attention, ou plûtôt cette double attention, l'une sur les objets de nos pensées, de nos mouvemens, & de nos actions; l'autre sur nos pensées, sur nos mouvemens, & sur nos actions mêmes, ne soit incommode & fatigante, & que le penchant de l'ame ne fut d'agir sans tant de reflexions, en se donnant entierement à ce qui

lui plaît, & en n'évitant que les fautes si grossieres, qu'elles nous frappent & nous avertissent par elles-mêmes.

Mais la peine qne nous y trouvons ne vient que de ce que nous sommes peu touchez de ce qui regarde Dieu. Car nous n'y en avons point quand nous sommes remuez un peu fortement par quelque passion, & tous les égards qu'on doit avoir se presentent alors d'eux-mêmes à l'esprit. Si l'on entretenoit, par exemple, quelqu'un dans un endroit où l'on sçauroit qu'on fût écouté par quelque personne considerable, on ne pourroit s'empêcher de regler ses paroles sur ce qui lui pourroit plaire, & d'avoir autant d'attention aux jugemens qu'elle feroit de ce qu'on diroit, qu'à ceux de la personne qu'on entretiendroit. Il ne faudroit donc qu'être vivement penetré de la presence de Dieu, pour n'avoir point de peine à cette double attention, & il est bien juste que nous souffrions cette peine, puisqu'elle est un effet de nôtre peu de vertu.

Mais si la vûë de la presence de Dieu nous porte naturellement à la vigilance sur nous-mêmes, & nous en facilite la pratique ; la vigilance sur nous-mêmes nous porte aussi à nous tenir en la presence de Dieu. Car en nous découvrant ce qui se passe dans nous, les passions qui s'y élevent, les mauvais germes que nôtre corruption y pousse sans cesse, elle nous porte

porte à recourir ſans ceſſe à Dieu, à lui expoſer nos playes, & à gemir devant lui de nos miſeres. Ainſi cette ſorte de vigilance eſt encore un excellent moyen de ſe tenir toûjours devant Dieu dans une priere continuelle, puiſque la priére conſiſte principalement, ſelon ſaint Paul, dans un gemiſſement ſecret que l'ame penetrée de ſa miſere pouſſe à Dieu, pour lui en demander la délivrance.

CHAPITRE X.

Moyens particuliers de ſe tenir en la preſence de Dieu, par l'exercice de certaines vertus qui ſe peuvent joindre à la plûpart de nos actions.

COmme l'eſprit de l'homme eſt ſi foible en cette vie, qu'il a beſoin de quelque diverſité dans ſes exercices, & dans les objets auſquels il s'applique, il eſt bon de propoſer divers moyens de ſe tenir attentif à Dieu, afin de remedier au dégoût & à la laſſitude que l'uniformité des mêmes penſées pourroit cauſer. J'ajoûterai donc encore à celles que j'ai déja expliquées, d'autres pratiques particulieres qui ſe peuvent joindre à toutes les actions, & nous tenir ainſi toû-

toûjours en la presence de Dieu. La pieté nous en peut faire inventer de diverses sortes, & je ne propose celles-ci que comme des modelles de celles qu'on se peut prescrire selon ses differens besoins.

L'on peut par exemple pour pratiquer l'humilité, joindre à toutes ses actions la reconnoissance de nôtre indignité, fondée sur nôtre double neant, dont l'un nous convient par la nature, & l'autre par la condition de pecheurs. Car ce double neant faisant que nous ne meritons rien, nous donne sujet en tout tems, en tous lieux, & en toutes occasions de confesser à Dieu que nous sommes indignes de tout.

Nous pouvons donc reconnoître avec verité & avec justice que nous ne sommes pas dignes de ses graces, ni interieures, ni exterieures; que nous ne sommes pas dignes du secours des creatures, ni de l'honneur qu'on nous rend, ni de l'amitié des gens de bien, que nous ne sommes pas dignes que personne s'applique à nous, & nous traitte autrement qu'avec mépris, avec dedain, & avec outrage, que nous ne sommes pas dignes enfin de voir la lumiere, ni de vivre, qu'on nous peut ôter tout cela sans que nous ayons sujet de pretendre que Dieu nous fasse injustice.

Ainsi nous pouvons joindre cette confession à tout ce qui nous arrive, & renouveller cent fois le jour devant Dieu l'aveu de nôtre indignité.

Mais il faut que cette proteſtation ſoit ſincere, & que nous ne prétendions pas aprés l'avoir faite, nous plaindre de ceux qui nous traiteroient comme nous avoüons que nous meritons de l'être. Si nous ne ſommes donc pas dignes qu'on ait de la reconnoiſſance pour nous, comme la verité nous le doit faire avoüer, ne nous plaignons point qu'on n'en ait pas. Si nous ne ſommes pas dignes d'être eſtimez, ne croyons pas qu'on nous faſſe tort de ne nous pas eſtimer.

Nous pouvons trouver lieu de même dans toutes choſes de pratiquer l'action de grace, ſuivant ce precepte de l'Apôtre; *In omnibus gratias agentes.* Car il n'y a point de tems où nous ne recevions quelque grace & quelque bien-fait de Dieu, ou par lui-même, ou par les creatures; & de quelque ſorte que nous en recevions, il eſt toûjours juſte de l'en remercier.

Cette action de grace n'a pas lieu ſeulement dans ce que les hommes appellent des biens, mais auſſi dans ce qu'ils appellent des maux, parce que ces maux, tels qu'ils ſoient, ſont toûjours beaucoup moindres que ceux que nous meritons; & qu'ainſi ils tiennent plus de la douceur de la miſericorde de Dieu, que de la rigueur de ſa juſtice; & de plus ſi nous en ſçavons faire un bon uſage, ils nous donneroient moyen d'éviter de grands maux & de meriter de grands biens. De ſorte que comme c'eſt nôtre faute ſi nous n'en uſons pas bien, ils ne peuvent

paſſer

passer en tant qu'ils viennent de Dieu, que comme un argent qu'il nous donne pour payer nos dettes; comme une semence qu'il nous accorde pour faire porter à nôtre ame des fruits de justice; comme des materiaux dont il nous fait present, pour nous bâtir une maison éternelle.

Si nous voulons de même nous entretenir dans le desir de la vie du Ciel, & dans le gemissement que nôtre exil nous devroit causer, il n'y a rien qui ne pût exciter & renouveller ces mouvemens. Car les biens & les maux de cette vie, les vertus & les vices y sont également propres. Les biens de la terre nous font concevoir la grandeur de ceux du Ciel, en nous faisant conclure que si ce que Dieu donne aux méchans même est si agreable, ce qu'il reserve aux justes doit l'être plus sans comparaison. Et les maux de la terre nous portent encore plus directement à soûpirer aprés cette vie, où nous joüirons d'une paix parfaite dans l'exemption de toutes sortes de maux. Les vertus de cette vie n'étant que comme des gouttes qui découlent de la justice éternelle, nous doivent faire desirer de nous desalterer dans la source même de cette justice: Et enfin les pechez que nous commettons sans cesse, nous doivent faire haïr la vie présente plus que toutes choses, puis que nous ne serons délivrez que dans le Ciel de la corruption qui les produit.

Qu'est-ce qui n'est point capable dans la

la vie de renouveller en nous l'idée de l'éternité, puisque nous n'y voyons rien qui ne passe, & qui ne s'écoule, & que cet écoulement continuel dés choses du monde nous les doit rendre toutes méprisables, & nous porter à n'attacher nôtre cœur qu'à ce qui est immuable, subsistant & éternel. *Avertere animum à temporalibus, & eum mundatum convertere ad æterna.*

L'on peut même dire qu'en quelque disposition interieure que Dieu nous mette, pourveu qu'elle soit un peu vive, elle trouve moyen de se répandre par tout. Ainsi Saint Bernard s'excitoit sans cesse par ces paroles: *Bernarde ad quid venisti?* Et il y trouvoit une source de ferveur & de zele qui l'animoit dans toutes ses actions.

D'autres trouvent de même dans certains versets de l'Ecriture, des motifs de s'exciter sans cesse à l'amour de Dieu; & chacun devroit avoir soin d'en choisir ainsi quelques-uns qui continssent comme un abregé de ses prieres, & des dispositions où il tendroit.

C'est ce que l'on appelle des aspirations ou des Oraisons jaculatoires dans les Livres de devotion; & la pratique en est d'autant plus estimable, qu'il paroît par Saint Augustin & par Cassien, que c'étoit une des principales devotions de ces Solitaires d'Egypte, qui ont servi de modelle à tous les autres. *On rapporte*, dit ce saint Docteur,

Epist. ad Probant. *que les Solitaires d'Egypte font des prieres trés-frequentes, mais trés-courtes; & qu'ils se hatent en quelque sorte de les lancer vers le Ciel, de peur que cette attention vive & fervente si necessaire dans la priere, ne vienne à se ralentir par une durée plus longue.*

CHAPITRE XI.

Autre moyen de se tenir en la presence de Dieu, qui est de se representer l'humanité de JESUS-CHRIST.

J'Ai reservé à dessein pour le dernier de ces moyens particuliers de se tenir en la presence de Dieu, celui qui est le plus conseillé par ceux qui ont traitté de la vie spirituelle, qui est de tâcher d'avoir toûjours Jesus-Christ present dans son esprit, en se le representant selon son humanité dans quelqu'un de ses Mysteres; c'est-à dire ou comme enfant, ou comme conversant avec les hommes, ou dans quelque circonstance de sa Passion, ou enfin assis à la droite de son Pere, qui est l'état où l'Apôtre nous exhorte particulierement de l'adorer.

On ne peut pas en general douter de l'utilité de cette pratique, puisque l'humanité de Jesus-Christ est la vraye voye pour approcher de Dieu. Aussi voit-on que l'Eglise

fait

fait ce qu'elle peut dans tout le cours de l'année, pour nous remettre continuellement Jesus-Christ devant les yeux, dans tous les Mysteres de sa vie voyagere & glorieuse. Saint Paul témoigne en particulier qu'il avoit tâché d'imprimer dans l'esprit des Galates une si vive idée de Jesus-Christ souffrant pour nous, qu'il ne craint pas de dire que Jesus-Christ avoit été crucifié à leurs yeux : *Ante quorum oculos Jesus-Christus præscriptus est, in vobis crucifixus.* Il paroît aussi que c'étoit la devotion des premiers Chrêtiens; Ce qui fait dire à St. Clement dans l'éloge qu'il fait des Corinthiens, *que les souffrances de Dieu étoient devant leurs yeux.*

Gal. 3. 7. 1.

Epist. ad Cor.

C'est en particulier par ce moyen qu'on peut pratiquer ce que Saint Augustin prescrit aux Chrêtiens moins éclairez. *Mes freres*, dit-il, *voici le conseil que je vous donne. Si vous voulez vivre chrêtiennement, attachez-vous à* Jesus-Christ, *selon ce qu'il a pris pour nôtre salut, afin que vous parveniez à ce qu'il est par sa nature divine.* Et c'est ce qu'il renferme dans cette maxime, *que les esprits qui ne sont pas encore capables de concevoir la divinité doivent s'attacher à la Croix, à la passion & à la Resurrection de* Jesus-Christ, *& s'en servir comme d'un navire qui les conduise à ce qu'ils ne sçauroient encore voir.*

Aug. in Joan. tr. 2.

Mais cette vûë de l'humanité de Jesus-Christ n'est pas seulement necessaire aux

petits, elle eſt auſſi trés-utile aux grands.
In Joan. tract. 98. *La Croix de* Jeſus-Chriſt, comme dit ce S. Docteur, *eſt non ſeulement le lait des enfans, mais auſſi la viande ſolide de ceux qui ſont avancez:* Chriſtus *crucifixus & lac ſugentibus & cibus proficientibus.* Ainſi il n'y a perſonne à qui il ne ſoit trés-utile d'avoir ſouvent dans l'eſprit l'humanité de Jeſus-Chriſt. Et c'eſt pourquoi Saint Bernard conſeille de prononcer ſans ceſſe le nom de Jeſus; pour renouveller dans ſon eſprit l'idée de Jeſus-Chriſt Dieu & homme. Je ne ſçau-
In Cant. ſer. 15. n. 6, & 7. „ rois, dit-il, goûter aucun écrit ſi je „ n'y trouve le nom de Jeſus. Je ne ſçau- „ rois ſouffrir les diſcours ſi je n'y en- „ tends parler de Jeſus. Jeſus eſt du miel „ dans nôtre bouche; il eſt une muſique „ agreable à nos oreilles; il eſt une ſour- „ ce de joye dans nôtre cœur; il eſt une „ medecine pour toutes nos maladies. Si „ quelqu'un ſe trouve triſte que le nom „ de Jeſus lui vienne dans l'eſprit, & qu'il „ paſſe de ſon eſprit dans ſa bouche: Rien „ n'eſt plus propre que ce nom à repri- „ mer l'impetuoſité de la colere, & à „ diſſiper l'enflure de l'orgueil, à gué- „ rir les playes de l'envie, à arrêter tou- „ te la diſſolution de l'intemperance, à „ éteindre les flammes de la concupiſ- „ cence, à temperer la ſoif de l'avarice, „ à éloigner de nous toutes les paſſions „ honteuſes. Voilà mon ame, l'excellent „ remede que vous avez en reſerve dans le

le vaſe de ce nom ſacré; remede ſi ſa- «
lutaire qu'il n'y a point de maladie qui «
n'y cede. «

C'eſt l'utilité que ſaint Bernard trouvoit à penſer ſans ceſſe à Jeſus-Chriſt. Car ce ne ſeroit rien de prononcer le nom de Jeſus ſans penſer à lui. Mais il n'eſt pas neceſſaire pour cela d'en avoir toûjours l'image peinte dans nôtre imagination, ce qui eſt impoſſible à ceux qui n'en ont point, & dangereux à ceux qui l'ont trop vive. Ce que ce Saint nous recommande donc, eſt d'avoir Jeſus-Chriſt preſent à nôtre penſée. Or l'on peut penſer à Jeſus-Chriſt ſans ſe l'imaginer. L'imagination n'eſt qu'un ſecours pour la penſée. Que s'il ſe trouvoit qu'elle y fût un obſtacle en appliquant trop l'eſprit, ou il faudroit en moderer l'uſage, ou même le banir entierement, y ayant de certaines perſonnes à qui la repreſentation trop vive des myſteres de Jeſus-Chriſt conçus par l'imagination, peut être un ſujet d'illuſion & de tentation, & à qui par conſequent on doit conſeiller de ne les concevoir que par la foi, comme ſaint François de Sales le remarque dans une de ſes Lettres. *Liv. 2. let. 22.*

Enfin, comme le monde nous attire continuellement à lui par tous les objets qu'il nous preſente, & que le diable a mille adreſſes pour nous y attacher & nous en remplir, la pieté nous doit rendre ingenieux à trouver des moyens de nous atta-

cher à Dieu. Et c'est de ces sortes d'inventions saintes dont il est dit dans l'Ecriture, que les justes en vivent & s'en nourrissent, *Dicite justo quoniam bené, quoniam fructum ad inventionum suarum comedet.*

CHAPITRE XII.

Qu'un des grands moyens de se tenir en la presence de Dieu, est de ménager pour la priere tous les intervalles des actions.

COmme les corps ne se joignent presque jamais si parfaitement, qu'il n'y ait toûjours entr'eux quelques petits intervalles remplis d'air qui les separent, on ne sçauroit aussi faire un tissu si continu de ses actions, qu'il n'y reste quelques petits vuides, & ces vuides qui sont quelquefois necessaires pour le delassement de l'esprit, pourroient être utilement remplis de quelques prieres qui n'obligeassent pas à une grande contention, qui terminassent saintement les actions précedentes, & préparassent saintement à celles qui suivent.

Mais les hommes ont si peu de soin de leur avancement spirituel, qu'il n'y a rien d'ordinaire de plus mal employé que ce tems qui le

le pourroit être le mieux. Car ces vuides ne ſont remplis ſouvent que de vaines penſées & de réflexions inutiles ; & c'eſt par-là principalement que le demon jette ſon venin dans l'ame, y trouvant moins d'entrée pendant qu'elle eſt occupée.

Chacun devroit donc s'accoûtumer à ménager pour Dieu tous ces petits tems ; à élever par exemple ſon eſprit à Dieu, lors que ſon ſommeil eſt interrompu durant la nuit, lors qu'il s'éveille le matin, lors qu'il s'habille, lors qu'il va d'un lieu à un autre. On trouveroit par ce moyen des tems conſiderables pour prier, & l'on n'auroit plus tant de ſujet de ſe plaindre qu'on eſt accablé d'occupations, & que l'on ne trouve point de tems à donner à Dieu & à ſoi-même.

Je ſçai bien que la nature qui cherche ſon ſoulagement en tout, ſe trouveroit chargée ſi on la vouloit aſſujettir à une nouvelle attention dans ces intervalles, & qu'elle aime beaucoup mieux ſe livrer aux penſées qui viennent d'elle-même, & qui la ſaiſiſſent plûtôt qu'elle ne s'y applique. Mais ſi cette pratique eſt fatiguante au commencement, elle le deviendroit beaucoup moins dans la ſuite ; & il y a même beaucoup de prieres qui laſſent moins l'eſprit, que certaines penſées auſquelles on s'abandonne dans ces vuides. Aprés tout, on ne ſçauroit ſe fatiguer à rien de plus utile qu'à fermer l'entrée de ſon cœur au dia-

ble, à purifier ses actions, & à nourrir & soûtenir son ame dans le besoin continuel qu'elle a de reparer ses forces spirituelles, qui s'affoiblissent aussi bien que celles du corps par la continuité des actions.

C'est par ces moyens & par tous les autres que j'ai décrits en ce Traité, qu'on peut pratiquer l'avis que Saint Paul nous donne de prier toûjours: *Sine intermissione orate.* Et par la pratique de cet avis, on se prepare d'une maniére excellente aux prieres que l'on fait en certains tems, parce qu'on s'y trouve tout disposé quand ce tems est venu, & l'on a déja par avance la principale fin de ces prieres, puis qu'on ne choisit ces tems pour prier d'une maniere plus expresse, qu'afin que l'onction qu'on y reçoit se répande dans toutes nos actions, & fasse de la suitte de nôtre vie une priere continuelle.

CHAPITRE XIII.

Que la pratique de la vigilance Chrêtienne enferme celle du recueillement.

CEux qui prescrivent des regles pour la conduite des ames qui aspirent à une vie plus parfaite que le commun des Chrê-
tiens,

tiens, ne leur recommandent rien davantage que ce qu'ils appellent recueillement, & ils en font avec raison le fondement de cette perfection Chrêtienne à laquelle ils pretendent les porter, parce qu'il est impossible qu'un esprit dissipé & évaporé puisse jamais faire de progrez dans la vertu.

Mais ce ne seroit pas un petit défaut ni une illusion peu considerable de ne croire cette vertu necessaire qu'à certaines ames plus élévées & plus parfaites, & de s'imaginer qu'elle n'est pas pour le commun des Chrêtiens. Car si la vigilance est une vertu générale, & si c'est à tous les Chrêtiens que Jesus-Christ dit : *Veillez & priez, de peur que vous ne succombiez à la tentation*; c'est aussi à tous les Chrêtiens qu'il ordonne d'être recueïllis & de n'être pas dissipez, puis que la pratique de la vigilance enferme celle du recueïllement, & qu'il est impossible de veiller sans être recueïlli.

C'est ce qu'il est aisé de comprendre en considerant ce qu'on entend par recueïllement. Il y en a un interieur, & un autre exterieur. L'exterieur consiste à retenir ses sens, à garder le silence & la solitude autant qu'on peut, à éviter le tumulte, & la multiplicité des affaires, & principalement de celles qui nous dissipent & qui nous tirent le plus hors de nous. L'interieur consiste à ne s'entretenir point de pensées vaines & inutiles; à se tenir attentifs à Dieu; à demeurer devant lui dans une espece d'adora-

tion continuelle ; à s'occuper de bonnes pensées, & principalement de celles qui nous servent de regles pour faire toutes nos actions dans la vûe de Dieu.

Il est clair d'abord que tout ce que nous avons dît jusques ici n'est autre chose que la pratique du recueïllement interieur. Car on ne peut être plus utilement recueïlli qu'en adorant Dieu interieurement en tous lieux, & dans toutes les creatures, en écoutant ce qu'il nous dit, en consultant sans cesse ses volontez, en le regardant sans cesse comme nôtre unique protecteur & nôtre unique refuge dans toutes les tentations qui nous attaquent, en veillant sur tous nos mouvemens tant interieurs qu'exterieurs. Mais il est clair aussi que ce recueïllement interieur nous porte de lui-même à l'exterieur. Car si nous consultons la loi de Dieu sur la maniere dont nous devons user de nos sens, nous retrancherons d'abord tout usage des sens qui ne tend qu'au plaisir & qui n'a point de necessité.

Ce n'est point là un conseil de perfection. C'est la loi éternelle & immuable de Dieu, qui oblige l'homme à n'aimer que Dieu, à ne vouloir joüir que de lui, â ne se servir des creatures qu'avec la moderation de celui qui en use ; & non avec la passion de celui qui en joüit : *Utentis modestia, non amantis affectu.* Il ne faut donc point croire qu'il soit permis à qui que ce soit de lâcher la bride à ses sens, quelque innocens qu'en soient

les

les objets. Car il suffit que les plaisirs ne soient pas necessaires pour s'en abstenir: & cette moderation necessaire à tout le monde ne regarde pas seulement le boire & le manger, mais aussi tous les autres objets des sens. Il faut toûjours quelque autre raison que celle de la recherche de sa propre satisfaction pour en excuser l'usage. Et ainsi quiconque a soin d'avoir toûjours la loi de Dieu devant les yeux, & de la suivre dans ses actions, se croit obligé de garder une extrême retenuë dans la maniere dont il use de ses sens.

Tous les Chrêtiens sont obligez de prier, & ceux qui vivent dans le monde y sont en quelque sorte plus obligez que les autres, parce qu'ayant à combattre des tentations plus fortes, étant exposez à de plus grands perils, ils ont besoin d'un plus grand secours de Dieu. Ils sont donc aussi obligez d'éviter ce qui peut empêcher l'efficace de leurs prieres, puis que c'est par ces prieres qu'ils doivent obtenir ce secours. Et comme il n'y a rien de plus opposé à l'esprit de priere que l'épanchement de l'ame par les sens; & que c'est la source ordinaire de ces distractions qui deshonorent nos prieres, & qui font qu'elles ne sont capables que d'irriter Dieu, le même devoir qui les oblige à prier, les oblige aussi de preserver leur ame de cette dissipation.

Ce que je viens de dire de l'évaporation de l'ame par les sens, se peut appliquer à la

diſſipation qui naît des paroles. Tout le monde eſt obligé de l'éviter, puiſque ce n'eſt pas ſeulement aux parfaits à qui il eſt dit; qu'ils rendront compte au jour du Jugement des paroles inutiles, mais généralement à tous les hommes. Quiconque a donc cette loi de Dieu devant les yeux, ſe reduit autant qu'il peut au ſilence. Il évite les converſations inutiles. Il eſt perſuadé, comme dit l'Apôtre, qu'il ne doit parler que devant Dieu & en *Jeſus-Chriſt*. Et par l'attention qu'il a ſur toutes ſes paroles & ſur toutes ſes actions, il en retranche tout ce qui ne tend point à Dieu, & qui ne vient point de ſon eſprit.

Or en retranchant & les divertiſſemens & les entretiens inutiles, on ſe reduit par une ſuite naturelle à une eſpece de ſolitude, puis qu'on n'en ſort guerre que par le deſir de s'entretenir avec les hommes, ou pour ſe repaître des ſpectacles, & des autres objets des ſens.

Enfin, ce ſont encore des devoirs communs de ſe renfermer dans ſon emploi, de ne ſe charger pas d'affaires trop diſſipantes ſans neceſſité, de n'entreprendre que ce qu'on peut faire avec un eſprit de priere; de faire toutes ſes actions par des vûës de Dieu, & non par des intentions humaines & animales. Car c'eſt à tous les hommes que s'adreſſe l'avis du Sage, qu'il ne faut point s'embarraſſer dans une multitude d'actions; *Fili ne in multis ſint actus tui.* C'eſt à tous

tous les hommes qu'il eſt defendu de ſe charger d'un fardeau qui ſoit au deſſus de leurs forces. Et enfin c'eſt à tous les hommes qu'il eſt commandé de faire tout en l'honneur de Jeſus-Chriſt, & d'aimer Dieu de toùt leur cœur, ce qui les oblige de ne rien faire que pour lui & par le mouvement de ſon amour.

Il eſt vrai que ce recueïllement ſe doit pratiquer differemment ſelon les differentes conditions, parce qu'il ne conſiſte pas à éviter toutes les paroles, toutes les affaires, toutes les compagnies, tous les objets des ſens, mais à ſe tenir à l'égard de toutes ces choſes dans les bornes de la néceſſité, & de la proportionner à ſes forces interieures.

Mais ce ſeroit auſſi une erreur que de croire qu'on ne pût être recueïlli ſans un entier ſilence, une entiere retraite, une ſeparation actuelle de tous les objets des ſens, & de toutes les affaires. Ainſi il eſt viſible qu'en veillant ſur ſoi en la maniere que nous avons dit, on pratique le recueïllement autant qu'il eſt neceſſaire pour ſatisfaire aux devoirs du Chriſtianiſme, & pour arriver même à la plus éminente perfection.



Chapitre XIV.

Que la vigilance Chrêtienne nous porte à l'exercice de toutes les vertus, & qu'elle est ainsi une excellente preparation à la priere.

La vertu Chrêtienne consistant à pratiquer ses devoirs, à surmonter les tentations qui nous en détournent, & à faire l'un & l'autre par la vûë de Dieu, & par l'amour de la justice; il est clair que ce qui nous met devant les yeux cette justice, ce qui nous découvre ces tentations, ce qui nous fait veiller sur les mouvemens de nôtre cœur, qui sont la source & de nos bonnes actions & de nos chûtes selon l'Evangile, ce qui nous montre enfin d'où nous pouvons obtenir le secours qui nous est necessaire, pour nous soûtenir dans l'exercice de toutes les vertus Chrêtiennes nous engage comme necessairement à les pratiquer.

C'est ce qui se comprendra encore mieux, si l'on considere que ceux qui ont un veritable desir d'être à Dieu parfaitement, ne sont d'ordinaire détournez de la pratique des vertus, que parce qu'ils n'y pensent pas, & qu'ils ne sont pas appliquez à en discerner les occasions. Car ayant toûjours la sour-

ſource d'une mauvaiſe vigilance qui leur ouvre les yeux à la recherche de leurs plaiſirs, & de leurs interêts, qui eſt la concupiſcence; ils ne ſçauroient empêcher que ce mauvais principe ne les entraîne, que par une autre vigilance, qui les tienne en garde contre toutes les recherches de l'amour propre. Ainſi quiconque ne veille point à ſe mortifier, ne ſe mortifie point. Car il ne manque jamais d'appercevoir les occaſions où ſes ſens & ſon eſprit peuvent trouver du plaiſir, & il n'apperçoit jamais les occaſions de les mortifier. C'eſt à quoi la nature ne nous fait jamais penſer. De ſorte que l'on peut ſuppoſer comme une verité certaine qu'une vie diſſipée eſt une vie ſans mortification, & dans laquelle il ſe mêle par conſequent une infinité de recherches ſecrettes de la ſatisfaction des ſens, & des aiſes du corps, & de ce qui peut contenter la vanité.

Ce que j'ai dit de la mortification, ſe peut dire de toutes les autres vertus. On ne les pratique point, quand on ne veille point. Et la concupiſcence au contraire, dont le tems eſt toûjours prêt, ne manque point d'agir quand on ne ſonge pas à la réprimer. Ainſi faute d'attention & de vigilance l'on perd mille occaſions d'exercer les vertus Chrêtiennes, lors même que l'on en a le deſir.

C'eſt encore par là que la vigilance eſt une excellente diſpoſition à la priere; car tou-

toutes les vertus y préparent, & toutes les fautes y servent d'obstacles. L'union que nous avons avec les autres hommes, le desir de leur salut comme du nôtre, la tolerance de leurs défauts, l'oubli ou même l'agréement de ce qu'ils pourroient avoir fait qui nous déplairoit, la charité pour l'Eglise & pour tous ses membres, le zele pour la gloire de Dieu, le desir & l'attente des biens éternels, toutes les autres vertus de même, qui bien qu'elles soient dans le cœur, sont employées à regler le dehors, comme la circonspection dans les paroles, le reglement des regards, la modestie dans la contenance, la mortification de tous les sens; toutes ces vertus, dis-je préparent à la priere & la rendent plus fervente. Au *Amb. in Ps. 128.* contraire, selon Saint Ambroise, les pechez appesantissent l'ame, & nous tiennent éloignez de Dieu en nous empêchant de nous élever à lui. *Peccato gravescit Oratio & longè fit à Deo.*

De Div. Ser. 17. Saint Bernard attribuë en particulier ce mauvais effet aux pechez de la langue, & aux discours inutiles. *Il n'y a point*, dit-il, *d'instrument plus propre à vuider le cœur que la langue; & je croi qu'en cela la conscience de plusieurs d'entre vous rend témoignage à ce que je dis. Car qui de vous est si parfait qu'il n'ait senti aprés de longs entretiens, son esprit vuide, ses meditations sans devotion, les affections de son cœur arides & seches, & son oraison sans onction, à cau-*

cause des paroles qu'il avoit ou dites ou entenduës.

Non seulement la pratique des vertus nous dispose à la priere, mais elle est même une priere & une loüange de Dieu, selon Saint Augustin. Comment, dit ce Saint " Docteur, un homme peut-il avoir la " force de loüer Dieu tout le long du jour ? " Je m'en vas vous en apprendre le secret. " Que tout ce que vous ferez soit bien fait, " & vous loüerez Dieu. *Quidquid egeris bene age, & laudasti Deum.*

CHAPITRE XV.

Reponse à une difficulté sur ces divers moyens de se tenir en la presence de Dieu.

JE ne doute point que ceux qui liront ce que nous avons écrit dans ce Traité, n'ayent été souvent frappez de cette pensée, qu'il est bien difficile & même impossible de faire toutes ces reflexions parmi la foule des occupations dont la plûpart du monde est accablé, & que si on auroit peine à appliquer son esprit à tant de vûës differentes en demeurant solitaire dans sa maison, & en tâchant de se recueillir autant qu'il seroit possible, il est encore bien plus mal-

mal-aisé de le faire dans la dissipation qui est presque inséparable de la vie du monde, & dans l'application que nous sommes obligez d'avoir pour les affaires qui nous y occupent.

Et en effet, on ne sçauroit pas nier que ces pratiques ne causent quelque contrainte, sur tout au commencement, puisqu'il faut empêcher l'esprit de se laisser aller à sa pente naturelle, le rappeller souvent d'un égarement qui lui est agreable, l'appliquer à des objets pour lesquels il n'a pas de goût sensible, & interrompre souvent celui qu'il trouve dans ceux qui lui sont plus familiers. Mais la difficulté en paroîtra neanmoins beaucoup moindre, si l'on comprend bien à quoi elle se reduit.

Car il ne faut pas s'imaginer que l'on pretende qu'à chaque action on doive faire ces reflexions d'une maniere distincte, claire, & étenduë. On pretend seulement qu'il faut se les rendre familieres par des considerations expresses, dans ces tems que Saint Bernard conseille de mettre à part tous les jours pour *la considération*, afin qu'on puisse les rappeller le long du jour en les regardant d'une vûë confuse, mais qui suffit neanmoins pour regler nos actions, & pour nous tenir en la presence de Dieu.

Ce ne sont donc pas tant des pensées expresses que l'on conseille que de ces restes de pensées, dont David dit. *Reliquiæ cogitationum diem festum agent tibi.* Et c'est ce qui

qui ne nous eſt nullement penible dans toutes les choſes qui font une impreſſion vive ſur nôtre cœur. Car elles ſe preſentent d'elles-mêmes à nos eſprits au milieu de nos occupations, elles ſe font voir malgré que nous en ayons, & nous avons beaucoup plus de peine à nous en ſéparer qu'à nous y appliquer.

Quand un Peintre a bien appris les regles de ſon art, & qu'il les a fortement imprimées dans ſon imagination, il n'a qu'à y jetter un regard d'un inſtant, pour ſe conduire dans ſes ouvrages. Il n'eſt pas beſoin qu'il repaſſe par cette ſuitte de preceptes par où il a paſſé en les apprenant, ni qu'il faſſe de longs raiſonnemens dans ſon eſprit. Il voit tout d'un coup ſa regle, & il la ſuit ſans même qu'il dévelope & démêle ce qu'il voit. L'eſprit a une maniere d'agir en lui-même beaucoup plus prompte que celle qu'il fait paroître aux autres quand il leur parle: & ſouvent cette longue ſuite de paroles n'eſt que l'expreſſion de ce qu'il a conçû tout d'un coup & en un inſtant.

Il en eſt de même de tous les autres Arts que l'on exerce & que l'on met en pratique. Les préceptes qu'on en a appris avec ſoin & avec étude conduiſent enſuitte nos actions, & deviennent ſi preſens par l'exercice, qu'on ne diſcerne preſque plus la vûë qu'on en a, & qu'elle n'empêche plus l'eſprit de s'appliquer à toute autre choſe. Il en ſeroit de même à l'égard de ces conſiderations qui

nous

nous doivent ſervir de regle dans nos actions, ſi nous faiſions nôtre art, nôtre métier, nôtre profeſſion de vivre Chrêtiennement, & ſi nous étions bien perſuadez que nous n'avons rien à faire qu'à ſuivre Dieu, & à regler nôtre vie, par ce qu'il nous a fait connoître de ſes volontez dans ſon Evangile.

Mais comme pour ſuivre facilement les regles d'un Art, il faut les avoir appriſes avec ſoin & avec travail; pour ſuivre de même les veritez de Dieu avec quelque facilité dans la conduite de ſa vie, il faut les avoir appriſes avec une application penible, ſans ſe rebuter des difficultez que l'on y rencontre.

Et c'eſt ce qui nous devroit faire rougir en ce point de nôtre délicateſſe. On voudroit que la choſe du monde la plus importante, ou plûtôt l'unique choſe importante qui ſoit au monde, ne nous coûtât rien. On voudroit trouver Dieu ſans le chercher; connoître toutes les veritez ſans ſe donner la peine de les apprendre, & être maître de ſoi-même & de ſes penſées, ſans avoir eu beſoin pour cela de ſe faire aucune violence.

Ce n'eſt pas là la conduite ordinaire de Dieu ſur les hommes. Il ne ſe laiſſe trouver qu'à ceux qui le cherchent avec travail; il ne nous remet en l'eſprit dans les occaſions que les veritez dont nous aurons eu ſoin de nous remplir: & ſon deſſein en cela eſt de ſe

cacher

cacher à nôtre égard, de nous ôter l'idée d'une conduite surnaturelle, & de nous tenir par-là dans une voye basse, conforme à la foiblesse de nôtre vertu.

Ainsi pour pratiquer avec fruit tous ces moyens de nous tenir en la presence de Dieu, que nous avons proposez, il faut les mediter souvent par des considerations expresses, & se les rendre tellement presens, que nous n'ayons plus qu'à y jetter des regards de tems en tems, pour les renouveller tout d'un coup dans nôtre esprit.

Il ne faut pas même pretendre que Dieu nous doive faire si-tôt la grace d'y réüssir, & nous devons nous estimer trop heureux qu'il nous fasse celle d'y travailler toute nôtre vie, sans nous décourager des fautes que nous y ferons, ni de nôtre peu d'avancement; Pourveu que lorsque Dieu nous retirera de ce monde, il nous trouve encore appliquez à la recherche de sa justice, nous devons esperer qu'il achevera le reste en l'autre. Or c'est la chercher, que de chercher à avoir toûjours Dieu present dans ses actions, & de tâcher de marcher devant ses yeux, puisque c'est pratiquer ce que le Prophete nous recommande par ces paroles: *Quærite Dominum, & confirmemini; quærite faciem ejus semper.*

Il n'est pas inutile neanmoins d'avertir, que quand on recommande ici de faire quelques efforts pour se tenir en la presence de Dieu, & pour s'appliquer le long de la

jour-

journée aux divers moyens que nous avons donnez de pratiquer cet exercice, on n'a pas pretendu conseiller une application violente. Il suffit de tourner doucement son esprit du côté de Dieu, par les diverses manieres que nous avons proposées, sans vouloir découvrir à chaque regard que ce qui se découvrira d'abord, si ce n'est dans les occasions où nous serons en doute de ce que nous devons faire: auquel cas il est bon de s'arrêter davantage, afin de n'agir pas legerement & au hazard. Mais hors de-là, un simple regard & une simple élevation à Dieu suffisent, non seulement pour regler nos actions, mais souvent aussi pour nous obtenir de nouvelles lumieres, & pour découvrir dans les objets qui se presenteront, de nouvelles veritez ausquelles on n'avoit point encore pensé.

FIN.

